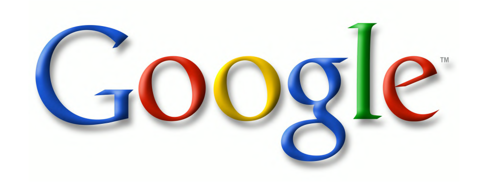
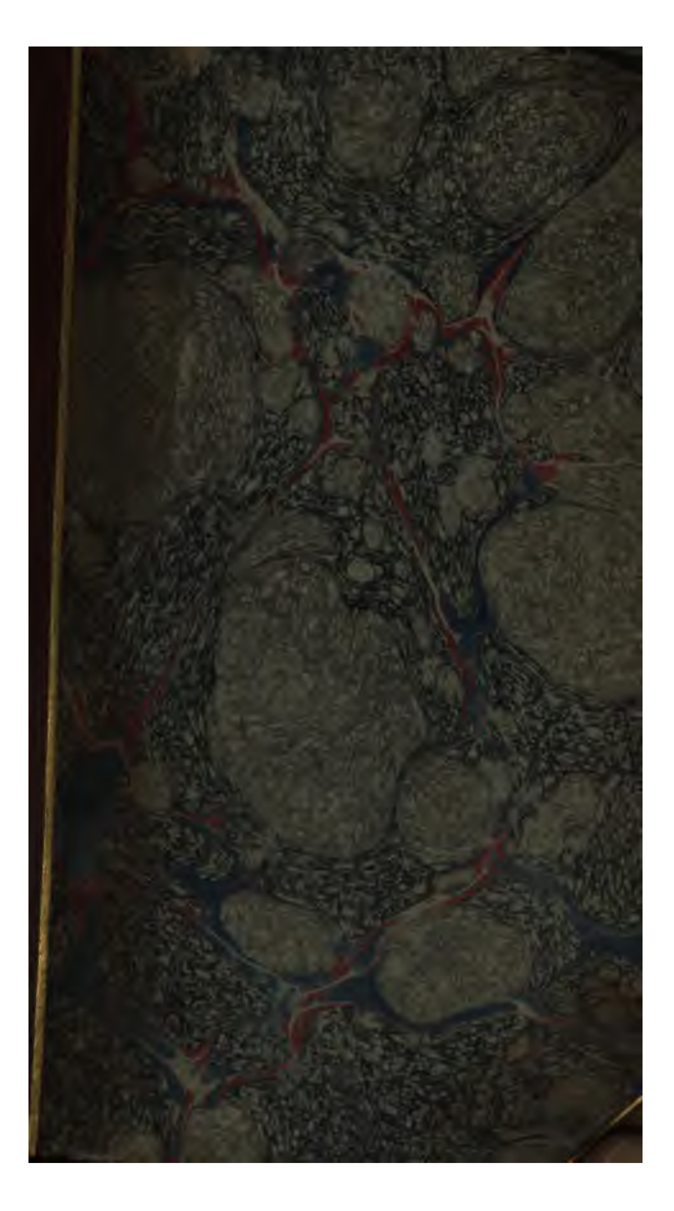

Google



OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-CINQUIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

C.

CALEBASSE.

Ce fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre, & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encore raison dans l'Inde où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. DIEU *fait bien ce qu'il fait*, sans doute; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo.*

La calebasse ne servira ici qu'à faire voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est vert que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant feraient que l'herbe est plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trèfle sont assez inutiles. Si la nature a produit les

(*) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *la Fontaine.*

arbres en faveur de quelque espèce, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes : les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y composent l'industrieux artifice de leurs nids, & les troupeaux se reposent sous leurs ombres. . . . . . .

L'auteur du *Spectacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raisonnait encore mieux : la méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouissons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne ne sont pas pompeux.

> Homme chétif, la vanité te point.
> Tu te fais centre : encor si c'était ligne !
> Mais dans l'espace à grand peine es-tu *point.*
> Va, sois *zéro* : ta sottise en est digne.

CARACTÈRE.

Du mot grec impression, gravure. C'est ce que la nature a gravé dans nous.

PEUT-ON changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né

gardien & l'assomme à coups de poing : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence : le voilà cardinal, il est possédé *da la rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensévelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape ; ce moment rend au ressort que la politique avait plié toute son élasticité long-temps retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître, réduit à un demi-setier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère ; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu ; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poésie à celui qui manque de goût & d'oreille ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature

a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur : Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpèreront pas ; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon économie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui feſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère : Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne ?

CARÊME.

SECTION PREMIÈRE.

Nos queſtions ſur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un temps dans l'année où l'on égorge moins d[e] bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. O[n] n'a pas encore de jeunes poulets ni de pigeo[ns] en février & en mars, temps auquel le carê[me] arrive. Il eſt bon de faire ceſſer le carn[age] quelques ſemaines dans les pays où les p[âtu]rages ne ſont pas auſſi gras que ceux d[e l'An]gleterre & de la Hollande.

Les magiſtrats de la police ont très-[f]

ment ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce temps, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'eſt un tribut preſque inſenſible que payent alors le luxe & la gourmandiſe à l'indigence : car ce ſont les riches qui n'ont point la force de faire carême; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il eſt très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeaſſent tous les jours, il n'y en aurait pas aſſez pour le plus floriſſant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient ſept milliars trois cents millions de livres par année. Ce calcul eſt effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magiſtrats, grands ſeigneurs, grandes dames qui daignent faire ſervir du maigre (*a*) à leurs tables, jeûnent pendant ſix ſemaines avec des ſoles, des ſaumons, des vives, des turbots, des eſturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépenſe feſait vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fourniſſaient le poiſſon, les fabricateurs de filets, (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*) les conſtructeurs de bateaux, &c., les les épiciers chez leſquels on prenait toutes les drogues rafinées qui donnent au poiſſon un goût ſupérieur à celui de la viande. *Lucullus*

(*a*) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poiſſons plus gras que les poulardes, & qui donnent de ſi terribles indigeſtions ?

n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'État un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets-de-chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office, &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriace, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis, & quelque peu d'œufs de leurs poules

Il y a des Églises où l'on a pris l'habitud de leur défendre les œufs & le laitage. Qu leur resterait-il à manger? rien. Ils consenter à jeûner; mais ils ne consentent pas à mouri Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, qua ce ne serait que pour labourer les terres d gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas u quement aux magistrats de la police du royaur chargés de veiller à la santé des habita de leur donner la permission de manger fromages que leurs mains ont pétris, & œufs que leurs poules ont pondus?

Il paraît que le lait, les œufs, le from tout ce qui peut nourrir le cultivateur, du ressort de la police, & non pas une monie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ſes apôtres ; au contraire, il leur a dit : (*b*) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La ſainte Égliſe a ordonné le carême ; mais en qualité d'Égliſe, elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines ſpirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard ſur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magiſtrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergiſtes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorſque les œufs ſont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont juſqu'à la violence envers des malheureux qui ne ſavent pas que c'eſt à la ſeule magiſtrature qu'il appartient de faire la police. C'eſt une inquiſition odieuſe & puniſſable.

Il n'y a que les magiſtrats qui puiſſent être informés au juſte des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus ſublimes. Ne ſerait-ce donc pas aux magiſtrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inſpection

(*b*) *Saint Luc*, chap. X, v. 8.

ſur le comeſtible d'un pays, ſinon la police du pays ?

SECTION II.

Les premiers qui s'aviſèrent de jeûner ſe mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigeſtions ?

Le défaut d'appétit qu'on ſe ſent dans la triſteſſe fut-il la première origine des jours de jeûne preſcrits dans les religions triſtes ?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner des Egyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, juſqu'à la flagellation & au bouc émiſſaire ?

Pourquoi JESUS jeûna-t-il quarante jours dans le déſert où il fut emporté par le diable, par le *Chatbull ? St Matthieu* remarque qu'après ce carême il eut faim ; il n'avait donc pas faim dans ce carême..

Pourquoi dans les jours d'abſtinence l'Égliſe romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terreſtres, & comme une bonne œuvre de ſe faire ſervir des ſoles & des ſaumons ? Le riche papiſte qui aura eu ſur ſa table pour cinq cents francs de poiſſon ſera ſauvé, & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre ſous de petit ſalé, ſera damné

Pourquoi faut-il demander permiſſion à ſon évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à ſon peuple de ne jamais manger d'œufs, ne paſſerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? Quelle étrange averſion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

l'Italie d'opprobre lorsque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Descartes* sont :

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire sans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également de mouvement dans la nature, ce qui est démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du soleil & qu'elle est transmise à nos yeux en un instant : démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molineux* & de *Bradley*, & même par la simple expérience du prisme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il est démontré que tout mouvement serait impossible, & qu'un pied cube d'air pèserait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir supposé un tournoiement imaginaire dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière subtile qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il est démontré que dans l'hypothèse de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient suivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir supposé que des comètes qui se meuvent d'orient en occident, & du nord au sud, sont poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que dans le mouvement de rotation, les corps les plus denses allaient

a été nommé *eſpèce intentionelle:* nous n'en ſavons pas plus aujourd'hui ſur le fond des choſes. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaiſſons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne ſerons que des hommes.

L'eſſentiel eſt de nous ſervir avec avantage des inſtrumens que la nature nous a donnés ſans pénétrer jamais dans la ſtructure intime du principe de ces inſtrumens. *Archimède* ſe ſervait admirablement du reſſort, & ne ſavait pas ce que c'eſt que le reſſort.

La véritable phyſique conſiſte donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaîtrons les cauſes premières quand nous ſerons des dieux. Il nous eſt donné de calculer, de peſer, de meſurer, d'obſerver: voilà la philoſophie naturelle, preſque tout le reſte eſt chimère.

Le malheur de *Deſcartes* fut de n'avoir pas, dans ſon voyage d'Italie, conſulté *Galilée* qui calculait, peſait, meſurait, obſervait, qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la peſanteur de l'atmoſphère, découvert les ſatellites de Jupiter, & la rotation du ſoleil ſur ſon axe.

Ce qui eſt ſur-tout bien étrange, c'eſt qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jéſuite *Scheiner* plagiaire & ennemi de *Galilée*, (*a*) qui déféra ce grand homme à l'inquiſition, & qui par-là couvrit

(*a*) *Principes de Deſcartes*, 3e partie, pag. 159.

20°. Que les viandes digérées dans l'eſtomac paſſent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui eſt entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chyle, dès qu'il eſt formé, acquiert dans le foie la forme du ſang, ce qui n'eſt pas moins faux.

22°. Que le ſang ſe dilate dans le cœur par un feu ſans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaiſſeaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie eſt preſſé par ſes nerfs, les plus ſubtiles parties du ſang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réſide dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutiſſent à cette glande, & qu'on a diſſéqué des ſujets dans qui elle manquait abſolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *natès*, les *teſtes*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. Enſuite *Lanciſi*, & après lui *la Peyronie* lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & ſavant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame*, marqué d'une étoile, dit avec raiſon qu'on ne ſait plus où la mettre.

26°. Que le cœur ſe forme des parties de la ſemence qui ſe dilate : c'eſt aſſurément plus que les hommes n'en peuvent ſavoir; il faudrait avoir vu la ſemence ſe dilater, & le cœur ſe former.

27°. Enfin, ſans aller plus loin, il ſuffira

de remarquer que fon fyftème fur les bêtes n'étant fondé ni fur aucune raifon phyfique, ni fur aucune raifon morale, ni fur rien de vraifemblable, a été juftement rejeté de tous ceux qui raifonnent & de tous ceux qui n'ont que du fentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une feule nouveauté dans la phyfique de *Defcartes* qui ne fût une erreur. Ce n'eft pas qu'il n'eût beaucoup de génie : au contraire, c'eft parce qu'il ne confulta que ce génie, fans confulter l'expérience & les mathématiques ; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna fa géométrie pour ne croire que fon imagination. Il ne fubftitua donc qu'un cahos au cahos d'*Ariftote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'efprit humain. (1) Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables, qu'il avait, pour fe conduire dans le labyrinthe de la phyfique, un fil qu'*Ariftote* ne pouvait avoir, celui des expériences, les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de *Guéric*, &c. & fur-tout fa propre géométrie.

On a remarqué que plufieurs univerfités condamnèrent dans fa philofophie les feules chofes qui fuffent vraies, & qu'elles adop-

(1) On ne peut nier que malgré fes erreurs *Defcartes* n'ait contribué aux progrès de l'efprit humain. 1° Par fes découvertes mathématiques qui changèrent la face de ces fciences. 2° Par fes difcours fur la méthode où il donne le précepte & l'exemple. 3° Parce qu'il apprit à tous les favans à fecouer en philofophie le joug de l'autorité, en ne reconnaiffant pour maîtres que la raifon, le calcul & l'expérience.

tèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi ni expliqué, ni même réfuté ; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-temps entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France ; mais les expériences de *Newton* sur la lumière, & ses principes mathématiques ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai ; il faut être juste : le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin, il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marlborough*, qui, dans une fiévre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe sur-tout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel les persécuteurs de *Descartes* qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de M. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infame théologien nommé *Voëtius*, qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle*, &c. &c. &c., comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe, comme le vinaigrier *Chaumeix* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie, & comme on calomnie tous les jours. Et plût à DIEU qu'on ne pût que calomnier!

DE CATON, DU SUICIDE,

Et du livre de l'abbé de St Cyran qui légitime le suicide.

L'INGÉNIEUX *la Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poétiques:

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
Eût souffert que Rome pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'eſt, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conſerva juſqu'au dernier moment le même amour pour les lois & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elles que de ramper ſous un tyran; il finit comme il avait vécu.

Incapable de ſe rendre! Et à qui? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le tréſor public pour faire la guerre à ſes concitoyens, & les aſſervir avec leur argent même?

Un pardon! il ſemble que *la Motte Houdart* parle d'un ſujet révolté qui pouvait obtenir ſa grâce de ſa majeſté, avec des lettres en chancellerie.

Malgré ſa grandeur uſurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'eſt à ce juge inébranlable
Que Céſar, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* ſe tua par *faibleſſe*. Il faut une ame forte pour ſurmonter ainſi l'inſtinct le plus puiſſant de la nature. Cette force eſt quelquefois celle d'un frénétique; mais un frénétique n'eſt pas faible.

Le ſuicide eſt défendu chez nous par le droit canon. Mais les décrétales, qui font la juriſprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Caſſius*, à la ſublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-*

Antoine, & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres ; mais c'est quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très-rare d'une folle passion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus sots hommes du monde. On se tue aussi quelquef parce qu'on est malade, & c'est en çela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même, est encore une maladie qui cause des suicides. Le remède serait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, u femme aimable. Tel homme qui dans un acces de mélancolie se tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né, l'apologie par écrit de sa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusque-là il n'y a rien de bien extraordinaire ; on voit par-tout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & son père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'organes, quelle sympathie, quel concours de lois physiques fait périr le père & les deux

enfans de leur propre main & du même genre de mort, précifément quand ils ont atteint la même année? Eſt-ce une maladie qui fe développe à la longue dans une famille, comme on voit fouvent les pères & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie ou d'un autre mal? Trois, quatre générations font devenues fourdes, aveugles ou goutteufes, ou fcorbutiques dans un temps préfix.

Le phyfique, ce père du moral, tranfmet le même caractère de père en fils pendant des fiècles. Les *Appius* furent toujours fiers & inflexibles; les *Catons* toujours févères. Toute la lignée des *Guifes* fut audacieufe, téméraire, factieufe, pétrie du plus infolent orgueil & de la politeffe la plus féduifante. Depuis *François de Guife*, jufqu'à celui qui feul & fans être attendu alla fe mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage & d'un tour d'efprit au-deffus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guife*, du *Balafré* & de fon fils; leur taille eſt de fix pieds, mêmes traits, même courage, même audace fur le front, dans les yeux & dans l'attitude.

Cette continuité, cette férie d'êtres femblables eſt bien plus remarquable encore dans les animaux; & fi l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plufieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chaffe, les généalogies feraient écrites fur les vifages, & fe manifefteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de boffus, de fix-digi-

taires, comme nous en voyons de rousseaux de lippus, de long nez & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement l organes de toute une race, qu'à un certa âge tous ceux de cette famille auront la passi de se tuer, c'est un problème que toute sagacité des anatomistes les plus attentifs peut résoudre. L'effet est certainement to physique; mais c'est de la physique occult Eh quel est le secret principe qui ne soit p occulte!

On ne nous dit point, & il n'est pas vra semblable que du temps de *Jules-César* & d empereurs, les habitans de la grande Bretag se tuassent aussi délibérément qu'ils le fo aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu' appellent le *spleen*, & que nous prononço le *spline*.

Au contraire, les Romains, qui n'avaie point le spline, ne fesaient aucune difficul de se donner la mort. C'est qu'ils raisonnaien ils étaient philosophes, & le sauvages de l'î *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoye Anglais sont philosophes, & les citoyens Ro mains ne sont rien. Aussi les Anglais quitte la vie fièrement quand il leur en prend fa taisie. Mais il faut à un citoyen Romain u *indulgentia in articulo mortis:* ils ne savent vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit qu'il faut p quand il n'y a plus d'espérance de rester ag blement. C'est ainsi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui se noient & qui pendent par amour, ont donc tort; elles de vraient écouter l'espérance du changement

eſt auſſi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen preſque ſûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'eſt d'avoir toujours quelque choſe à faire. *Creck*, le commentateur de Lucrèce, mit ſur ſon manuſcrit : NB. *Qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire.* Il ſe tint parole pour avoir le plaiſir de finir comme ſon auteur. S'il avait entrepris un commentaire ſur *Ovide*, il aurait vécu plus long-temps.

Pourquoi avons-nous moins de ſuicides dans les campagnes que dans les villes ? C'eſt que dans les champs il n'y a que le corps qui ſouffre ; à la ville c'eſt l'eſprit. Le laboureur n'a pas le temps d'être mélancolique. Ce ſont les oiſifs qui ſe tuent ; ce ſont ces gens ſi heureux aux yeux du peuple.

Je réſumerai ici quelques ſuicides arrivés de mon temps, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres ouvrages. Les morts peuvent êtres utiles aux vivans.

Précis de quelque ſuicides ſinguliers.

Philippe Mordant, couſin germain de ce fameux comte de *Peterboroug* ſi connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui ſe vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de poſtillons & le plus de rois ; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux, paſſionnément aimé de ſa maîtreſſe. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie ; il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis

pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le sage ;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opium
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith en 1726 donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux, il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misère : un enfant au berceau était le seul bien qui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. « Nous croyons, disent-ils, que DIEU nous » pardonnera &c. Nous avons quitté la vie,

» parce que nous étions malheureux ſans reſ-
» ſource ; & nous avons rendu à notre fils
» unique le ſervice de le tuer, de peur qu'il
» ne devienne auſſi malheureux que nous, &c. »
Il eſt à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendreſſe paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il était plus aiſé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarbourough* quitta ſa vie en 1727, avec le même ſang-froid qu'il avait quitté ſa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. « Meſſieurs, dit-il, pour vous prouver
» que mon opinion ne dépend pas de ma place,
» je m'en démets dans l'inſtant. » Il ſe trouva depuis embarraſſé entre une maîtreſſe qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il eſtimait, mais à qui il avait fait une promeſſe de mariage. Il ſe tua pour ſe tirer d'embarras.

Toutes ces hiſtoires tragiques, dont les gazettes anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſais pourtant ſi à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres ; peut-être que ſi nos gazettes tenaient un regiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer, & le triſte courage de le faire, nous pourrions, ſur ce point, avoir le malheur de tenir tête aux

Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrè
les aventures des particuliers ne ſont ja
expoſées à la médiſance publique dans
journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance,
qu'il ne ſera jamais à craindre que cette
de ſe tuer devienne une maladie épidémi
la nature y a trop bien pourvu; l'eſpérai
la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont
ſe ſert pour arrêter très-ſouvent la mai
malheureux prêt à ſe frapper.

On entendit un jour le cardinal *Duboi*
dire à lui-même: Tue-toi donc! lâche
n'oſerais.

On dit qu'il y a eu des pays où un co
était établi pour permettre aux citoyens
tuer quand ils en avaient des raiſons vala
Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou
ces magiſtrats n'avaient pas une grande o
pation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce
mérite, je crois, un ſérieux examen,
que les anciens héros romains ſe tuaient pre
tous, quand ils avaient perdu une bat
dans les guerres civiles: & je ne vois p
que ni du temps de la ligue, ni de celu
la fronde, ni dans les troubles d'Italie
dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait
le parti de mourir de ſa propre main. Il
vrai que ces chefs étaient chrétiens, &
y a bien de la différence entre les princ
d'un guerrier chrétien, & ceux d'un h
païen; cependant pourquoi ces hommes,
le chriſtianiſme retenait quand ils voulaiei
ocurer la mort, n'ont-ils été retenus

rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauds, &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau Testament n'a jamais parlé ?

Les apôtres du suicide nous disent qu'il est très-permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord ; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre anglais nommé *Bacon Moris* vint me trouver à Paris en 1724 ; il était malade, & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 juillet. En conséquence il me donna son épitaphe conçue en ces mots : *Qui mari & terrâ pacem quæsivit, hîc invenit.* Il me chargea aussi de vingt-cinq louis pour lui dresser un petit monument au bout du fauxbourg St Martin. Je lui rendis son argent le 20 juillet, & je gardai son épitaphe.

De mon temps, le dernier prince de la maison de *Courtenai*, très-vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés, on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il

vient de s'exécuter à Lyon au mois de juin 1770.

Un jeune homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, eſt amoureux d'une jeune fille que les parens ne veulent point lui donner. Juſqu'ici ce n'eſt que la première ſcène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va ſuivre.

L'amant ſe rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui diſent qu'il n'y a point de remède ; ſa maîtreſſe lui donne un rendez-vous avec deux piſtolets & deux poignards, afin que ſi les piſtolets manquent leur coup, les deux poignards ſervent à leur percer le cœur en même temps. Ils s'embraſſent pour la dernière fois ; les détentes des piſtolets étaient attachées à des rubans couleur de roſe ; l'amant tient le ruban du piſtolet de ſa maîtreſſe, elle tient le ruban du piſtolet de ſon amant. Tous deux tirent à un ſignal donné, tous deux tombent au même inſtant.

La ville entière de Lyon en eſt témoins. *Arrie* & *Pœtus*, vous en aviez donné l'exemple ; mais vous étiez condamnés par un tyran, & l'amour ſeul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe :

> A votre ſang mêlons nos pleurs :
> Attendriſſons-nous d'âge en âge
> Sur vos amours & vos malheurs.
> Mais admirons votre courage.

Des lois contre le ſuicide.

Y a-t-il une loi civile ou religieuſe qui ait

prononcé défenfe de fe tuer fous peine d'être pendu après fa mort, ou fous peine d'être damné ?

Il eft vrai que *Virgile* a dit :

Proxima deinde tenent mœfti loca, qui fibi lethum
Infontes peperere manu, lucemque perofi
Projecere animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obftant, triftique Palus innabilis unda
Alligat, & novies Styx interfufa coërcet.

Virg. Æneid. Lib. VI, v. 434, & feq.

Là font ces infenfés ; qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un fecours volontaire ;
Qui n'ont pu fupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impofé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous fe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le fort,
Le fort pour les punir les retient dans la mort ;
L'abyme du Cocyte, & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie un obftacle invincible.

Telle était la religion de quelques païens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de fe tuer : tant les mœurs des hommes font contradictoires. Parmi nous le duel n'eft-il pas encore malheureufement honorable, quoique défendu par la raifon, par la religion & par toutes les lois ? Si *Caton* & *Céfar*, *Antoine* & *Augufte* ne fe font pas battus en duel, ce n'eft pas qu'ils ne fuffent auffi

braves que nos français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars* & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette comme des voleurs de grand chemin que de se tuer comme *Caton* & *Brutus*, ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raison, c'est que le mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas ; & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent toutes vives sur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie*? non ; mais la coutume est dans ce pays-là, que les femmes se brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, la coutume est que quand homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi ; & lui dit : Fais-en autant si tu as du cœur. L'agresseur est déshonoré à jamais s'il ne se plonge pas incontinent grand couteau dans le ventre.

La seule religion dans laquelle le suicide soit défendu par une loi claire & positive, est le mahométisme. Il est dit dans le sura IV : *Ne vous tuez pas vous-même, car* DIEU *est miséricordieux envers vous ; & quiconque se tue par malice & par méchanceté, sera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduisons mot à mot. Le texte semble n'avoir pas le sens commun, ce qui n'est pas rare dans les textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même, car* DIEU *est miséricordieux* ? Peut-être faut-il entendre, ne succombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir ; ne soyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & par méchanceté ? Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'*Euripide*, de se pendre exprès pour faire accroire à *Théfée* qu'*Hippolyte* l'avait violée. De nos jours, un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jeter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de George Dandin, la coquine de femme qu'il a épousée le menace de se tuer pour le faire pendre. Ces cas sont rares ; si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Haurane*, abbé de St Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un traité sur le suicide, (*a*) qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

« Le Décalogue, dit-il, ordonne de ne point » tuer. L'homicide de soi-même ne semble pas » moins compris dans ce précepte que le » meurtre du prochain. Or, s'il est des cas

(*a*) Il fut imprimé *in*-12 à Paris chez *Toussaints du Brai* en 1609, avec privilége du roi : il doit être dans la bibliothèque de S. M.

» où il eſt permis de tuer ſon prochain, il ei
» auſſi des cas où il eſt permis de ſe tuer ſoi
» même.

» On ne doit attenter ſur ſa vie qu'aprè
» avoir conſulté la raiſon. L'autorité publiqu
» qui tient la place de DIEU peut diſpoſer d
» notre vie. La raiſon de l'homme peut auſ
» tenir lieu de la raiſon de DIEU, c'eſt u
» rayon de la lûmière éternelle. »

St Cyran étend beaucoup cet argument qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux dé tails, il eſt plus difficile de lui répondre. « O
» peût, dit-il, ſe tuer pour le bien de ſon
» prince, pour celui de ſa patrie, pour ce-
» lui de ſes parens. »

Nous ne voyons pas en effet qu'on *puiſſ* condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de ſouverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ferait dévoué pour lui que dis-je ? il n'en eſt point qui oſât ne l pas récompenſer. *St Thomas*, avant *Saint Cyran*, avait dit la même choſe. Mais on n' beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, n de *Duverger de Haurâne*, pour ſavoir qu'u homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne nos éloges.

L'abbé de *St Cyran* conclut qu'il eſt per mis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt b de faire pour un autre. On ſait aſſez tout c qui eſt allégué dans *Plutarque*, dans *Sénéque* dans *Montagne* & dans cent autres philoſophes en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apo-logie d'une action que les lois condamnent;

mais ni l'ancien Teſtament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſupporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de ſoi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc - Antonin*, qui ne fut jamais révoquée.

« (*b*) Si votre père ou votre frère, n'étant » prévenu d'aucun crime, ſe tue ou pour ſe » ſouſtraire aux douleurs ou par ennui de la » vie ou par déſeſpoir ou par démence, que » ſon teſtament ſoit valable, ou que ſes hé- » ritiers ſuccèdent par inteſtat. »

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encore ſur la claie, nous traverſons d'un pieu le cadavre d'un homme qui eſt mort volontairement, nous rendons ſa mémoire infame autant qu'on le peut. Nous deshonorons ſa famille autant qu'il eſt en nous. Nous puniſſons le fils d'avoir perdu ſon père, & la veuve d'être privée de ſon mari. On confiſque même le bien du mort : ce qui eſt en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme pluſieurs autres, eſt dérivée de notre droit canon, qui prive de la ſépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de là qu'on ne peut hériter d'un homme qui eſt cenſé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre *de pœnitentiâ*, aſſure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST. (*)

(*b*) Ier. Cod. *De bonis eorum qui ſibi mortem. leg.* 3. *ff. eod.*

(*) Voyez l'art. *Suicide.*

CAUSES FINALES.

SECTION PREMIÈRE.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.
L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit ; & *Benoît Spinosa* (*a*) qui n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée je lui aurais dit : *Benoît*, tu es fou ; tu a une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ?

Il vient en 1770 un homme très-supérieur *Spinosa* à quelques égards, aussi éloquent qu le juif hollandais est sec ; moins méthodique mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géo mètre sans affecter la marche ridicule de l géométrie dans un sujet méthaphysique & m ral : c'est l'auteur du *Système de la nature* : a pris le nom de *Mirabeau*, secrétaire de l'a démie française. Hélas ! notre bon *Mirabea* n'était pas capable d'écrire une page du livi de notre redoutable adversaire. Vous tous q

(*a*) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appelait *Baruch* com on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinosa*. Quelques chr tiens fort mal instruits, & qui ne savaient pas q *Spinosa* avait quitté le judaïsme sans embrasser le chri tianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Ben dictus*, *Benoît*.

voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Système de la nature*, chapitre V, pag. 153 & suivantes.

« On prétend que les animaux nous fournissent une preuve convaincante d'une cause puissante de leur existence ; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse. Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature ; elle produit tous les animaux à l'aide des combinaisons de la matière qui est dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite des lois nécessaires de leur nature & de leur combinaison ; dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence (*b*) ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on fesait l'honneur d'un accord si vanté ? ces animaux si merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toujours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité (*c*) d'un ouvrier qui ne paraît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme

(*b*) Y a-t-il moins d'intelligence, parce que les générations se succèdent ?

(*c*) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez DIEU.

» les chefs-d'œuvre de sa puissance & de son » habileté? si ce Dieu ne peut faire autrement, (*d*) il n'est ni libre ni tout-puissant. » S'il change de volonté, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il » a rendues sensibles éprouvent de la douleur, » il manque de bonté. (*e*) S'il n'a pu rendre » ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué » d'habileté. En voyant que les animaux, » ainsi que tous les autres ouvrages de la » Divinité, se détruisent, nous ne pouvons » nous empêcher d'en conclure ou que tout » ce que la nature fait est nécessaire & n'est » qu'une suite de ses lois, ou que l'ouvrier » qui la fait agir est dépourvu de plan, de » puissance, de constance, d'habileté, de » bonté.

» L'homme, qui se regarde lui-même comme » le chef-d'œuvre de la Divinité, nous fournirait plus que toute autre production la » preuve de l'incapacité ou de la malice (*f*) de » son auteur prétendu. Dans cet être sensible, » intelligent, pensant, qui se croit l'objet » constant de la prédilection divine, & qui fait » son Dieu d'après son propre modèle, nous » ne voyons qu'une machine plus mobile, plus » frêle, plus sujette à se déranger par sa grande » complication que celle des êtres les plus

(*d*) Être libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

(*e*) Voyez la *réponse* dans les articles DIEU.

(*f*) S'il est malin, il n'est point capable ; & s'il est capable, ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

ffiers. Les bêtes dépourvues de nos con-
ſances, les plantes qui végètent, les
res privées de ſentiment, ſont à bien des
rds plus favoriſés que l'homme ; ils ſont
moins exempts des peines d'eſprit, des
rmens de la penſée, des chagrins dévo-
;, dont celui-ci eſt ſi ſouvent la proie.
eſt-ce qui ne voudrait point être un
nal ou une pierre toutes les fois qu'il ſe
pelle la perte irréparable d'un objet ai-
! (*g*) Ne vaudrait-il pas mieux être une
e inanimée qu'un ſuperſtitieux inquiet
ne fait que trembler ici-bas ſous le joug
on Dieu, & qui prévoit encore des tour-
s infinis dans une vie future ? Les êtres
és de ſentiment, de vie, de mémoire
le penſée ne ſont point affligés par l'idée
paſſé, du préſent & de l'avenir ; ils ne
roient pas en danger de devenir éter-
ement malheureux pour avoir mal rai-
é, comme tant d'êtres favoriſés, qui
endent que c'eſt pour eux que l'archi-
e du monde a conſtruit l'univers.

ue l'on ne nous diſe point que nous ne
vons avoir l'idée d'un ouvrage, ſans
r celle d'un ouvrier diſtingué de ſon ou-
ge. La nature n'eſt point un ouvrage :

L'auteur tombe ici dans une inadvertance à la-
nous ſommes tous ſujets. Nous diſons ſouvent :
is mieux être oiſeau, quadrupède, que d'être
, avec les chagrins que j'eſſuie. Mais quand
t ce diſcours on ne ſonge pas qu'on ſouhaite d'être
; car ſi vous êtes autre que vous-même, vous
plus rien de vous-même.

» elle a toujours exiſté par elle-même, (*h*)
» c'eſt dans ſon ſein que tout ſe fait; elle eſt
» un atelier immenſe pourvu de matériaux,
» & qui fait les inſtrumens dont elle ſe ſert
» pour agir : tous ſes ouvrages ſont des effets
» de ſon énergie & des agens ou cauſes qu'elle
» fait, qu'elle renferme, qu'elle met en action.
» Des élémens éternels, incrées, indeſtruc-
» tibles, toujours en mouvement, en ſe com-
» binant diverſement, font éclore tous les
» êtres, & les phénomènes que nous voyons,
» tous les effets bons ou mauvais que nous
» ſentons, l'ordre ou le déſordre, que nous
» ne diſtinguons jamais que par les différentes
» façons dont nous ſommes affectés, en un
» mot toutes les merveilles ſur leſquelles nous
» méditons & raiſonnons. Ces élémens n'ont
» beſoin pour cela que de leurs propriétés,
» ſoit particulières, ſoit réunies, & du mou-
» vement qui leur eſt eſſentiel, ſans qu'il ſoit
» néceſſaire de recourir à un ouvrier inconnu
» pour les arranger, les façonner, les com-
» biner, les conſerver & les diſſoudre.

» Mais en ſuppoſant pour un inſtant qu'il
» ſoit impoſſible de concevoir l'univers ſans
» un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à ſon
» ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier?
» (*i*) ſera-t-il dedans ou hors de l'univers?
» eſt-il matière ou mouvement? ou bien n'eſt-
» il que l'eſpace, le néant ou le vide? Dans

(*h*) Vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion, & cela n'eſt que trop ordinaire à ceux qui font des ſyſtèmes.]

(*i*) Eſt-ce à nous à lui trouver ſa place? C'eſt à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponſe*.

» tous

» tous ces cas, ou il ne ferait rien, ou il
» ferait contenu dans la nature & soumis à
» ses lois. S'il est dans la nature, je n'y pense
» voir que de la matière en mouvement, &
» je dois en conclure que l'agent qui la meut
» est corporel & matériel, & que par consé-
» quent il est sujet à se dissoudre. Si cet agent
» est hors de la nature, je n'ai plus aucune
» idée (*k*) du lieu qu'il occupe, ni d'un être
» immatériel, ni de la façon dont un esprit
» sans étendue peut agir sur la matière dont
» il est séparé. Ces espaces ignorés, que l'ima-
» gination a placés au-delà du monde visible,
» n'existent point pour un être qui voit à
» peine à ses pieds: (*l*) la puissance idéale qui
» les habite, ne peut se peindre à mon esprit
» que lorsque mon imagination combinera au
» hasard les couleurs fantastiques qu'elle est
» toujours forcée de prendre dans le monde
» où je suis; dans ce cas je ne ferai que
» reproduire en idée ce que mes sens auront
» réellement aperçu; & ce Dieu, que je m'ef-
» force de distinguer de la nature & de placer
» hors de son enceinte, y rentrera toujours
» nécessairement & malgré moi.

» L'on insistera, & l'on dira que si l'on por-
» tait une statue ou une montre à un sau-
» vage qni n'en aurait jamais vu, il ne pour-
» rait s'empêcher de reconnaître que ces choses

(*k*) Êtes-vous fait pour avoir des idées de tout, & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable?

(*l*) Ou le monde est infini, ou l'espace est infini, choisissez.

» sont des ouvrages de quelque agent intelligent, plus habile & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de-là que nous sommes pareillement forcés de reconnaître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomènes de la nature sont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les nôtres.

» Je réponds, en premier lieu, que nous ne pouvons douter que la nature ne soit très-puissante & très-industrieuse, (*m*) nous admirons son industrie toutes les fois que nous sommes surpris des effets étendus, variés & compliqués que nous trouvons dans ceux de ces ouvrages que nous prenons la peine de méditer : cependant elle n'est ni plus ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal qu'une tête organisée comme celle de *Newton* : nous appelons *industrieux* un homme qui peut faire des choses que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une chose existe, c'est une preuve qu'elle a pu la faire. Ainsi ce n'est jamais que relativement à nous-mêmes que nous jugeons la nature industrieuse ; nous la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous jouissons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produisons des ouvrages où nous montrons notre in-

(*m*) *Puissante & industrieuse* ; je m'en tiens-là. Celui qui est assez puissant pour former l'homme & le monde est Dieu. Vous admettez Dieu malgré vous.

» dustrie, nous en concluons que les ouvra-
» ges de la nature qui nous étonnent le plus,
» ne lui appartiennent point, mais sont dus
» à un ouvrier intelligent comme nous,
» dont nous proportionnons l'intelligence à
» l'étonnement que ses œuvres produisent en
» nous ; c'est-à-dire, à notre faiblesse & à
» notre propre ignorance. (n) »

Voyez la réponse à ces argumens aux articles *Athéisme* & DIEU, & à la section suivante, écrite long-temps avant le *Système de la nature.*

SECTION II.

Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont des chimères; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause finalier*, c'est-à-dire, un imbécille.

Toutes les pièces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejetées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est aperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger ; l'estomac pour

(n) Si nous sommes si ignorans, comment oserons-nous affirmer que tout se fait sans DIEU.

digérer, le cœur pour recevoir le sang veines & l'envoyer dans les artères, les p pour marcher, les oreilles pour entendre. gens-là cependant avouaient que les tail leur fesaient des habits pour les vêtir, & maçons des maisons pour les loger; & osaient nier à la nature, au grand êtr l'intelligence universelle ce qu'ils accord: tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des c: finales; nous avons remarqué qu'en vain l *Prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, tend que les marées sont données à l'O pour que les vaisseaux entrent plus aisé dans les ports, & pour empêcher que l'e: la mer ne se corrompe. En vain dirait-i les jambes sont faites pour être bottées les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin table pour laquelle une cause agit, il que cet effet soit de tous les temps & de les lieux. Il n'y a pas eu de vaisseaux en temps & sur toutes les mers; ainsi l'on ne pas dire que l'Océan ait été fait pour les seaux. On sent combien il serait ridicul prétendre que la nature eût travaillé de temps pour s'ajuster aux inventions de arts arbitraires, qui tous ont paru si t mais il est bien évident que si les nez i pas été faits pour les besicles, ils l'on pour l'odorat, & qu'il y a des nez d qu'il y a des hommes. De même les i n'ayant pas été données en faveur des gant elles sont visiblement destinées à tous les s que le métacarpe & les phalanges de

doigts, & les mouvemens du mufcle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des caufes finales.

Il paraît bien difficile fur-tout, que les organes de la génération ne foient pas deftinées à perpétuer les efpèces. Ce mécanifme eft bien admirable, mais la fenfation que la nature a jointe à ce mécanifme eft plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaifir eft divin, & que ce plaifir eft une caufe finale, par laquelle font produits fans ceffe ces êtres fenfibles qui n'ont pu fe donner la fenfation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour fon temps; il vit ce que *Defcartes* a nié, ce que *Gaffendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement fans vide. Il conçut la néceffité des atomes pour fervir de parties conftituantes aux efpèces invariables. Ce font-là des idées très-philofophiques. Rien n'était fur-tout plus refpectable que la morale des vrais épicuriens; elle confiftait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la fageffe, & dans l'amitié, fans laquelle la vie eft un fardeau. Mais pour le refte de la phyfique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiffible que la matière cannelée de *Defcartes*. C'eft, ce me femble, fe boucher les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun deffein dans la nature; &, s'il y a du deffein, il y a une caufe intelligente, il exifte un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de fables mouvans, quelques petites montagnes abymées & d'au-

tres formées par des tremblemens de terre, &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'ensuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers; toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves, après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal : tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la systole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

SECTION III.

Il paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté, il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si DIEU a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes

choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe ; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale ; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont *été* faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne réſulte de cette objection, rien autre, ce me ſemble, ſinon que tout eſt l'effet prochain ou éloigné d'une cauſe finale générale ; que tout eſt la ſuite des lois éternelles.

Quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tout lieu, & en tous temps ; quand ces effets uniformes ſont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, ils voient ; tous ont des oreilles, & ils entendent ; tous une bouche par laquelle ils mangent, un eſtomac, ou quelque choſe d'approchant, par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulſe les excrémens, tous un inſtrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir notre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne compoſent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les

doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne ſont pas couvertes de bas de ſoie. Un ver à ſoie n'eſt donc pas fait pour couvrir mes jambes, préciſément comme votre bouche eſt faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les cauſes finales, & des effets en très-grand nombre qui ſont des produits éloignés de ces cauſes.

Tout ce qui appartient à la nature eſt uniforme, immuable, eſt l'ouvrage immédiat du maître; c'eſt lui qui a créé les lois par leſquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cauſe du flux & du reflux de l'Océan, & le ſoleil pour ſon quart: c'eſt lui qui a donné un mouvement de rotation au ſoleil, par lequel cet aſtre envoie en ſept minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, ſi après bien des ſiècles nous nous ſommes aviſés d'inventer des ciſeaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre choſe, ſinon que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions néceſſairement induſtrieux & carnaſſiers?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement pour ſe maſſacrer, puiſque les brames, & les reſpectables primitifs qu'on nomme *quakers* ne tuent perſonne: mais la pâte dont nous ſommes pêtris produit ſouvent des maſſacres, comme elle

elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises : car une cause finale est universelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine ne sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre blé, le fléau est la cause finale de la séparation du grain. Mais si ce fléau, en battant mon grain, écrase mille insectes, ce n'est point par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hasard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne pourra dire : L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts; chaque sens a ses temps de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille, enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en subsiste pas moins; elle agira dès qu'elle sera libre.

CELTES.

PARMI ceux qui ont eu affez de loifir, de fecours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il s'en eft trouvé qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée : cette illufion était le feul prix de leurs travaux immenfes ; il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chofe des Huns, (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus, puifqu'ils n'ont rendu aucun fervice au genre-humain), vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains temps, comme des loups affamés, ravager des pays regardés encore aujourd'hui comme des lieux d'exil & d'horreur. C'eft une bien trifte & bien miférable fcience. Il vaut mieux fans doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux, que d'étudier férieufement l'hiftoire des Huns & des ours; mais enfin on eft aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives ; on ne connaît pas plus leurs antiquités que celles des Samoïèdes & des terres auftrales.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que *Jules-Céfar* leur conquérant a daigné en dire. Il commence

ommentaires par diſtinguer toutes les Gaules n Belges, Aquitainiens & Celtes.

De-là quelques fiers ſavans ont conclu que es Celtes étaient les Scythes, & dans ces cythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrêter en ſi beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet*, ils de *Noé*, vint au plus vîte au ſortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vaſtes contrées, qu'il gouverna merveilleuſement bien. Mais des auteurs plus modeſtes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confuſion des langues, à *Gomer* dont jamais perſonne n'entendit parler juſqu'au temps très-récent, où quelques occidentaux lurent le nom de *Gomer* dans une mauvaiſe traduction des Septante.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Bochart, dans ſa chronologie ſacrée, (quelle chronologie !) prend un tour fort différent ; il fait de ces hordes innombrables de Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil, par *Hercule*, dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où ſans doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne & les myſtères d'*Iſis*, ſans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encore mieux rencontré, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelés Cottiens, de leur roi *Cottius* ; les Bérichons de

leur roi *Betrich*, les Welches ou Gaulois de leur roi *Wallus*, les Belges de *Balgen*, qui veut dire *hargneux*.

Une origine encore plus belle, c'est celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *Pannus*, drap, attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtissaient de vieux morceaux de drap mal cousus, assez ressemblans à l'habit d'*Arlequin*. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages, qui ne savaient ni lire ni écrire, j'admire votre laborieuse opiniâtreté ! Et vous pauvres Celtes-Welches, permettez-moi de vous dire aussi-bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez anthropophages; mais qui ne l'a pas été ?

On me parle de vos druides qui étaient de très-savans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOUTES ces choses qui seraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont de tous les peuples celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies: il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit

autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix, les charretiers chinois sont obligés, au moindre embarras qu'ils causent dans les rues, de se mettre à genoux l'un devant l'autre, & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres; ils ont le temps de s'apaiser, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies; moins de titres fastueux; moins de démonstrations d'anéantissement devant son supérieur. On disait à *Scipion*, *Scipion*; & à *César*, *César*: & dans la suite des temps on dit aux empereurs, *Votre majesté*, *votre divinité*.

Les titres de *St Pierre* & de *St Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté*, que l'on ne voit jamais dans les Actes des Apôtres ni dans les écrits des Disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne*, que le dauphin de France, qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un temps où les chanceliers eurent la préséance sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était, avant ce temps, si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elizabeth*, épouse de *Charles IX*, en 1571, dé-

crite par *Simon Bouquet*, échevin de Paris, il eſt dit que *les dames & damoiſelles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin & le cierge avec l'argent pour l'offerte, pour être préſentés à la reine par ladite dame d'honneur, cette dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était ducheſſe, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princeſſes*, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaiſe à dos, le tabouret, la main droite & la main gauche, ont été pendant pluſieurs ſiècles d'importans objets de politique, & d'illuſtres ſujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette, concernant les fauteuils, vient de ce que, chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maiſon, & ce fauteuil même ne ſervait que quand on était malade. Il y a encore des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaiſe de doléance*.

Long-temps après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduiſit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle diſtinction de s'aſſeoir ſur un de ces trônes; & tel ſeigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ſes domaines faire ſa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiſelle*, que cette auguſte princeſſe paſſa un quart de ſa vie dans les angoiſſes mortelles des diſputes pour des chaiſes à dos. Devait-on s'aſſeoir

dans une certaine chambre, ſur une chaiſe ou ſur un tabouret, ou même ne point s'aſſeoir? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs ſont plus unies; les canapés & les chaiſes longues ſont employées par les dames, ſans cauſer d'embarras dans la ſociété.

Lorſque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I* avec les ambaſſadeurs d'Angleterre, l'affaire fut ſur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les ambaſſadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le cardinal ſe mit au lit pour trancher toute difficulté. L'hiſtoire a ſoigneuſement conſervé cette précieuſe circonſtance. Je crois que ſi on avait propoſé à *Scipion* de ſe mettre nu entre deux draps pour recevoir la viſite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaiſante.

La marche des carroſſes, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encore des témoignages de grandeur, des ſources de prétentions, de diſputes & de combats pendant un ſiècle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire de faire paſſer un carroſſe devant un autre carroſſe. Il ſemblait, à voir les ambaſſadeurs ſe promener dans les rues, qu'ils diſputaſſent le prix dans des cirques; & quand un miniſtre d'Eſpagne avait pu faire reculer un cocher portugais, il envoyait un courrier à Madrid informer le roi ſon maître de ce grand avantage.

Nos hiſtoires nous réjouiſſent par vingt combats à coups de poing pour la préſéance, le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV*, la chambre des

comptes contre le parlement dans la cathédrale quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge, le duc d'*Epernon* dans l'église de St Germain contre le garde-des-sceaux du *Vair*. Les présidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conseillers de grand'chambre, *Savare*, pour le faire sortir de sa place d'honneur ; (tant l'honneur est l'ame des gouvernemens monarchiques !) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le président *Barillon* qui frappait comme un sourd sur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles contestations dans l'aréopage ni dans le sénat romain.

A mesure que les pays sont barbares, ou que les cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette coutume qu'ont encore quelquefois les ambassadeurs, de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée*, & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes ; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monsignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche, (1)

(1) Ce fut une querelle de ce genre qui brouilla le cardinal de *Bouillon* avec la fameuse princesse des *Ursins*

ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baisser : & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel français était dans Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de *Saxe* ; & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe ? Mais il n'y a que des princes qui aillent : êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce sont de bons princes ; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, ils étaient tous fort polis.

En relisant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une épître à *Mécène* : *Te, dulcis amice, revisam*. J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la seconde personne de l'empire romain, c'est-à-dire, un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri*, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de *Richelieu* : *Monsieur le cardinal votre maître & le mien*. C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre, depuis qu'il y a dans le monde des ministres, des rois & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de Cinna, dédie humblement ce Cinna au sieur de *Montauron*, tré-

son intime amie ; & la haine de cette femme aussi vaine que lui, mais plus habile en intrigue, fut une des principales causes de sa perte.

ſorier de l'épargne, qu'il compare ſans façon à *Auguſte.* Je ſuis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* monſeigneur.

On conte qu'un vieil officier qui ſavait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de *Louvois*, *Monſieur*, & n'ayant point eu de réponſe, lui écrivit *Monſeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le miniſtre avait encore le *Monſieur* ſur le cœur. Enfin, il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois*; & au commencement de la lettre il mit, *Mon* DIEU *mon* CRÉATEUR. (2) Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon temps étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? diſait un duc & pair à un gentilhomme. A votre ſervice, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut ſon *cher ami* pour enne implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Eſpagne, & lui diſait à tout moment, *Votre excellence.* Le Caſtillan lui répondait, Votre courtoiſie, *Vueſtra merced*; c'eſt le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le portugais piqué appela l'eſpagnol à ſon tour, *Votre courtoiſie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence.* A la fin le portugais laſſé lui dit: Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoiſie, quand je vous donne de l'excellence? & pourquoi m'appelez-vous votre excellence,

(2) Le *monſeigneur* des miniſtres eſt preſque tombé en déſuétude, depuis que les places de ſecrétaires d'État ont été occupées par des grands, qui ſe feraient crus humiliés de n'être *monſeigneurs* que depuis qu'ils étaient devenus miniſtres.

quand je vous dis votre courtoisie ? C'est que tous les titres me sont égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe, que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plupart des rois de l'Asie étaient, & sont encore cousins germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, serait empalé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut, je pense, le premier empereur romain qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux empereurs. Mais ce mot *dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St Auguste*, *St Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort ; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à peu près par cette raison que les premiers patriarches de l'Église chrétienne s'appelaient tous *votre sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait appeler *monseigneur* par ses

moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs du* DIEU. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV* : *A Pie. IV serviteur des serviteurs de* DIEU. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire ; & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appelaient *votre altesse*, *votre sérénité*, *votre grâce*. *Louis XI* fut le premier en France qu'on appela communément *majesté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les rois de France long-temps après lui ; & on voit encore des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*. Mais peu à peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent ; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des lois au saint empire romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes rois de France & de Suède* ; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *sacrées majestés de France & de Suède*

raient beaucoup de griefs contre le *sérénissime* *empereur*. Enfin, dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce temps passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux ; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne ; la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'a cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *altesses*, & ensuite ils furent *altesses royales*. Le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse royale* : alors le prince de *Condé* prit celui d'*altesse sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *altesse royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près ; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc, est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi* & *grand roi* ; mais aujourd'hui nos marquis italiens & français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que le légat en buvant lui dise : *Monsieur le marquis, à votre santé*, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possèdera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite

châtellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y faſſe un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ſes actes, *Haut & puiſſant ſeigneur*, *marquis & comte*; & ſon fils ſera chez ſon notaire, *Très-haut & très-puiſſant ſeigneur*; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement, ni à la ſociété civile, on n'y prend pas garde. Quelques ſeigneurs français ſe vantent d'avoir des *barons* allemands dans leurs écuries: quelques ſeigneurs allemands diſent qu'ils ont des *marquis* français dans leurs cuiſines: il n'y a pas long-temps qu'un étranger étant à Naples, fit ſon cocher *duc*. La coutume en cela eſt plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ſerez *comte* ou *marquis* tant qu'il vous plaira; ſoyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquiſat bien réel, vous ne ſerez jamais pour cela *monſieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons qui ne poſſèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui ſa terre de Coubert en bonne comté. S'il ſe fût fait annoncer dans une viſite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit ſans difficulté de toute la nation le nom qui lui eſt propre. Les gens de la plus haute naiſſance, le roi lui-même, l'appellent *milord*, *monſeigneur*. Il en eſt de même en Italie: il y a le protocole des *monſignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son mé-

decin eſt *monſignor*, & perſonne n'y trouve à redire.

En France le *monſeigneur* eſt une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que mon *révérendiſſime père en* DIEU.

Avant l'année 1635, non-ſeulement les évêques ne ſe monſeigneuriſaient pas, mais ils ne donnaient point du *monſeigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduiſirent par un évêque de Chartres qui alla en camail & en rochet appeler *monſeigneur* le cardinal de *Richelieu*; ſur quoi *Louis XIII* dit, ſi l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Toulouſe *Montchal : Ce chartrain irait baiſer le derrière du cardinal, & pouſſerait ſon nez dedans juſqu'à ce que l'autre lui dit : c'eſt aſſez.*

Ce n'eſt que depuis ce temps que les évêques ſe donnèrent réciproquement du *monſeigneur*.

Cette entrepriſe n'eſſuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *ſieurs*; & meſſieurs du conſeil n'écrivent jamais à un évêque que *monſieur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à ſe mettre en poſſeſſion du *monſeigneur*. La grande nobleſſe, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refuſent tout net cette diſtinction. Le comble des ſuccès de l'orgueil humain, eſt de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux; mais il eſt bien difficile

d'arriver à ce point : on trouve par-tout l'o
gueil qui combat l'orgueil. (2)

Quand les ducs exigèrent que les pauvr
gentils-hommes leurs écrivissent *monseigneur*
les présidens à mortier en demandèrent auta
aux avocats & aux procureurs. On a conn
un président qui ne voulut pas se faire saigner
parce que son chirurgien lui avait dit : « Mon

(2) *Louis XIV* a décidé que la noblesse non titr
donnerait le *monseigneur* aux maréchaux de France,
elle s'y est soumise sans beaucoup de peine. Chacu
espère devenir monseigneur à son tour.

Le même prince a donné des prérogatives partic
lières à quelques familles. Celles de la maison de Lo
raine ont excité peu de réclamations, & maintenant
est assez difficile à l'orgueil d'un gentilhomme de
croire absolument l'égal d'hommes sortis d'une mais
incontestablement souveraine depuis sept siècles, qui
donné deux reines à la France, qui enfin est mon
sur le trône impérial.

Les honneurs des maisons de *Bouillon* & de *Roh*
ont souffert plus de difficultés. On ne peut nier qu'ell
n'aient existé pendant long-temps sans être distingué
du reste de la noblesse. D'autres familles sont parv
nues à posséder de petites souverainetés comme cel
de Bouillon. Un grand nombre pourrait également cit
de grandes alliances, & si on donnait un rang distin
gué à tous ceux que les généalogistes font descend
des anciens souverains de nos provinces, il y aura
presque autant d'altesses que de marquis ou de comte

Louis IV avait ordonné aux secrétaires d'État c
donner le *monseigneur* & l'*altesse* aux gentilshommes c
ces deux maisons ; mais ceux des secrétaires d'État q
ont été tirés du corps de la noblesse, se sont cr
dispensés de cette loi en qualité de gentilshomme
Louvois s'y soumit & il écrivit un jour au chevalier c
Bouillon :

*Monseigneur, si votre altesse ne change pas de co
duite, je la ferai mettre dans un cachot. Je suis
respect, &c.*

» sieur

» sieur, de quel bras voulez-vous que je vous » saigne ? » Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit : *Monseigneur*.., *monsieur, votre secrétaire*... Le conseiller l'arrêta tout court : Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur*, mon secrétaire n'est point *monsieur* ; c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit : « Seigneur, *votre courtoisie* a-t-elle pris son » chocolat ? » Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conserve la dignité de l'espèce. *César* & *Pompée* s'appelaient dans le sénat, *César* & *Pompée*. Mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions, nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs* ; nous sommes devenus depuis *très-humbles & très-obéissans* ; & actuellement nous *avons l'honneur de l'être*. Je plains notre postérité ; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles

Maintenant ces princes ne répondent point aux lettres où l'on ne leur donne pas le *monseigneur* & l'*altesse*, à moins qu'ils n'aient besoin de vous ; & la noblesse leur refuse l'un & l'autre à moins qu'elle n'ait besoin d'eux. Quand un gentilhomme qui a un peu de vanité passe un acte avec eux, il leur laisse prendre tous les titres qu'ils veulent ; mais il ne manque pas de protester contre ces titres chez son notaire. La vanité a deux tonneaux comme *Jupiter*, mais le bon est souvent bien vide.

formules. Le duc d'*Epernon*, le premier des gafcons pour la fierté, mais qui n'était pas le premier des hommes d'État, écrivit avant de mourir au cardinal *de Richelieu*, & finit fa lettre par *votre très-humble & très-obéiffant*; mais fe fouvenant que le cardinal ne lui avait donné que du *très-affectionné*, il fit partir un exprès pour rattraper fa lettre qui était déjà partie, la recommença & figna *très-affectionné*, & mourut au lit de l'honneur.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces chofes. Il eft bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'inde qui paffent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

Je fuis certain; j'ai des amis, ma fortune eft fûre, mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra juftice; mon ouvrage eft bon, il fera bien reçu; on me doit, on me payera; mon amant fera fidelle, il l'a juré; le miniftre m'avancera, il l'a promis en paffant: toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raie de fon dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Langlade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, *Montbailli* & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils fe trompèrent.

Il y a deux manières de fe tromper, de mal juger, de s'aveugler; celle d'errer en

homme d'eſprit, & celle de décider comme un ſot.

Les juges ſe trompèrent en gens d'eſprit dans l'affaire de *Langlade*; ils s'aveuglèrent ſur des apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point aſſez les apparences contraires; ils ſe ſervirent de leur eſprit pour ſe croire certains que *Langlade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis; & ſur cette pauvre certitude incertaine de l'eſprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire. De-là replongé ſans ſecours dans un cachot, & condamné aux galères où il mourut; ſa femme renfermée dans un autre cachot avec ſa fille, âgée de ſept ans, laquelle depuis épouſa un conſeiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères, & la mère au banniſſement.

Il eſt clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt, s'ils n'avaient été *certains*. Cependant, dès le temps même de cet arrêt, pluſieurs perſonnes ſavaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat*, aſſocié avec un voleur de grand chemin: & l'innocence de *Langlade* ne fut reconnue qu'après ſa mort.

Ils étaient de même *certains*, lorſque par une ſentence en première inſtance ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par arrêt rendu ſur ſon appel fut briſé dans les tortures & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* eſt aſſez connu; celui de *Martin* l'eſt moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lor-

raine. Un scélérat lui dérobe son habit, & va, sous cet habit, assassiner sur le grand chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé; son habit dépose contre lui; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier, ni une nombreuse famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnaie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le sauver. Le juge subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué; & par une fatalité malheureuse, la sentence est confirmée à la tournelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse; son petit bien est confisqué. A peine ses membres rompus sont-ils exposés sur le grand chemin, que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol est mis en prison pour un autre crime; il avoue sur la roue à laquelle il est condamné à son tour, que c'est lui seul qui est coupable du crime pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Montbailli, qui dormait avec sa femme, est accusé d'avoir de concert avec elle tué sa mère morte évidemment d'apoplexie : le conseil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer sur la roue, & sa femme à être brûlée. Leur innocence est reconnue, mais après que *Montbailli* a été roué.

Écartons ici la foule de ces aventures funestes qui font gémir sur la condition humaine : mais gémissons du moins sur la *certitude* pré-

que les juges croient avoir quand ils ent de pareilles sentences.

u n'y a nulle certitude, dès qu'il est phyement ou moralement possible que la chose t autrement. Quoi! il faut une démonstran pour oser assurer que la surface d'une ère est égale à quatre fois l'aire de son and cercle; & il n'en faudra pas pour aracher la vie à un citoyen par un supplice freux!

Si tel est le malheur de l'humanité, qu'on it obligé de se contenter d'extrêmes probalités, il faut du moins consulter l'âge, le ang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt le ses ennemis à le perdre; il faut que chaque juge se dise: La postérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma sentence? dormirai-je tranquille, les mains teintes du sang innocent?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon? Pouquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer? C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. Hélas! mon ami, viens avec moi dans ton voisinage au mont Athos, & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le pont aigu, qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, misérable veuve Malabare; ne crois point ce fou qui te persuade que tu seras réunie

à ton mari dans les délices d'un autre mon si tu brûles sur son bûcher. Non, je me brûlerai; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses, qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe* ? Vingt-hui ans; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait-baptistère, je le connais dès son enfance il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de ce homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt aut qui confirment la même chose, que j'appre qu'on a antidaté par des raisons secrètes, par un manége singulier, l'extrait-baptistère *Christophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en sav encore rien; cependant, ils ont toujours l certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entiè avant le temps de *Copernic* : Le soleil est-levé ? s'est-il couché aujourd'hui ? tous l hommes vous auraient répondu : Nous en avo une certitude entière; ils étaient certains, ils étaient dans l'erreur.

Les sortiléges, les divinations, les ol sions, ont été long-temps la chose du o la plus certaine aux yeux de tous les peuple Quelle foule innombrable de gens qui ont toutes ces belles choses, qui en ont été ce tains! aujourd'hui cette certitude est un p tombée.

Un jeune homme qui commence à étudi la géométrie vient me trouver; il n'en est e core qu'à la définition des triangles : N'êtes

vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition : je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres: elles n'étaient que des probabilités ; & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique? Oui; tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingts degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais, quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en

prêchant tous la vérité à Pékin, ne vou
ils pas assuré de l'existence de cette vill
réponds qu'il m'est extrêmement probabl
y avait alors une ville de Pékin; mais
voudrais point parier ma vie, que cett
existe; & je parierai quand on voudra m
que les trois angles d'un triangle sont
à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire en
pédique une chose fort plaisante; on y
tient qu'un homme devrait être aussi sûr
certain que le maréchal de *Saxe* est ressu
si tout Paris le lui disait, qu'il est sû
le maréchal de *Saxe* a gagné la bata
Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. V
je vous prie, combien ce raisonneme
admirable: je crois tout Paris quand
dit une chose moralement possible; d
dois croire tout Paris, quand il me di
chose moralement & physiquement imp

Apparemment que l'auteur de cet
voulait rire, & que l'autre auteur qui s'
à la fin de cet article, & écrit contr
même, voulait rire aussi. (*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce
Dictionnaire que pour faire des questions
sommes bien loin d'avoir de la *certitud*

(*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnai
clopédique.

CÉSAR.

N n'envifage point ici dans *Céfar* le
i de tant de femmes & la femme de tant
hommes ; le vainqueur de *Pompée* & des
ms ; l'écrivain fatirique qui tourne *Caton*
ridicule ; le voleur du tréfor public qui fe
rvit de l'argent des Romains pour affervir
s Romains ; le triomphateur clément qui par-
onnait aux vaincus ; le favant qui réforma
calendrier ; le tyran & le père de fa pa-
ie, affaffiné par fes amis & par fon bâtard.
e n'eft qu'en qualité de defcendant des pauvres
rbares fubjugués par lui, que je confidère
t homme unique.

Vous ne paffez point par une feule ville de
rance, ou d'Efpagne, ou des bords du Rhin,
u du rivage d'Angleterre vers Calais, que
ous ne trouviez de bonnes gens qui fe vantent
avoir eu *Céfar* chez eux. Des bourgeois de
ouvre font perfuadés que *Céfar* a bâti leur
hâteau, & des bourgeois de Paris croient
ue le grand châtelet eft un de fes beaux ou-
rages. Plus d'un feigneur de paroiffe en France
iontre une vieille tour qui lui fert de colom-
ier, & dit que c'eft *Céfar* qui a pourvu au
gement de fes pigeons. Chaque province
ifpute à fa voifine l'honneur d'être la pre-
ière en date à qui *Céfar* donna les étrivières ;
'eft par ce chemin, non par cet autre, qu'il
affa pour venir nous égorger, & pour careffer
os femmes & nos filles, pour nous impofer
es lois par interprètes, & pour nous prendre
e très-peu d'argent que nous avions.

nous maſſacra, nous enchaîna. Et Rome a jourd'hui diſpoſe encore de pluſieurs de n bénéfices. Eſt-il poſſible que nous ayons été long-temps & en tant de façons pays d'ol dience ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la converſati de l'antiquaire italien & du Breton ; c'eſt q *Perrot d'Ablancourt*, le traducteur des cor mentaires de *Céſar*, dans ſon épître dédic toire au grand *Condé*, lui dit ces propres mot *Ne vous ſemble-t-il pas, Monſeigneur, que vo liſiez la vie d'un philoſophe chrétien ?* Quel pł loſophe chrétien que *Céſar* ! je m'étonne qu' n'en ait pas fait un ſaint. Les feſeurs d'épîtı dédicatoires diſent de belles choſes, & fort propos.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS

CETTE gradation d'êtres qui s'élèvent depı le plus léger atome juſqu'à l'être ſuprême cette échelle de l'infini frappe d'admiratio Mais quand on la regarde attentivement, grand fantôme s'évanouit, comme autre toutes les apparitions s'enfuyaient le matin chant du coq.

L'imagination ſe complaît d'abord à voir le p ſage imperceptible de la matière brute à la matiè organiſée, des plantes aux zoophites, de ces zo phites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'ı petit corps aérien à des ſubſtances immatérie & enfin mille ordres différens de ces ſubſtance qui de beautés en perfections s'élèvent juſ

émigrans, au nombre de trois cents soixante huit mille, & qu'il n'en resta plus que cent x mille, vous savez qu'il eut une conférence en Alsace avec *Arioviste*, roi germain ou allemand, & que cet *Arioviste* lui dit : Je viens ler les Gaules, & je ne souffrirai pas qu'un : re que moi les pille. Après quoi ces bons Germains, qui étaient venus pour dévaster le pays, mirent entre les mains de leurs sorcières deux chevaliers romains ambassadeurs de *César*; & ces sorcières allaient les brûler & les sacrifier à leurs dieux, lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés ; & *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens allemands.

Cette conversation fit naître une dispute assez vive entre les savans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains, d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir massacré un quart, d'en avoir réduit les trois tres quarts en servitude.

Ah! rien n'est plus beau, répliqua l'antiquaire ; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin, qui représente le triomphe de *César* au capitole : c'est une des mieux conservées. Il montra sa médaille. Un Breton un peu brusque la prit & la jeta dans la rivière. Que ne puis je, dit-il, y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes ? Rome autrefois nous trompa, nous désunit,

nous maſſacra, nous enchaîna. Et Rome au-jourd'hui diſpoſe encore de pluſieurs de no bénéfices. Eſt-il poſſible que nous ayons été ſi long-temps & en tant de façons pays d'obé-dience ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la converſation de l'antiquaire italien & du Breton ; c'eſt que *Perrot d'Ablancourt*, le traducteur des commentaires de *Céſar*, dans ſon épître dédicatoire au grand *Condé*, lui dit ces propres mots *Ne vous ſemble-t-il pas, Monſeigneur, que vous liſiez la vie d'un philoſophe chrétien ?* Quel philoſophe chrétien que *Céſar* ! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un ſaint. Les feſeurs d'épîtres dédicatoires diſent de belles choſes, & fort à propos.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

CETTE gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atome juſqu'à l'être ſuprême ; cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complaît d'abord à voir le paſſage imperceptible de la matière brute à la matière organiſée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des ſubſtances immatérielles ; & enfin mille ordres différens de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élèvent juſqu'à

même. Cette hiérarchie plaît beaucoup
unes gens, qui croient voir le pape &
ırdinaux ſuivis des archevêques, des
ɜs; après quoi viennent les curés, les
:s, les ſimples prêtres, les diacres, les
iacres; puis paraiſſent les moines, & la
e eſt fermée par les capucins.
s il y a peut-être un peu plus de diſtance
DIEU & ſes plus parfaites créatures,
re le ſaint père & le doyen du ſacré col-
ce doyen peut devenir pape; mais le
ɜrfait des génies créés par l'être ſuprême
l devenir DIEU? n'y a-t-il pas l'infini
DIEU & lui?
e chaîne, cette gradation prétendue
ɜ pas plus dans les végétaux & dans les
ıx; la preuve en eſt qu'il y a des eſpèces
ıntes & d'animaux qui ſont détruites.
n'avons plus de murex. Il était défendu
ıifs de manger du griffon & de l'ixion;
ıx eſpèces ont probablement diſparu de
ıde, quoi qu'en diſe *Bochart*: où donc
ɔhaîne?
nd même nous n'aurions pas perdu quel-
ſpèces, il eſt viſible qu'on en peut dé-
Les lions, les rhinocéros commencent
nir fort rares. Si le reſte du monde avait
es Anglais, il n'y aurait plus de loups
terre.
probable qu'il a eu des races d'hommes
ıe retrouve plus; mais je veux qu'elles
outes ſubſiſté, ainſi que les blancs, les
, les cafres, à qui la nature a donné
ier de leur peau, pendant du ventre à
ié des cuiſſes, & les ſamoïèdes dont

les femmes ont un mamelon d'un belle ébè
&c.

N'y a-t-il pas visiblement un vide entr
singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imag
un animal à deux pieds sans plumes, qui se
intelligent sans avoir ni l'usage de la paro
ni notre figure, que nous pourrions appri
ser, qui répondrait à nos signes & qui r
servirait ? & entre cette nouvelle espèc
celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imag
d'autres ?

Par-delà l'homme vous logez dans le c
divin *Platon*, une file de substances célest
nous croyons nous autres à quelques-une
ces substances, parce que la foi nous l'ensei
Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croi
vous n'avez point parlé apparemment au
de *Socrate* ; & le bon homme *Herès*, qui
suscita exprès pour vous apprendre les sec
de l'autre monde, ne vous a rien appris de
substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins int
rompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre
planètes ! la lune est quarante fois plus pe
que notre globe. Quand vous avez voyag
la lune dans le vide, vous trouvez Vénus ;
est environ aussi grosse que la Terre. De
vous allez chez Mercure, il tourne dans
ellipse qui est fort différente du cercle
parcourt Vénus ; il est vingt-sept fois
petit que nous, le Soleil un million de
plus gros, Mars cinq fois plus petit ; ce
là fait son tour en deux ans., Jupiter son vo
en douze, Saturne en trente ; & encore

turne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue ?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que *Newton* a découverte ; c'eſt elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vide immenſe.

Ô *Platon* tant admiré ! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables, & que vous n'ayez jamais parlé qu'en ſophiſte. O *Platon !* vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela ? me demandera-t-on ; je ne le dirai pas.

CHAINE OU GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENS.

LE préſent accouche, dit-on, de l'avenir. Les evénemens ſont enchaînés les uns aux autres par une fatalité invincible ; c'eſt le deſtin qui, dans *Homère*, eſt ſupérieur à *Jupiter* même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net, qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* ſon fils de mourir dans le temps marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît, & ne pouvait pas naître dans un autre ; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie ; ſon corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient ſe changer dans la ſubſtance de quelques Lyciens ; ſes héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ſes

États ; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie : ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon*, laquelle dépendait de l'enlèvement d'*Hélène* : & cet enlèvement était nécessairement lié au mariage d'*Hécube*, qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas : donc il n'était pas possible à *Jupiter* de sauver la vie à son fils, tout *Jupiter* qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité a été inventé de nos jours par *Leibnitz*, à ce qu'on dit, sous le nom de *raison suffisante* ; il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Milord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de Mme *Marlborough*, & de Mme *Masham*, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louis XIV* ; ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V* sur le trône d'Espagne. *Philippe V* prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche ; le prince espagnol qui est aujourd'hui roi de Naples, doit évidemment son royaume à miladi *Masham* : & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la duchesse de *Marlborough*

rait été plus complaisante envers la reine Angleterre. Son existence à Naples dépendait une sottise de plus ou de moins à la cour : Londres.

Examinez les situations de tous les peuples : l'univers, elles sont ainsi établies sur une iite de faits qui paraissent ne tenir à rien, qui tiennent à tout. Tout est rouage, oulie, corde, ressort dans cette immense achine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un :nt qui souffle du fond de l'Afrique & des ers australes, amène une partie de l'atmosière africaine, qui retombe en pluie dans les illées des Alpes ; ces pluies fécondent nos rres ; notre vent du nord à son tour envoie os vapeurs chez les Nègres ; nous fesons du en à la Guinée, & la Guinée nous en fait. a chaîne s'étend d'un bout de l'univers à ...

Mais il me semble qu'on abuse étrangement : la vérité de ce principe. On en conclut i'il n'y a si petit atome dont le mouvement ait influé dans l'arrangement actuel du monde itier ; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi s hommes, soit parmi les animaux, qui ne it un chaînon essentiel de la grande chaîne i destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment cause, à remonter de cause en cause dans ibyme de l'éternité ; mais toute cause n'a s son effet, à descendre jusqu'à la fin des ècles. Tous les événemens sont produits les is par les autres, je l'avoue ; si le passé est couché du présent, le présent accouche du

futur : tout a des péres, mais tout n'a toujours des enfans. Il en eſt ici préciſé comme d'un arbre généalogique ; chaque mai remonte, comme on ſait, à *Adam* ; m dans la famille il y a bien des gens qui ſ morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événe de ce monde. Il eſt inconteſtable que les ha tans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent *Gomer* ; & les Ruſſes de *Magog* ſon fr cadet : on trouve cette généalogie dans t de gros livres ! Sur ce pied-là on ne p nier que le grand-turc qui deſcend auſſi *Magog*, ne lui ait l'obligation d'avoir été battu en 1769 par l'impératrice de Ruſſie *therine II.* Cette aventure tient évidemmer d'autres grandes aventures ; mais que *Ma* ait craché à droite ou à gauche, auprès mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds d un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le c gauche ou ſur le côté droit ; je ne vois pas cela ait influé beaucoup ſur les affaires préſen

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein d la nature, comme *Newton* l'a démontré, que tout mouvement ne ſe communique de proche en proche, juſqu'à faire le t du monde, comme il l'a démontré enco Jetez dans l'eau un corps de pareille denſi vous calculez aiſément qu'au bout de quel temps le mouvement de ce corps, & c qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis mouvement ſe perd & ſe répare ; donc le mo vement que put produire *Magog* en crach dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce ſe paſſe aujourd'hui en Moldavie & en Valacl

Donc les événemens préfens ne font pas les enfans de tous les événemens paffés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur fervent à rien. Encore une fois, tout être a fon père, mais tout être n'a pas des enfans. (*)

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

QUAND on a vu de fes yeux une montagne s'avancer dans une plaine, c'eft-à-dire, un immenfe rocher de cette montagne fe détacher & couvrir des champs, un château tout entier enfoncé dans la terre, un fleuve englouti qui fort enfuite de fon abyme, des marques indubitables qu'un vafte amas d'eaux inondait autrefois un pays habité aujourd'hui, & cent veftiges d'autres révolutions, on eft alors plus difpofé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du monde, que ne l'eft une dame de Paris qui fait feulement que la place où eft bâtie fa maifon était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples, qui a vu fous terre les ruines d'Herculaneum, eft encore moins affervie au préjugé qui nous fait croire que tout a toujours été comme il eft aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embrafement du temps d'un *Phaëton?* Rien n'eft plus vraifemblable; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaëton*, ni la colère de *Jupiter* foudroyant, qui causèrent

(*) Voyez *Deftin.*

cette catastrophe ; de même qu'en 1755 ce furent point les feux allumés si souvent (Lisbonne par l'inquisition qui ont attire vengeance divine, qui ont allumé les f souterrains, & qui ont détruit la moitié la ville. Car Mequinès, Tétuan & des ho considérables d'Arabes furent encore plus traitées que Lisbonne ; & il n'y avait p d'inquisition dans ces contrées.

L'île de St Domingue, toute boulever depuis peu, n'avait pas déplû au grand - plus que l'île de Corse. Tout est soumis lois physiques éternelles.

Le soufre, le bitume, le nitre, le fer re fermés dans la terre, ont par leurs mélang & par leurs explosions renversé mille cité ouvert & fermé mille gouffres, & nous son menacés tous les jours de ces accidens chés à la manière dont ce monde est fabri comme nous sommes menacés dans plusieu contrées des loups & des tigres affamés pen dant l'hiver.

Si le feu, qu'*Héraclite* croyait le principe tout, a bouleversé une partie de la terre, premier principe de *Thalès*, l'eau, a ca d'aussi grands changemens.

La moitié de l'Amérique est encore inondé par les anciens débordemens du Maragnon de Rio de la Plata, du fleuve St Laurent, d Mississipi, & de toutes les rivières perpétuel lement augmentées par les neiges éternelle des montagnes les plus hautes de la terre qui traversent ce continent d'un bout à l'au tre. Ces déluges accumulés ont produit pres que par-tout de vastes marais. Les terres voi-

ſont devenues inhabitables ; & la terre,
ɛs mains des hommes auraient dû ferti-
a produit des poiſons.
même choſe était arrivée à la Chine &
'pte ; il fallut une multitude de ſiècles
creuſer des canaux & pour deſſécher les
. Joignez à ces longs déſaſtres les irrup-
de la mer, les terrains qu'elle a envahis,
'elle a déſertés, les îles qu'elle a déta-
du continent, vous trouverez qu'elle a
té plus de quatre-vingts mille lieues quar-
d'orient en occident depuis le Japon juſ-
mont Atlas.
engloutiſſement de l'île Atlantide par
an, peut être regardé avec autant de
comme un point d'hiſtoire, que comme
fable. Le peu de profondeur de la mer
ıtide juſqu'aux Canaries, pourrait être
preuve de ce grand événement ; & les
Canaries pourraient bien être des reſtes
Atlantide.
aton prétend dans ſon *Timée*, que les
es d'Egypte, chez leſquels il a voyagé,
ɛrvaient d'anciens regiſtres qui feſaient foi
deſtruction de cette île abymée dans la
Cette cataſtrophe, dit *Platon*, arriva
mille ans avant lui. Perſonne ne croira
chronologie ſur la foi ſeule de *Platon* ;
auſſi perſonne ne peut apporter contr'elle
ne preuve phyſique, ni même aucun té-
nage hiſtorique tiré des écrivains pro-
.
ine, dans ſon livre III, dit que de tout
s les peuples des côtes eſpagnoles méri-
ſ ont cru que la mer s'était fait un paſſage

entre Calpé & Abila : *Indigenæ columnas Herculis vocant, creduntque perfossas exclusa anteà admisisse maria & rerum naturæ mutasse faciem.*

Un voyageur attentif peut se convaincre par ses yeux que les Cyclades, les Sporades fesaient autrefois une partie du continent de la Grèce, & sur-tout que la Sicile était jointe à l'Appulie. Les deux volcans de l'Etna & du Vésuve qui ont les mêmes fondemens sous la mer, le petit gouffre de Carybde, seul endroit profond de cette mer, la parfaite ressemblance des deux terrains, sont des témoignages non recusables : les déluges de *Deucalion*, & d'*Ogygès* sont assez connus ; & les fables inventées d'après cette vérité sont encore l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de plusieurs autres déluges en Asie. Celui dont parle *Bér*[illegible] arriva, selon lui, en Chaldée environ quatre mille trois ou quatre cents ans avant notre ère vulgaire ; & l'Asie fut inondée de fables au sujet de ce déluge, autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate, & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. (*)

Il est vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau ; mais la stérilité qu'ils apportent, la destruction des maisons & des ponts, la mort des bestiaux, sont des pertes qui demandent p[illegible] d'un siècle pour être réparées. On sait ce qu'il en a coûté à la Hollande ; elle a perdu p[illegible]

(*) Voyez *Déluge*.

la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il t encore qu'elle combatte tous les jours ıtre la mer qui la menace ; & elle n'a ja- is employé tant de soldats pour résister à ennemis, qu'elle emploie de travailleurs e défendre continuellement des assauts d'une r toujours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie, côtoyant le lac Sirbon, était autrefois très- ticable; il ne l'est plus depuis très-long- ıps. Ce n'est plus qu'un sable mouvant euvé d'une eau croupissante. En un mot, grande partie de la terre ne serait qu'un le marais empoisonné & habité par des nstres, sans le travail assidu de la race naine.

On ne parlera point ici du déluge universel *Noé*. Il suffit de lire la sainte écriture avec ımission. Le déluge de *Noé* est un miracle ompréhensible, opéré surnaturellement par justice & la bonté d'une providence ineffa- , qui voulait détruire tout le genre-humain ıpable, & former un nouveau genre-humain ocent. Si la race humaine nouvelle fut plus chante que la première, & si elle devint s criminelle de siècle en siècle, & de réforme réforme, c'est encore un effet de cette pro- ence dont il est impossible de sonder les fondeurs, & dont nous adorons, comme ıs le devons, les inconcevables mystères nsmis aux peuples d'Occident depuis quel- ıs siècles par la traduction latine des Sep- ıte. Nous n'entrons jamais dans ces sanc-

tuaires redoutables; nous n'examinons nos queſtions que la ſimple nature. (*)

CHANT, MUSIQUE, MÉLOP GESTICULATION, SALTATIC

Queſtions ſur ces objets.

Un turc pourra-t-il concevoir que ayons une eſpèce de chant pour le pre de nos myſtères, quand nous le célébron muſique, une autre eſpèce que nous app *des motets* dans le même temple, une ſième eſpèce à l'opéra, une quatrième à l'c comique?

De même pouvons-nous imaginer com les anciens ſoufflaient dans leurs flûtes, taient ſur leurs théâtres la tête couverte énorme maſque, & comment leur déclam était notée?

On promulguait les lois dans Athènes à près comme on chante dans Paris un ai pont-neuf. Le crieur public chantait un en ſe feſant accompagner d'une lyre.

C'eſt ainſi qu'on crie dans Paris, *la r le bouton* ſur un ton, *vieux paſſemens d'a à vendre* ſur un autre; mais dans les ru Paris on ſe paſſe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe* d'*Alexandre* ſe mit à chanter le décre

(*) Voyez la diſſ-rtation ſur le même ſujet, le volume de *Phyſique*.

quel *Démosthène* lui avait déclaré la guerre, battit du pied la mesure. Nous sommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits sur les finances & sur les deux sous pour livre.

Il est très-vraisemblable que la *Mélopée*, regardée par *Aristote* dans sa *poétique* comme une partie essentielle de la tragédie, était un chant uni & simple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la messe*, qui est, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambrosien, mais qui est une vraie mélopée.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au seizième siècle, le récit était une mélopée, mais qu'on ne pouvait noter : car qui peut noter des inflexions de voix qui sont des huitièmes, des seizièmes de ton ? on les apprenait par cœur. Cet usage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un siècle après les Italiens. La Sophonisbe de *Mairet* se chantait comme celle du *Trissin*, mais plus grossièrement ; car on avait alors le gosier un peu rude à Paris, ainsi que l'esprit. Tous les rôles des acteurs, mais surtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mademoiselle *Bauval* actrice du temps de *Corneille*, de *Racine*, & de *Molière*, me récita, il y a quelque soixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emilie* dans Cinna, tel qu'il avait été débité dans les premières représentations par la *Beaupré*.

Cette mélopée ressemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne ressemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette espèce chant, cette mélopée, qu'à l'admirable re tatif de *Lulli*, critiqué par les adorateurs de doubles croches, qui n'ont aucune connaissanc du génie, de notre langue & qui veulent ignor combien cette mélodie fournit de secours à acteur ingénieux & sensible.

La mélopée théâtrale périt avec la com dienne *Duclos*, qui n'ayant pour tout méri qu'une belle voix, sans esprit & sans ame rendit enfin ridicule ce qui avait été admi dans la *des Œuillets* & dans la *Champmêlé.*

Aujourd'hui on joue la tragédie sèchemen si on ne la réchauffait point par le pathéti du spectacle & de l'action, elle serait tres insipide. Notre siècle, recommandable par d'au tres endroits, est le siècle de la sécheresse.

Est-il vrai que chez les Romains un acteu récitait & un autre fesait les gestes ?

Ce n'est point par méprise que l'abbé *Dub* imagina cette plaisante façon de déclame *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous truire des mœurs & des usages des Romain & qui en cela est plus utile que l'ingénieux satirique *Tacite*, (*a*) *Tite-Live*, dis-je, n apprend qu'*Andronicus* s'étant enroué en cha tant dans les intermèdes, obtint qu'un aut chantât pour lui tandis qu'il exécuterait danse, & que de-là vint la coutume partager les intermèdes entre les danseu & les chanteurs. *Dicitur cantum egisse mag vigente motu cum nihil vocis usus impedieba* Il exprima le chant par la danse. *Cantum egi*

(*a*) Livre VII.

gis vigente motu, avec des mouvemens plus goureux.

Mais on ne partagea point le récit de la pièce entre un acteur qui n'eût fait que gesticuler, & un autre qui n'eût que déclamé. La chose aurait été aussi ridicule qu'impraticable.

L'art des pantomimes qui jouent sans parler, est tout différent, nous en avons vu des exemples très-frappans ; mais cet art ne peut plaire que lorsqu'on représente une action marquée, un événement théâtral qui se dessine aisément dans l'imagination du spectateur. On peut représenter *Orosmane* tuant *Zaïre*, & se tuant lui-même ; *Sémiramis* se traînant blessée sur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à son fils. On n'a pas besoin de vers pour exprimer ces situations par des gestes, aux sons d'une symphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la dissertation de *Maxime* & de *Cinna* sur les gouvernemens monarchiques & populaires ?

A propos de l'exécution théâtrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit que les danseurs dans les intermèdes étaient toujours en robe. La danse exige un habit plus leste. On conserve précieusement dans le pays de Vaud une grande salle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé est en mosaïque. Cette mosaïque qui n'est point dégradée représente des danseurs vêtus précisément comme les danseurs de l'opéra. On ne fait pas ces observations pour relever des erreurs dans *Dubos* ; il n'y a nul mérite dans le hasard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu ; & (

peut d'ailleurs être un esprit très-solide & très-juste, en se trompant sur un passage de *Tite-Live*.

CHARITÉ,

Maisons de charité, de bienfesance, hôpitaux, hôtels-dieu, &c.

CICÉRON parle en plusieurs endroits de charité universelle : *charitas humani generis* ; mais on ne voit point que la police & la bienfesance des Romains aient établi de ces maiso de charité où les pauvres & les malades fusse soulagés aux dépens du public. Il y avait u maison pour les étrangers au port d'Ostia, qu'on appelait *Xenodokium*. *St Jérôme* re aux Romains cette justice. Les hôpitaux po les pauvres semblent avoir été inconnus da l'ancienne Rome. Elle avait un usage pl noble, celui de fournir des blés au peuple. Trois cents vingt sept greniers immenses étai établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas besoin d'hôpital ; il n'y avait point de nécessiteux.

On ne pouvait fonder des maisons de charité pour les enfans trouvés ; personne n'exposait ses enfans ; les maîtres prenaient soin de ceux de leurs esclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles nourries par la république, & ensuite par les empereurs, voyaient la subsistance de leurs enfans assurée.

Le mot de *maison de charité* suppose, chez os nations modernes, une indigence que la rme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*hôpital*, qui rappelle celui d'*hos-talité*, fait souvenir d'une vertu célèbre chez s Grecs qui n'existe plus ; mais aussi il ex-rime une vertu bien supérieure. La différence st grande entre loger, nourrir, guérir tous s malheureux qui se présentent, & recevoir iez vous deux ou trois voyageurs chez qui ous aviez aussi le droit d'être reçu. L'hospi-alité, après tout, n'était qu'un échange. Les ôpitaux sont des monumens de bienfesance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les ôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les trangers, *Nosocomeia* pour les malades, & e *Ptokia* pour les pauvres. On lit dans Diogène Laërce, concernant *Bion*, ce passage : *Il ouffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appelait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. De-là on appelait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville ; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il n'est guère aujourd'hui de ville en Europe sans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui semble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & songer davantage aux hommes.

Cette prodigieuse multitude de maisons de charité prouve évidemment une vérité à laquelle on ne fait pas assez d'attention, c'est que l'homme n'est pas si méchant qu'on le dit,

& que malgré toutes ſes fauſſes opinions, malgré les horreurs de la guerre qui le changent en bête féroce*, on peut croire que cet animal eſt bon, & qu'il n'eſt méchant que quand il eſt effarouché, ainſi que les autres animaux: le mal eſt qu'on l'agace trop ſouvent.

Rome moderne a preſque autant de maiſo de charité que Rome antique avait d'arcs-de triomphe & d'autres monumens de conquête. La plus conſidérable de ces maiſons eſt une banque qui prête ſur gages à deux pour cent, & qui vend les effets ſi l'emprunteur ne les retire pas dans le temps marqué. On appelle cette maiſon l'*archihoſpedale*, l'archihôpital. I eſt dit qu'il y a preſque toujours deux mil malades, ce qui ferait la cinquantième par des habitans de Rome pour cette ſeule maiſ ſans compter les enfans qu'on y élève, & pélerins qu'on y héberge. De quels calculs faut-il pas rabattre !

N'a-t-on-pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri dant trois jours quatre cents quarante mille cinq cents pélerins, & vingt-cinq mille cinq cents pélerines au jubilé de l'an 1600? *Miſſ* lui-même n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples poſsède deux de nos millions de rente?

Peut-être enfin qu'une maiſon de charité fondée pour recevoir des pélerins qui ſo d'ordinaire des vagabonds, eſt plutôt un encouragement à la fainéantiſe qu'un acte d'humanité. Mais ce qui eſt véritablement humain, c'eſt qu'il y a dans Rome cinquante maiſ de charité de toutes les eſpèces. Ces maiſ

charité, de bienfesance, sont aussi utiles aussi respectables que les richesses de quelques onastères & de quelques chapelles sont inutiles & ridicules.

Il est beau de donner du pain, des vêtemens, s remèdes, des secours en tout genre à ses :res, mais quel besoin un saint a-t-il d'or de diamans? quel bien revient-il aux hommes e Notre-Dame de Lorette ait un plus beau :sor que le sultan des Turcs? Lorette est e maison de vanité & non de charité.

Londres, en comptant les écoles de charité, iutant de maisons de bienfesance que Rome.

Le plus beau monument de bienfesance qu'on jamais élevé, est l'hôtel des invalides fondé r *Louis XIV*.

De tous les hôpitaux, celui où l'on reçoit arnellement le plus de pauvres malades, est iôtel-dieu de Paris. Il y en a eu souvent tre quatre à cinq mille à la fois. Dans ces s, la multitude nuit à la charité même. C'est même temps le réceptacle de toutes les rribles misères humaines, & le temple de vraie vertu qui consiste à les secourir.

Il faudrait avoir souvent dans l'esprit le conıste d'une fête de Versailles, d'un opéra de ris, où tous les plaisirs & toutes les magniences sont réunis avec tant d'art, & d'un tel-dieu où toutes les douleurs, tous les goûts & la mort sont entassés avec tant horreur. C'est ainsi que sont composées les ındes villes.

Par une police admirable, les voluptés mêmes le luxe servent la misère & la douleur. Les ectacles de Paris ont payé, année commune,

un tribut de plus de cent mille écus à l'hô

Dans ces établissemens de charité, le convéniens ont souvent surpassé les avant Une preuve des abus attachés à ces mais c'est que les malheureux qu'on y trans craignent d'y être.

L'hôtel-dieu, par exemple, était très placé autrefois dans le milieu de la ville près de l'évêché. Il l'est très-mal quai ville est trop grande, quand quatre ou malades sont entassés dans chaque lit, c un malheureux donne le scorbut à son v dont il reçoit la vérole, & qu'une atmosp empestée répand les maladies incurables mort, non-seulement dans cet hospice d pour rendre les hommes à la vie, mais une grande partie de la ville à la ron

L'inutilité, le danger même de la méd en ce cas, sont démontrés. S'il est si di qu'un médecin connaisse & guérisse une ladie d'un citoyen bien soigné dans sa ma que fera-ce de cette multitude de maux pliqués, accumulés les uns sur les autres un lieu pestiféré ?

En tout genre, souvent plus le nomb grand, plus mal on est.

M. de *Chamoussèt*, l'un des meilleur toyens & des plus attentifs au bien publ calculé par des relevés fidelles, qu'il r un quart des malades à l'hôtel-dieu, un tième à l'hôpital de la charité, un neuv dans les hôpitaux de Londres, un tren dans ceux de Versailles.

Dans le grand & célèbre hôpital de L qui a été long-temps un des mieux

de l'Europe, il ne mourait qu'un quinzième des malades, année commune.

On a proposé souvent de partager l'hôtel-dieu de Paris en plusieurs hospices mieux situés, plus aérés, plus salutaires; l'argent a manqué pour cette entreprise.

Curtæ nescio quid semper abest rei.

On en trouve toujours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes sur la frontière; il n'y en a plus quand il faut les sauver. Cependant l'hôtel-dieu de Paris possède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année; & les Parisiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans sa *Description de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier président de *Bellièvre* à la salle de l'hôtel-dieu, nommée *St Charles*, dit « qu'il faut lire cette » belle inscription gravée en lettres d'or dans » une grande table de marbre, de la compo- » sition d'*Olivier Patru* de l'académie française, » un des plus beaux esprits de son temps, dont » on a des plaidoyers fort estimés »

Qui que tu sois qui entres dans ce saint lieu, tu n'y verras presque par-tout que des fruits de la charité du grand Pomponne; les brocards d'or & d'argent, & les beaux meubles qui paraient autrefois sa chambre, par une heureuse métamorphose, servent maintenant aux nécessités des malades. Cet homme divin, qui fut l'ornement & les délices de son siècle, dans le combat même de la mort, a pensé au soulagement des affligés. Le sang de Bellièvre s'est

montré dans toutes les actions de sa vie. La gloire de ses ambassades n'est que trop connue, &c.

L'utile *Chamousset* fit mieux que *Germain Brice* & *Olivier Patru*, l'un des plus beaux esprits du temps : voici le plan dont il proposa de se charger à ses frais, avec une compagnie solvable.

Les administrateurs de l'hôtel-dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque malade, ou mort, ou guéri. M. de *Chamousset* & sa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres seulement par guérison. Les morts allaient par-dessus le marché, & étaient à sa charge.

La proposition était si belle, qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer [illegible] le patrimoine de ceux qui ont plus de cr[illegible] que les réformateurs.

Une chose non moins singulière, est q[illegible] l'hôtel-dieu a seul le privilége de vendre chair en carême à son profit, & il y perd. M. de *Chamousset* offrit de faire un marché où l'hôtel-dieu gagnerait ; on le refusa, & chassa le boucher qu'on soupçonna de lui av[illegible] donné l'avis. (1)

> Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
> Le bien le plus parfait est la source du mal.

(1) En 1775, sous l'administration de M. *Turgot*, ce privilége ridicule de l'hôtel-dieu fut détruit & remplacé par un impôt sur l'entrée de la viande. Le pe[illegible] de Paris était réduit auparavant à n'avoir pendant tou[illegible] le carême qu'une nourriture mal-saine & très-chère. Cependant quelques hommes ont osé regretter cet an[illegible]

CHARLATAN.

L'ARTICLE *Charlatan* du Dictionnaire encyclopédique, eſt rempli de vérités utiles, agréablement énoncées. M. le chevalier de *Jaucour* a développé le charlataniſme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le ſéjour des médecins eſt dans les grandes villes ; il n'y en a preſque point dans les campagnes. C'eſt dans les grandes villes que ſont les riches malades ; la débauche, les excès de table, les paſſions cauſent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le juriſconſulte, mais le médecin, qui était auſſi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il laiſſait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du temps de *Laſs* le plus fameux des charlatans de la première eſpèce, un autre, nommé *Villars*, confirma à quelques amis que ſon oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laiſſé le ſecret d'une eau qui pouvait aiſément prolonger la vie juſqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût ſobre. Lorſqu'il voyait paſſer un enterrement, il levait les épaules de pitié :

uſage, non qu'ils le cruſſent utile, mais parce qu'il était un monument du pouvoir que le clergé avait eu trop long-temps ſur l'ordre public, & que ſa deſtruction avançait la décadence de ce pouvoir. En 1629 on tuait ſix bœufs à l'hôtel-dieu pendant le carême, deux cents en 1665, cinq cents en 1708, quinze cents en 1750, on en conſomme aujourd'hui près de neuf mille.

ſi le défunt, diſait-il, avait bu de mon eau, il ne ſerait pas où il eſt. Ses amis auxquels il en donna généreuſement, & qui obſervèrent un peu le régime preſcrit, s'en trouvèrent bien, & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille ſix francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'aſtreignirent à un peu de régime, ſur-tout qui étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une ſanté parfaite. Il diſait aux autres : C'eſt votre faute ſi vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens : corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns ſe corrigèrent; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme ſa réputation. L'abbé de *Pons*, l'enthouſiaſte, le mettait fort au-deſſus du maréchal de *Villars* : il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On ſut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus : & on alla à d'autres charlatans.

Il eſt certain qu'il avait fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portait les hommes à la tempérance, & par-là il était ſupérieur à l'apothicaire *Arnoud* qui a farci l'Europe de ſes ſachets contre l'apoplexie, ſans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Broun*, qui pratiquait aux Barbades. Il avait une ſucrerie & des nègres; on lui vola une ſomme conſidérable; il aſſemble ſes nègres;

Mes amis, leur dit-il, le grand ſerpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perroquet ſur le bout du nez. Le coupable ſur le champ porte la main à ſon nez. C'eſt toi qui m'as volé, dit le maître; le grand ſerpent vient m'en inſtruire; & il reprit ſon argent. On ne peut guère condamner une telle charlatanerie; mais il fallait avoir à faire à des nègres.

Scipion le premier Africain, ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Broun*, feſait croire volontiers à ſes ſoldats qu'il était inſpiré par les dieux. Cette grande charlatanerie était en uſage dès long-temps. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être ſervi? il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine; mais pourquoi les dieux lui inſpirèrent-ils de ne point rendre ſes comptes?

Numa fit mieux; il fallait policer des brigands & un ſénat qui était la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avait propoſé ſes lois aux tribus aſſemblées, les aſſaſſins de ſon prédéceſſeur lui aurait fait mille difficultés. Il s'adreſſe à la déeſſe *Egérie* qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter*; il eſt obéi ſans contradiction, & il règne heureux. Ses inſtructions ſont bonnes, ſon charlataniſme fait du bien; mais ſi quelque ennemi ſecret avait découvert la fourberie, ſi on avait dit: Exterminons un fourbe qui proſtitue le nom des dieux pour tromper les hommes, il courait riſque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il eſt probable que *Numa* prit très-bien ſes meſures, & qu'il trompa les Romains pour leur

profit avec une habileté convenable au
aux lieux, à l'esprit des premiers Ro
Mahomet fut vingt fois sur le poi
chouer; mais enfin il réussit avec les
de Médine, & on le crut intime ami d
Gabriel. Si quelqu'un venait aujourd'h
noncer dans Constantinople qu'il est le
de l'ange *Raphaël*, très-supérieur à *Ga*
dignité, & que c'est à lui seul qu'il faut
il serait empalé en place publique. C
charlatans à bien prendre leur temps.

N'y avait-il pas un peu de charla
dans *Socrate* avec son démon familier
déclaration précise d'*Apollon* qui le p
le plus sage de tous les hommes? C
Rollin, dans son histoire, peut-il ra
d'après cet oracle? comment ne fait-il p
naître à la jeunesse que c'était une pur
latanerie? *Socrate* prit mal son temps.
être cent ans plutôt aurait-il gouverné
nes.

Tout chef de secte en philosophie a
peu charlatan: mais les plus grands
ont été ceux qui ont aspiré à la dom
Cromwell fut le plus terrible de tous nc
latans. Il parut précisément dans le seu
où il pouvait réussir: sous *Elisabeth* il
été pendu: sous *Charles II* il n'eût é
ridicule. Il vint heureusement dans le te
l'on était dégoûté des rois; & son fil
le temps où l'on était las d'un protect

De la charlatanerie des sciences & de la littérature.

Les ſciences ne pouvaient guère être ſans charlatanerie. On veut faire recevoir ſes opinions ; le docteur ſubtil veut éclipſer le docteur angélique ; le docteur profond veut régner ſeul. Chacun bâtit ſon ſyſtème de phyſique, de métaphyſique, de théologie ſcholaſtique ; c'eſt à qui fera valoir ſa marchandiſe. Vous avez des courtiers qui la vantent, des ſots qui vous croient, des protecteurs qui vous appuient.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des choſes, & de vouloir que les autres croient ce que vous ne croyez pas vous-mêmes ?

L'un établit des tourbillons de matière ſubtile rameuſe, globuleuſe, ſtriée, cannelée ; l'autre des élémens de matière qui ne ſont point matière, & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps ſonne l'heure, quand l'horloge de l'ame la montre par ſon aiguille. Ces chimères trouvent des partiſans pendant quelques années. Quand ces drogues ſont paſſées de mode, de nouveaux énergumènes montent ſur le théâtre ambulant ; ils banniſſent les germes du monde, ils diſent que la mer a produit les montagnes, & que les hommes ont autrefois été poiſſons.

Combien a-t-on mis de charlatanerie dans l'hiſtoire, ſoit en étonnant le lecteur par des prodiges, ſoit en chatouillant la malignité hu-

maine par des ſatires, ſoit en flattant des milles de tyrans par d'infames éloges ?

La malheureu'e eſpèce qui écrit pour viv eſt charlatane d'une autre manière. Un pau homme qui n'a point de métier, qui a e malheur d'aller au collége & qui croit ſa écrire, va faire ſa cour à un marchand librai & lui demande à travailler. Le marchand braire ſait que la plupart des gens domici veulent avoir de petites bibliothèques, q leur faut des abrégés & des titres nouvea il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Hiſt de Rapin Thoyras*, un abrégé de l'*Hiſtoire l'Égliſe*; un *Recueil de bons mots* tirés du *M nagiana*, un *Dictionnaire des grands-homm* où l'on place un pédant inconnu à côté *Cicéron*, & un *ſonnettiero* d'Italie auprès *Virgile*.

Un autre marchand libraire commande romans, ou des traductions de romans. Si v n'avez pas d'imagination, dit-il à ſon ouvri vous prendrez quelques aventures dans *Cyr* dans *Guſman d'Alfarache*, dans les *Mémoi ſecrets* d'un homme de qualité, ou d'une fem de qualité, & du total vous ferez un volu de quatre cents pages à vingt ſous la feui

Un autre marchand libraire donne les g zettes & les almanachs de dix années à homme de génie. Vous me ferez un extrait tout cela, & vous me le rapporterez dans tr mois ſous le nom d'*Hiſtoire fidelle du temp* par monſieur le chevalier de trois étoiles, lie tenant de vaiſſeau, employé dans les affai étrangères.

De ces ſortes de livres il y en a envir

& ailleurs, mais on leur donnait une étribution.
ste fut le premier qui joignit les légions ıle pour travailler aux grands chemins ; Gaules, en Espagne, en Asie. Il perça es à la vallée qui porta son nom, & Piémontais & les Français appellent par ion la *vallée d'Aoste*. Il fallut d'abord re tous les sauvages qui habitaient ces . On voit encore entre le grand & le iint-Bernard, l'arc de triomphe que le i érigea après cette expédition. Il perça les Alpes par un autre côté qui con- yon, & de là dans toute la Gaule. Les n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce ent les vainqueurs.
hute de l'empire romain fut celle de les ouvrages publics, comme de toute de tout art, de toute industrie. Les chemins disparurent dans les Gaules, quelques chaussées que la malheureuse *'runehaut* fit réparer pour un peu de A peine pouvait on aller à cheval sur ennes voies qui n'étaient plus que des de bourbe entremêlée de pierres. Il ıasser par les champs labourables; les :es fesaient à peine en un mois le che- elles font aujourd'hui dans une semaine. de commerce qui subsista fut borné à s draps, quelques toiles, un peu de e quincaillerie qu'on portait à dos de ans des prisons à créneaux & à mâchi- qu'on appelait *châteaux*, situés dans ais ou sur la cime des montagnes cou- de neige.

Il faut ſuivre ton roi qui t'aime par ſus tous,
Pour les vers qui de toi coulent braves & doux;
Et crois, ſi tu ne viens me trouver à Pontoiſe,
Qu'entro nous adviendra une très-grande noiſe.

L'auteur de la St Barthelemi pourrait bi avoir fait ceux-là. Les vers de *Céſar* ſur *Te rence* ſont écrits avec un peu plus d'eſprit goût. Ils reſpirent l'urbanité romaine. Ceux *François I* & de *Charles IX* ſe reſſentent la groſſièreté welche. Plût à DIEU que *Charu IX* eût fait plus de vers même mauvais! Ui application conſtante aux arts aimables ado les mœurs.

Emollit mores nec ſinit eſſe feros.

Au reſte, la langue françaiſe ne comn à ſe débrouiller un peu, que long-temps ap *Charles IX*. Voyez les lettres qu'on nous a c ſervées de *François I*. *Tout eſt perdu fors l'h neur*, eſt digne d'un chevalier; mais en v une qui n'eſt ni de *Cicéron*, ni de *Céſar*.

Tout a ſteure ynſi que je me volois mettr o lit eſt arrivé Laval qui m'a aporté la ſertenet du lévement du ſiége.

Nous avons quelques lettres de la main *Louis XIII*, qui ne ſont pas mieux écrites. n'exige pas qu'un roi écrive des lettres co *Pline*, ni qu'il faſſe des vers comme *Virgu* mais perſonne n'eſt diſpenſé de bien parler langue. Tout prince qui écrit comme une f de chambre, a été fort mal élevé.

CHEMINS.

n'y a pas long-temps que les nouvelles
ons de l'Europe ont commencé à rendre
:hemins praticables, & à leur donner quel-
beauté. C'eſt un des grands ſoins des em-
:urs mogols & de ceux de la Chine. Mais
princes n'ont pas approché des Romains.
voie Appienne, l'Aurélienne, la Flami-
:ne, l'Emilienne, la Trajane ſubſiſtent en-
:. Les ſeuls Romains pouvaient faire de
chemins, & ſeuls pouvaient les réparer.
ergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile,
te beaucoup ſur ce que *Salomon* employa
te mille Juifs pour couper du bois ſur le
, quatre-vingts mille pour maçonner ſon
le, ſoixante & dix mille pour les charrois,
rois mille ſix cents pour préſider aux tra-
x. Soit : mais il ne s'agiſſait pas là de grands
nins.
'line dit qu'on employa trois cents mille
mes pendant vingt ans pour bâtir une py-
ide en Egypte : je le veux croire ; mais
à trois cents mille hommes bien mal em-
yés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de
ypte, à la grande muraille, aux canaux &
chemins de la Chine ; ceux qui conſtruiſi-
: les voies de l'empire romain, furent plus
ntageuſement occupés que les trois cents
e miſérables qui bâtirent des tombeaux en
ıte pour faire repoſer le cadavre d'un ſuperſ-
eux égyptien.
)n connaît aſſez les prodigieux ouvrages des

Romains ; les lacs creufés ou détournés, les collines aplanies, la montagne percée par *Vefpafien* dans la voie Flaminienne l'efpace de mille pieds de longueur, & dont l'infcripti fubfifte encore. Le Paufilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plupart de nos maifons foient auffi folides que l'étaient les grands chemins dans le voifinage de Rome ; & ces voies publiques s'étendirent dans tout l'empire, mais non pas avec la même folidité. Ni l'argent ni les hommes n'auraient pu lui fuffire.

Prefque toutes les chauffées d'Italie étaient relevées fur quatre pieds de fondation. Lorfqu'on trouvait un marais fur le chemin, on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux, on le joignait au chemin par une pei douce. On foutenait en plufieurs lieux ces c mins par des murailles.

Sur les quatre pieds de maçonnerie éta pofées de larges pierres de taille, des marb épais de près d'un pied, & fouvent larges dix ; ils étaient piqués au cifeau, afin que les chevaux ne gliffaffent pas. On ne favait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Prefque toutes ces étonnantes conftructic fe firent aux dépens du tréfor public. *Céfar* répara & prolongea la voie Appienne de f propre argent ; mais fon argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux? les efclaves, les peuples domptés, les provinciaux qui n'étaient point citoyens romains. (travaillait par corvées, comme on fait en

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaiſes ſaiſons ſi longues & ſi rebutantes dans les climats ſeptentrionaux, il fallait ou enfoncer dans la fange ou gravir ſur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. Tout le mon était en bottes, on allait dans les rues ſur échaſſes dans pluſieurs villes d'Allemagne.

Enfin, ſous *Louis XIV*, on commença grands chemins que les autres nations imités. On en a fixé la largeur à ſoixante pi en 1720. Ils ſont bordés d'arbres en pluſi endroits juſqu'à trente lieues de la capitale cet aſpect forme un coup d'œil admirable. l voies militaires romaines n'étaient larges de ſeize pieds, mais elles étaient infinim plus ſolides. On n'était pas obligé de les parer tous les ans comme les nôtres. E étaient embellies de monumens, de colon militaires, & même de tombeaux ſuperbes; car ni en Grèce ni en Italie il n'était per de faire ſervir les villes de ſépultures, encore moins les temples : c'eût été un ſacrilége. I n'en était pas comme dans nos égliſes, où l vanité de barbares fait enſévelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'e cens ne ſemble brûler que pour déguiſer odeurs des cadavres, tandis que les pauv pourriſſent dans le cimetière attenant, & les uns & les autres répandent les maladi contagieuſes parmi les vivans.

Les empereurs furent preſque les ſeuls dont les cendres repoſèrent dans des monum érigés à Rome.

.es grands chemins de ſoixante pieds de
;e occupent trop de terrain. C'eſt environ
rante pieds de trop. La France a près de
deux cents lieues ou environ de l'embou-
re du Rhône au fond de la Bretagne,
ınt de Perpignan à Dunkerque, en comp-
: la lieue à deux mille cinq cents toiſes.
ı fait cent vingt millions de pieds quarrés
r deux ſeuls grands chemins, perdus pour
riculture. Cette perte eſt très-conſidérable
ı un pays où les récoltes ne ſont pas tou-
's abondantes.

'n eſſaya de paver le grand chemin d'Or-
s qui n'était pas de cette largeur; mais
s'aperçut depuis que rien n'était plus mal
giné pour une route couverte continuel-
ıt de gros charrois. De ces pavés poſés
t ſimplement ſur la terre, les uns ſe baiſſent,
autres s'élèvent, le chemin devient ra-
ıux & bientôt impraticable; il a fallu y
ɔncer.

es chemins recouverts de gravier & de
e exigent un nouveau travail toutes les
ées. Ce travail nuit à la culture des terres,
uine l'agriculteur.

I. *Turgot*, fils du prévôt des marchands,
t le nom eſt en bénédiction à Paris, &
des plus éclairés magiſtrats du royaume,
ıes plus zélés pour le bien public, & le
ıfeſant M. de *Fontète* ont remédié autant
ls ont pu à ce fatal inconvénient dans les
vinces du Limouſin & de la Normandie. (1)

ı) M. *Turgot* étant contrôleur-général, obtint de
ıſtice & de la bonté du roi un édit qui aboliſſait
orvée & la remplaçait par un impôt général ſur les

On a prétendu qu'on devait, à l'exemple d'*Auguste* & de *Trajan*, employer les troupes à la confection des chemins; mais alors il faudrait augmenter la paye du soldat; & royaume qui n'était qu'une province de l'empire romain, & qui est souvent obéré, p rarement entreprendre ce que l'empire rom fesait sans peine.

C'est une coutume assez sage dans les Pays Bas d'exiger de toutes les voitures un péa modique pour l'entretien des voies publiq Ce fardeau n'est point pesant. Le paysan est l'abri des vexations. Les chemins y sont promenade continue très-agréable.

Les canaux sont beaucoup plus utiles. L Chinois surpassent tous les peuples par monumens qui exigent un entretien conti nuel. *Louis XIV*, *Colbert* & *Riquet* se s immortalisés par le canal qui joint les deux mers; on ne les a pas encore imités. Il n pas difficile de traverser une grande partie de la France par des canaux. Rien n'est plus

terres. Mais on l'obligea d'exempter les biens du clerg de cet impôt, & d'en établir une partie sur les taille Malgré cela c'était encore un des plus grands bien qu'on pût faire à la nation. Cet édit enregistré au de justice n'a subsisté que trois mois. Mais huit ou ne généralités ont suivi l'exemple de celle de Limoges. doit aussi à M. *Turgot* d'avoir restreint la largeur routes dans les limites convenables. Les chemins a fait exécuter en Limousin sont des chefs-d'œuvre construction, & sont formés sur les mêmes princi que les voies romaines dont on retrouve encore qu ques restes dans les Gaules; tandis que les che faits par corvées, & nécessairement alors très mal construits, exigent d'éternelles réparations qui sont une no velle charge pour le peuple.

Allemagne que de joindre le Rhin au Dabe ; mais on a mieux aimé s'égorger & se iner pour la possession de quelques villages ue de contribuer au bonheur du monde.

CHIEN.

L semble que la nature ait donné le chien l'homme pour sa défense & pour son plaisir. 'est de tous les animaux le plus fidelle : c'est meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a plusieurs espèces abolument différentes. Comment imaginer qu'un levrier vienne originairement d'un barbet ? il n'en a ni le poil, ni les jambes, ni le corage, ni la tête, ni les oreilles, ni la voix, ni l'odorat, ni l'instinct. Un homme qui n'aurait vu, en fait de chiens, que des barbets ou des épagneuls, & qui verrait un lévrier pour la première fois, le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il est bien vraisemblable que chaque race fut toujours ce qu'elle est, sauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il est étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive, comme l'ixion, le griffon, le lièvre, le porc, l'anguille ; il faut qu'il y ait quelque raison physique ou rale que nous n'ayons pu encore découvrir.

Ce qu'on raconte de la sagacité, de l'obéissance, de l'amitié, du courage des chiens est prodigieux ; & est vrai. Le philosophe militaire *Ulloa* nous assure (*a*) que dans le Pérou les

(*a*) *Voyage d'Ulloa au Pérou*, liv. VI.

chiens espagnols reconnaissent les homme
race indienne, les poursuivent & les déchi
que les chiens péruviens en font autan
Espagnols. Ce fait semble prouver que l'u
l'autre espèce de chien retient encore la l
qui lui fut inspirée du temps de la découv
& que chaque race combat toujours pou
maîtres avec le même attachement & la r
valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* est-il de
une injure ? on dit par tendresse, *mon*
neau, *ma colombe*, *ma poule*; on dit r
mon chat, quoique cet animal soit traîtr
quand on est fâché, on appelle les gens *ch*
Les Turcs mêmes, sans être en colère, c
par une horreur mêlée au mépris, les c
de chrétiens. La populace anglaise, en vo
passer un homme qui par son maintien
habit & sa perruque, a l'air d'être né
les bords de la Seine ou de la Loire, l'ap
communément *French dog*, chien de Frai
Cette figure de rhétorique n'est pas po
paraît injuste.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le
Achille disant au divin *Agamemnon*; qu
impudent comme un chien. Cela pourrait
fier la populace anglaise.

Les plus zélés partisans du chien do
confesser que cet animal a de l'audace da
yeux, que plusieurs sont hargneux,
mordent quelquefois des inconnus en les
nant pour des ennemis de leurs maîtres ; c
des sentinelles tirent sur les passans c
prochent trop de la contrescarpe. Ce so
probablement les raisons qui ont rendu

thète de *chien* une injure ; mais nous n'osons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révéré (comme on voudra) chez les Egyptiens ? C'est, dit-on, que le chien avertit l'homme. *Plutarque* nous apprend (*b*) qu'après que *Cambyse* eut tué leur bœuf *Apis* & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'osa manger les restes des convives, tant était profond le respect pour *Apis* ; mais le chien ne fut pas si scrupuleux, il avala du dieu. Les Egyptiens furent scandalisés comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de son crédit.

Le chien conserva pourtant l'honneur d'être toujours dans le ciel sous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes constamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbère* fut celui qui eut le plus de réputation ; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Isis*, *Osiris* & *Orus*, les trois premières divinités égyptiaques ; les trois frères dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton* ; les trois parques, les trois furies ; les trois juges d'enfer ; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous apercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats* ; mais nous nous consolons en renvoyant à leur histoire (*). Nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de chats dans les cieux, comme il y a des chèvres, des écrevisses, des taureaux, des

(*b*) *Plutarque*, chap. d'*Isis* & d'*Osiris*.

(*) Par *Moncrif* de l'académie française.

béliers, des aigles, des lions, des poissons, des lièvres & des chiens. Mais en récompense, le chat fut consacré ou révéré, ou adoré du culte de dulie dans quelques villes, & peut-être de latrie par quelques femmes.

DE LA CHINE.

SECTION PREMIÈRE.

Nous avons assez remarqué ailleurs combien il est téméraire & mal adroit de disputer à une nation telle que la Chinoise ses titres authentiques. Nous n'avons aucune maison en Europe dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un savant maronite du mont Athos qui contesterait la noblesse des *Morozini*, des *Tiepolo* & des autres anciennes maisons de Venise, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*, des *Taleyrand* de France, sous prétexte qu'il n'en est parlé ni dans *St Thomas*, ni dans *St Bonaventure*. Ce maronite passerait-il pour un homme de bon sens ou de bonne foi ?

Je ne sais quels lettrés de nos climats se sont effrayés de l'antiquité de la nation chinoise. Mais ce n'est point ici une affaire de scolastique. Laissez tous les lettrés chinois, tous les mandarins, tous les empereurs reconnaître *Fo-hi* pour un des premiers qui donnèrent des loix à la Chine environ deux mille cinq ou six cents ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples

:t qu'il y ait des rois. Convenez qu'il un temps prodigieux avant qu'un peuple breux, ayant inventé les arts néceſſaires, it réuni pour ſe choiſir un maître. Si vous convenez pas, il ne nous importe. Nous ons toujours ſans vous que deux & deux quatre.

ıns une province d'Occident, nommée ɛfois *la Celtique*, on a pouſſé le goût de ıgularité & du paradoxe juſqu'à dire que hinois n'étaient qu'une colonie d'Egypte, ien, ſi l'on veut, de Phénicie. On a cru ver, comme on prouve tant d'autres ɛs, qu'un roi d'Egypte appelé *Ménès* par Grecs, était le roi de la Chine *Yu*, & *'toes* était *Ki*, en changeant ſeulement ques lettres; & voici de plus comme on ſonné.

es Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit, les Chinois allu- t des lanternes; donc les Chinois ſont emment une colonie d'Egypte. Le jéſuite *'nnin* qui avait déjà vécu vingt-cinq ans Chine, & qui poſſédait également la ue & les ſciences des Chinois, a réfuté es ces imaginations avec autant de politeſſe de mépris. Tous les miſſionnaires, tous Chinois à qui l'on conta qu'au bout de cident on feſait la réforme de l'empire de hine, ne firent qu'en rire. Le père *Paren-* répondit un peu plus ſérieuſement. Vos ptiens, diſait il, paſſèrent apparemment l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde s était-elle peuplée ou non? ſi elle l'était, it-elle laiſſé paſſer une armée étrangère?

si elle ne l'était pas, les Egyptiens ne feraiei ils pas restés dans l'Inde? auraient-ils péné par des déserts & des montagnes impraticab jusqu'à la Chine, pour y aller fonder (colonies, tandis qu'ils pouvaient si aisém en-établir sur les rivages fertiles de l'Inde du Gange.

Les compilateurs d'une histoire universelle : primée en Angleterre, ont voulu aussi dépouil les Chinois de leur antiquité, parce que jésuites étaient les premiers qui avaient b fait connaître la Chine. C'est-là sans doi une bonne raison pour dire à toute une natic *vous en avez menti*.

Il y a, ce me semble, une réflexion b importante à faire sur les témoignages (*Confutzée*, nommé parmi nous *Confucius*, re à l'antiquité de sa nation ; c'est que *Confut* n'avait nul intérêt de mentir ; il ne fe point le prophète, il ne se disait point piré, il n'enseignait point une religion n(velle, il ne recourait point aux prestiges ; ne flatte point l'empereur sous lequel il viva il n'en parle seulement pas. C'est enfin le s des instituteurs du monde qui ne se soit j fait suivre par des femmes.

J'ai connu un philosophe qui n'avait que portrait de *Confucius* dans son arrière-cabine il mit au bas ces quatre vers :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouïr le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en prophète ;
Cependant on le crut, & même en son pays.

i lu ses livres avec attention, j'en ai
les extraits ; je n'y ai trouvé que la mo-
la plus pure, sans aucune teinture de
atanisme. Il vivait six cents ans avant
ère vulgaire. Ses ouvrages furent com-
ès par les plus savans hommes de la nation.
'ait menti, s'il avait fait une fausse chro-
ie, s'il avait parlé d'empereurs qui n'euss-
oint existé, ne se serait-il trouvé personne
une nation savante qui eût réformé la
ologie de *Confutzée ?* Un seul Chinois
lu le contredire, & il a été universelle-
bafoué.
n'est pas ici la peine d'opposer le monu-
de la grande muraille de la Chine aux
mens des autres nations qui n'en ont
s approché, ni de redire que les pyramides
pte ne sont que des masses inutiles &
les en comparaison de ce grand ouvrage,
parler de trente-deux éclipses calculées
'ancienne chronique de la Chine, dont
-huit ont été vérifiées par les mathéma-
s d'Europe, ni de faire voir combien le
t des Chinois pour leurs ancêtres assure
ence de ces mêmes ancêtres, ni de répéter
ng combien ce même respect a nui chez
s progrès de la physique, de la géométrie
l'astronomie.
sait assez qu'ils sont encore aujourd'hui
e nous étions tous il y a environ trois
ans, des raisonneurs très-ignorans. Le
savant chinois ressemble à un de nos
s du quinzième siècle qui possédait son
te. Mais on peut être un fort mauvais
:ien & un excellent moraliste. Aussi c'est

dans la morale & dans l'économie politiqu
dans l'agriculture, dans les arts nécel
que les Chinois se sont perfectionnés.
leur avons enseigné tout le reste; mais
cette partie nous devions être leurs disc

De l'expulsion des missionnaires de la Ch

HUMAINEMENT parlant, & indépen
ment des services que les jésuites pouvai
rendre à la religion chrétienne, n'étaient
pas bien malheureux d'être venus de si l
porter la discorde & le trouble dans le
vaste royaume & le mieux policé de la ter
Et n'était-ce pas abuser horriblement de l
dulgence & de la bonté des peuples orient
surtout après les torrens de sang versés à
occasion au Japon? scène affreuse dont
empire n'a cru pouvoir prévenir les suites qu
fermant ses ports à tous les étrangers.

Les jésuites avaient obtenu de l'empe
de la Chine *Cam-hi* la permission d'enseig
le catholicisme; ils s'en servirent pour f
croire à la petite portion du peuple dirigé
eux, qu'on ne pouvait servir d'autre ma
que celui qui tenait la place de DIEU sur
terre, & qui résidait en Italie sur le b
d'une petite rivière nommée le *Tibre*; que to
autre opinion religieuse, tout autre c
était abominable aux yeux de DIEU & q
qu'il punirait éternellement quiconque
croirait pas aux jésuites; l'empereur *Can*
leur bienfaiteur, qui ne pouvait pas pronon
christ parce que les Chinois n'ont point
lettre R, serait damné à tout jamais;
l'emper

mpereur *Yontchin* son fils le ferait sans mi-
corde ; que tous les ancêtres des Chinois
c : Tartares l'étaient, que leurs descen-
: le seraient ainsi que tout le reste de la
re, & que les révérends pères jésuites
aient une compassion vraiment paternelle de
damnation de tant d'ames.

vinrent à bout de persuader trois princes
sang tartare. Cependant l'empereur *Cam-hi*
it à la fin de 1722. Il laissa l'empire à
quatrième fils *Yontchin*, qui a été si cé-
re dans le monde entier par la justice &
la sagesse de son gouvernement, par l'amour
ses sujets & par l'expulsion des jésuites.

commencèrent par baptiser les trois princes
plusieurs personnes de leur maison : ces
phytes eurent le malheur de désobéir à
l'empereur en quelques points qui ne regardaient
le service militaire. Pendant ce temps-là
l'indignation de tout l'empire éclata
tre les missionnaires ; tous les gouverneurs
provinces, tous les colaos présentèrent
r'eux des mémoires. Les accusations furent
tées si loin qu'on mit aux fers les trois
disciples des jésuites.

Il est évident que ce n'était pas pour avoir
té baptisés qu'on les traita si durement,
uisque les jésuites eux-mêmes avouent dans
rs lettres que pour eux ils n'essuyèrent au-
une violence, & que même ils furent admis
une audience de l'empereur qui les honora
e quelques présens. Il est donc prouvé que
empereur *Yontchin* n'était nullement persé-
cuteur. Et si les princes furent renfermés dans
e prison vers la Tartarie, tandis qu'on

traitait si bien leurs convertisseurs, c'est une preuve indubitable qu'ils étaient prisonniers d'État & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière; on demandait le renvoi des jésuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine voulaient qu'on les fît partir sur le champ pour Macao, qui est regardé comme une place séparée de l'empire, & dont on a laissé toujours la possession aux Portugais avec garnison chinoise.

Yontchin eut la bonté de consulter les tribunaux & les gouverneurs, pour savoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jésuites dans la province de Kanton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le père *Parennin* rapporte avec beaucoup de bonne foi: « Vos européens dans la province de Fo-Kien voulaient anéantir nos lois (*a*) & troublaient nos peuples; les tribunaux me les ont déférés; j'ai dû pourvoir à ces désordres, il y va de l'intérêt de l'empire.... Que diriez-vous si j'envoyais dans votre pays une troupe de bonzes & de lamas prêcher leur loi? comment les recevriez-vous?.... Si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas me tromper de même.... Vous voulez que les Chinois soient chrétiens, votre loi le demande, je le sais bien; mais alors que deviendrions-nous? les sujets de vos rois! Les chrétiens

(*a*) Le pape y avait déjà nommé un évêque.

» ne croient que vous ; dans un temps de » trouble ils n'écouteraient d'autre voix que » la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il n'y » a rien à craindre ; mais quand les vaisseaux » viendront par mille & dix mille, alors il » pourrait y avoir du désordre.

» La Chine au nord touche le royaume des » Russes qui n'est pas méprisable ; elle a au » sud les Européens & leurs royaumes qui » sont encore plus considérables ; (*) & à » l'ouest les princes de Tartarie qui nous font » la guerre depuis huit ans.... *Laurent Lange* » compagnon du prince *Ismaelof* ambassadeur » du czar, demandait qu'on accordât aux » Russes la permission d'avoir dans toutes les » provinces une factorerie ; on ne le leur » permit qu'à Pékin & sur les limites de Kalkas. » Je vous permets de demeurer de même ici » & à Kanton, tant que vous ne donnerez » aucun sujet de plainte ; & si vous en » donnez, je ne vous laisserai ni ici, ni à » Kanton. »

On abattit leurs maisons & leurs églises dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contre eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus, c'était d'affaiblir dans les enfans le respect pour leurs pères en ne rendant point les honneurs dûs aux ancêtres, d'assembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appelaient *églises*, de faire agenouiller les filles entre leurs jambes & de leur parler bas en cette posture. Rien

(*) *Yontchin* entend par là les établissemens des Européens dans l'Inde.

ne paraiſſait plus monſtrueux à la délicateſſe chinoiſe. L'empereur *Yontchin* daigna même en avertir les jéſuites, après quoi il renvoya la plûpart des miſſionnaires à Macao, mais avec des politeſſes & des attentio[ns] dont les ſeuls Chinois peut-être ſont capables.

Il retint à Pékin quelques jéſuites mathématiciens, entr'autres ce même *Parennin* dont nous avons déjà parlé, & qui poſſédant parfaitement le chinois & le tartare, avait ſouvent ſervi d'interprète. Pluſieurs jéſuites ſe cachèrent dans des provinces éloignées, d'autres dans Kanton même ; & on ferma les yeux.

Enfin, l'empereur *Yontchin* étant mort, ſon fils & ſon ſucceſſeur *Kien-Long* acheva de contenter la nation en feſant partir pour Macao tous les miſſionnaires déguiſés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit ſolennel leur en interdit à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns, on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs. Point de traitement dur, point de perſécution. On m'a aſſuré qu'[en] 1760 un jéſuite de Rome étant allé à Kanton, & ayant été déféré par un facteur des Hollandais, le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un préſent d'une pièce de ſoie, des proviſions & de l'argent.

Du prétendu athéiſme de la Chine.

On a examiné pluſieurs fois cette accuſation d'athéiſme, intentée par nos théologaux d'Occident contre le gouvernement chinois (*b*) à

(*b*) Voyez dans le *Siècle de Louis XIV*, dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*, & ailleurs.

: bout du monde, c'eſt aſſurément le
r excès de nos folies & de nos contra-
ıs pédanteſques. Tantôt on prétendait
ıne de nos facultés que les tribunaux ou
ıens de la Chine étaient idolâtres, tantôt
ne reconnaiſſaient point de divinité ; &
ıiſonneurs pouſſaient quelquefois leur
de raiſonner juſqu'à ſoutenir que les
s étaient à la fois athées & idolâtres.

mois d'octobre 1700, la ſorbonne déclara
jues toutes les propoſitions qui ſoute-
que l'empereur & les colaos croyaient
:u. On feſait de gros livres dans leſquels
ıontrait, ſelon la façon théologique de
trer, que les Chinois n'adoraient que le
tériel.

·æter nubes & cœli numen adorant.

; s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était
ı leur dieu. Ils reſſemblaient aux Perſes
lit avoir adoré le ſoleil ; ils reſſemblaient
:iens Arabes qui adoraient les étoiles :
ıient donc ni fabricateurs d'idoles, ni
Mais un docteur n'y regarde pas de
, quand il s'agit dans ſon tripot de
r une propoſition hérétique & mal-ſon-

pauvres gens qui feſaient tant de fracas
o ſur le ciel matériel des Chinois, ne
t pas qu'en 1689 les Chinois ayant fait
avec les Ruſſes à Niptchou qui eſt la
les deux empires, ils érigèrent la même
le 8 ſeptembre, un monument de mar-

bre, fur lequel on grava en langue chinoife & en latin ces paroles mémorables :

Si quelqu'un a jamais la penfée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur fouverain de toutes chofes, qui connaît les cœurs, de punir ces perfides, &c. (c)

Il fuffifait de favoir un peu de l'hiftoire moderne pour mettre fin à ces difputes ridicules; mais les gens qui croient que le devoir de l'homme confifte à commenter *St Thomas* & *Scot*, ne s'abaiffent pas à s'informer de ce qui fe paffe entre les plus grands empires de la terre.

SECTION II.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme fi nous n'en avions point; des étoffes, comme fi nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infufer dans de l'eau, comme fi nous n'avions point de fimples dans nos climats. En récompenfe, nous voulons convertir les Chinois : c'eft un zèle très-louable; mais il ne faut pas leur contefter leur antiquité, & leur dire qu'ils font des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin, ayant été bien reçu dans un château des *Montmorency*, voulût leur perfuader qu'ils font nouveaux nobles, comme les fecrétaires du roi, & les accufer d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou

(b) Voyez l'*Hiftoire de la Ruffie fous Pierre I*, écrite fur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elifabeth*.

ois statues de connétables, pour lesquelles
 aurait un profond respect?
Le célèbre *Wolf*, professeur de mathéma-
ques dans l'université de Hall, prononça un
ır un très-bon discours, à la louange de la
ilosophie chinoise; il loua cette ancienne
ɔèce d'hommes, qui diffère de nous par la
rbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles
par le raisonnement; il loua, dis-je, les
iinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer
vertu; il rendait cette justice aux empe-
ırs de la Chine, aux colaos, aux tribunaux,
x lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes
d'une espèce différente.
Il faut savoir que ce *Wolf* attirait à Hall
millier d'écoliers de toutes les nations. Il
avait dans la même université un professeur
théologie nommé *Lange*, qui n'attirait per-
nne; cet homme, au désespoir de geler de
oid seul dans son auditoire, voulut, comme
raison, perdre le professeur de mathéma-
ues; il ne manqua pas, selon la coutume
ses semblables, de l'accuser de ne pas croire
DIEU.
Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient
mais été à la Chine, avaient prétendu que
gouvernement de Pékin était athée. *Wolf*
ait loué les philosophes de Pékin, donc
olf était athée; l'envie & la haine ne font
mais de meilleurs syllogismes. Cet argument
Lange, soutenu d'une cabale & d'un pro-
cteur, fut trouvé concluant par le roi du
ys, qui envoya un dilemme en forme au
athématicien; ce dilemme lui donnait le choix
 sortir de Hall dans vingt-quatre heures, ou

d'être pendu. Et comme *Wolf* raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir ; ſa retraite ôta au roi deux ou trois cents mille écus par an, que ce philoſophe feſait entrer dans le royaume, par l'affluence de ſes diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux ſouverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand-homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous aviſons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de diſputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour ſavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant *Fo-hi*, empereur de la Chine, & ſi ce *Fo-hi* vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans avant notre ère vulgaire ? Je voudrais bien que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin, pour ſavoir quel fut au douzième ſiècle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains ? Il en eſt de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze princes qui régnèrent avant *Fo-hi*, votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les lois y régnaient. Maintenant, je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des lois & des princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe antiquité ? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'emploie

culture, pour qu'on invente la navette
les autres arts.

qui font les enfans à coups de plume,
giné un fort plaisant calcul. Le jésuite
par une belle supputation, donne à la
deux cents quatre-vingt-cinq ans après
e, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose
upposer à présent. Les *Cumberlands* &
stons ont fait des calculs aussi comiques:
nes gens n'avaient qu'à consulter les
s de nos colonies en Amérique, ils
été bien étonnés; ils auraient appris
peu le genre-humain se multiplie, &
inue très-souvent, au lieu d'aug-

ns donc, nous qui sommes d'hier,
cendans des Celtes, qui venons de
les forêts de nos contrées sauvages;
Chinois & les Indiens jouir en
beau climat & de leur antiquité.
sur-tout d'appeler idolâtre l'empereur
ine, & le souba de Dékan; il ne faut
fanatique du mérite chinois; la consti-
de leur empire est, à la vérité, la
e qui soit au monde, la seule qui soit
ndée sur le pouvoir paternel; la seule
uelle un gouverneur de province soit
uand en sortant de charge il n'a pas
acclamations du peuple; la seule qui
ué des prix pour la vertu, tandis que
it ailleurs les lois se bornent à punir
; la seule qui ait fait adopter ses lois
ainqueurs: tandis que nous sommes
sujets aux coutumes des Burgundiens,
cs & des Goths, qui nous ont domptés.

Mais on doit avouer que le petit peuple, gouverné par des bonzes, est aussi fripon que le nôtre; qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainsi que chez nous; que dans les sciences, les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans; qu'ils ont com nous mille préjugés ridicules; qu'ils croient aux talismans, à l'astrologie judiciaire, con nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés notre thermomètre, de notre manière de metre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, de toutes les expériences de *Torricelli* & d'*Ott de Guerick*, tout comme nous le fûmes lors nous vîmes ces amusemens de physique p la première fois; ajoutons que leurs méde ne guérissent pas plus les maladies mor que les nôtres, & que la nature toute guérit à la Chine les petites maladies co ici; mais tout cela n'empêche pas que le Chinois, il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne sussent t les choses essentiellement utiles dont nous nou vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés encore une fois est admirable Point de superstitions, point légendes absurdes, point de ces dogmes qui insultent à la raison & à la nature, & quels des bonzes donnent mille sens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus quarante siècles. Ils sont ce que nous pensons qu'étaient *Seth*, *Hénoc* & *Noé*; ils se contenti d'adorer un Dieu avec tous les sages de terre, tandis qu'en Europe on se partage ent

homas & *Bonaventure*, entre *Calvin* & *Luer*, entre *Jansenius* & *Molina*.

CHRISTIANISME. (1)

SECTION PREMIÈRE.

tablissement du christianisme, dans son état civil & politique.

DIEU nous garde d'oser mêler ici le divin profane, nous ne sondons point les voies la Providence. Hommes, nous ne parlons 'à des hommes.

Lorsqu'*Antoine* & ensuite *Auguste* eurent nné la Judée à l'arabe *Hérode* leur créature leur tributaire, ce prince, étranger chez s Juifs, devint le plus puissant de tous leurs is. Il eut des ports sur la Méditerranée, olomaïde, Ascalon. Il bâtit des villes, il eva un temple au dieu *Apollon* dans Rhodes; temple à *Auguste* dans Césarée. Il bâtit de nd en comble celui de Jérusalem, & il en une très-forte citadelle. La Palestine, sous n règne, jouit d'une profonde paix. Enfin, fut regardé comme un messie, tout barbare 'il était dans sa famille, & tout tyran de n peuple dont il dévorait la substance pour bvenir à ses grandes entreprises. Il n'adorait

(1) Ces deux articles *christianisme*, tirés de deux vrages différens, sont imprimés ici suivant l'ordre ronologique. On y voit comment M. de *Voltaire* s'en-rdissait peu à peu à lever le voile dont il avait d'abord uvert ses opinions.

que *Céſar*, & il fut preſque adoré des h
diens.

La ſecte des Juifs était répandue
long-temps dans l'Europe & dans l'Aſie;
ſes dogmes étaient entièrement ignorés.
ſonne ne connaiſſait les livres juifs, quo
pluſieurs fuſſent, dit-on, déjà traduits en
dans Alexandrie. On ne ſavait des Juifs
ce que les Turcs & les Perſans ſavent auj
d'hui des Arméniens, qu'ils ſont des cour
de commerce, des agens de change. Du
un Turc ne s'informe jamais ſi un Arm
eſt eutichéen, ou jacobite, ou chré
St Jean, ou arien.

Le théiſme de la Chine & les reſpec
livres de *Confutzée*, qui vécut environ
cents ans avant *Hérode*, étaient encore
ignorés des nations occidentales que les rit
juifs.

Les Arabes, qui fourniſſaient les denré
précieuſes de l'Inde aux Romains, n'avaie
pas plus d'idée de la théologie des brachman
que nos matelots qui vont à Pondichéri ou
Madraſs. Les femmes indiennes étaient
poſſeſſion de ſe brûler ſur le corps de l
maris de temps immémorial; & ces ſacrifc
étonnans qui ſont encore en uſage, étaie
auſſi ignorés des Juifs que les coutumes
l'Amérique. Leurs livres qui parlent de G
& de *Magog*, ne parlent jamais de l'Inde.

L'ancienne religion de *Zoroaſtre* était célèb
& n'en était pas plus connue dans l'empi
romain. On ſavait ſeulement en général qu
les mages admettaient une réſurrection, u
paradis, un enfer, & il fallait bien que cett

ɔctrine eût percé chez les Juifs voisins de la
haldée, puisque la Palestine était partagée
ı temps d'*Hérode* entre les pharisiens qui com-
ençaient à croire le dogme de la résurrection,
les saducéens qui ne regardaient cette doc-
ine qu'avec mépris.
Alexandrie, la ville la plus commerçante
monde entier, était peuplée d'Egyptiens
adoraient *Sérapis*, & qui consacraient des
ats; de Grecs qui philosophaient, de Ro-
ins qui dominaient, de Juifs qui s'enrichis-
ent. Tous ces peuples s'acharnaient à gagner
l'argent, à se plonger dans les plaisirs ou
ns le fanatisme; à faire ou à défaire des
tes de religion, sur-tout dans l'oisiveté
'ils goûtèrent dès qu'*Auguste* eut fermé le
le de *Janus*.
Les Juifs étaient divisés en trois factions
pales; celle des Samaritains se disait la
ancienne, parce que Samarie (alors Se-
e) avait subsisté pendant que Jérusalem fut
ruite avec son temple sous les rois de Ba-
lone; mais ces Samaritains étaient un mé-
ıge de Persans & de Palestins.
La seconde faction, & la plus puissante, était
lle des Jérosolimites. Ces Juifs, proprement
s, détestaient ces Samaritains, & en étaient
testés. Leurs intérêts étaient tout opposés.
voulaient qu'on ne sacrifiât que dans
temple de Jérusalem. Une telle contrainte
t attiré beaucoup d'argent dans cette ville.
était par cette raison-là même que les Sa-
ıritains ne voulaient sacrifier que chez eux.
ı petit peuple, dans une petite ville, peut
ıvoir qu'un temple; mais dès que ce peuple

s'eſt étendu dans ſoixante & dix lieues de pays en long, & dans vingt-trois en large, comme fit le peuple juif; dès que ſon territoire eſt preſque auſſi grand & auſſi peuplé que le Languedoc ou la Normandie, il eſt abſurde de n'avoir qu'une égliſe. Où en feraient les habitans de Montpellier, s'ils ne pouvaient entendre la meſſe qu'à Toulouſe?

La troiſième faction était des Juifs helléniſtes, compoſée principalement de ceux qui commerçaient, & qui exerçaient des métiers en Egypte & en Grèce. Ceux-là avaient le même intérêt que les Samaritains. *Onias*, fils d'un grand-prêtre juif, & qui voulait être grand-prêtre auſſi, obtint du roi d'Egypte, *Ptolomée Philometor*, & ſur-tout de *Cléopâtre* ſa femme, la permiſſion de bâtir un temple juif auprès de Bubaſte. Il aſſura la reine *Cléopâtre* qu'*Iſaïe* avait prédit qu'un jour le Seigneur aurait un temple dans cet endroit-là. *Cléopâtre*, à qui il fit un beau préſent, lui manda que puiſqu'*Iſaïe* l'avait dit, il fallait l'en croire. Ce temple fut nommé l'*Onion*; & ſi *Onias* ne fut pas grand ſacrificateur, il fut capitaine d'une troupe de milices. Ce temple fut conſtruit cent ſoixante ans avant notre ère vulgaire. Les Juifs de Jéruſalem eurent toujours cet Onion en horreur, auſſi-bien que la traduction dite des Septante. Ils inſtituèrent même une fête d'expiation pour ces deux prétendus ſacriléges.

Les rabbins de l'Onion mêlés avec les Gre devinrent plus ſavans (à leur mode) que l rabbins de Jéruſalem & de Samarie; & ces tr factions commencèrent à diſputer entr'elles ſ des queſtions de controverſe qui rendent nécel

ment l'esprit subtil, faux & insociable.
s Juifs égyptiens, pour égaler l'austérité
esséniens & des judaïtes de la Palestine,
irent, quelque temps avant le christianisme,
te des thérapeutes qui se vouèrent comme
à une espèce de vie monastique & à des
ifications.
s différente sociétés étaient des imitations
nciens mystères égyptiens, persans, thra-
, grecs, qui avaient inondé la terre de-
l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre.
ns les commencemens les initiés admis à
onfréries étaient en petit nombre, & re-
is comme des hommes privilégiés séparés
multitude; mais du temps d'*Auguste* leur
re fut très-considérable; de sorte qu'on
arlait que de religion du fond de la Syrie
ont Atlas, & à l'océan germanique.
rmi tant de sectes & de cultes s'était
ie l'école de *Platon*, non-seulement dans
rèce, mais à Rome, & sur-tout dans
pte. *Platon* avait passé pour avoir puisé
ctrine chez les Egyptiens, & ceux-ci
aient revendiquer leur propre bien en
t valoir les idées archétypes platoniques,
verbe, & l'espèce de trinité qu'on dé-
lle dans quelques ouvrages de *Platon*.
paraît que cet esprit philosophique ré-
u alors sur tout l'occident connu, laissa
oins échapper quelques étincelles d'esprit
nneur vers la Palestine.
est certain que du temps d'*Hérode* on dis-
t sur les attributs de la Divinité, sur
mortalité de l'esprit humain, sur la résur-
on des corps. Les Juifs racontent que la

reine *Cléopâtre* leur demanda si rait nu ou habillé.

Les Juifs raisonnaient donc à L'exagérateur *Joséphe* était très-sa un militaire. Il y avait d'autres l'état civil, puisqu'un homme de re l' *Philon* son contemporain aurait de la putation parmi les Grecs. *Gamaliel*, le de *St Paul*, était un grand controver auteurs de la *Mishna* furent des Poly

La populace s'entretenait de religi les Juifs, comme nous voyons aujourd Suisse, à Genève, en Allemagne, en terre, & sur-tout dans les Cévènes, dres habitans agiter la controverse. Il y a des gens de la lie du peuple ont fon sectes; *Fox* en Angleterre, *Muncer* en A magne, les premiers réformés en France. en fesant abstraction du grand courage *homet*, il n'était qu'un marchand de ch

Ajoutons à tous ces préliminaires, temps d'*Hérode* on s'imagina que le monde e près de sa fin, comme nous l'avons déjà marqué. *)

Ce fut dans ces temps préparés par la div Providence, qu'il plut au père éternel d'envo son fils sur la terre : mystère adorable & compréhensible auquel nous ne touchons

Nous disons seulement que dans ces circo tances, si JESUS prêcha une morale pure; annonça un prochain royaume des cieux p la récompense des justes ; s'il eut des discip attachés à sa personne & à ses vertus ; si

(*) *Voyez Fin du monde.*

ver

rtus mêmes lui attirèrent les perfécutions des
ètres ; fi la calomnie le fit mourir d'une
ort infame : fa doctrine conftamment annon-
par fes difciples dut faire un très-grand
dans le monde. Je ne parle, encore une
, qu'humainement : je laiffe à part la foule
racles & des prophéties. Je fouriens que
chriftianifme dut plus réuffir par fa mort
s'il n'avait point été perfécuté. On s'étonne
fes difciples aient fait de nouveaux difci-
; je m'étonnerais bien davantage s'ils n'a-
pas attiré beaucoup de monde dans leur
Soixante & dix perfonnes convaincues
ence de leur chef, de la pureté de
irs & de la barbarie de fes juges, doivent
ever bien des cœurs fenfibles.

feul *Saul Paul*, devenu l'ennemi de *Ga-*
us fon maître, (quelle qu'en ait été la
) devait, humainement parlant, attirer
nages à JESUS, quand même JESUS
ait eté qu'un homme de bien opprimé.
Paul était favant, éloquent, véhément,
atigable. inftruit dans la langue grecque,
ondé de zélateurs bien plus intéreffés que
a défendre la réputation de leur maître.
Luc était un Grec d'Alexandrie, (*a*) homme
lettres puifqu'il était médecin.

Le premier chapitre de *St Jean* eft d'une
limité platonicienne qui dut plaire aux pla-
iciens d'Alexandrie. Et en effet, il fe forma

(*a*) Le titre de l'Évangile fyriaque de *St Luc* porte, *ingile de Luc l'évangélifte, qui évangélifa en grec s Alexandrie a grande.* On trouve encore ces mots s les conftitutions apoftoliques. *Le fecond évêque l xandrie fut Avilius inftitué par Luc.*

bientôt dans cette ville une école fondée par *Luc*, ou par *Marc*, (soit l'évangéliste, soit un autre) perpétuée par *Athénagore*, *Panthène*, *Origène*, *Clément*, tous savans, éloquens. Cette école une fois établie, il était impossible que le christianisme ne fît pas des progrès rapides.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient les théâtres de ces célèbres anciens mystères qui enchantaient les peuples. Les chrétiens eurent leur mystères comme eux. On dut s'empresser a s'y faire initier, ne fût-ce d'abord que par curiosité; & bientôt cette curiosité devint persuasion. L'idée de la fin du monde prochaine devait sur-tout engager les nouveaux disciples à mépriser les biens passagers de la terre qui allaient périr avec eux. L'exemple des thérapeutes invitait à une vie solitaire & mortifiée: tout concourait donc puissamment à l'établissement de la religion chrétienne.

Les divers troupeaux de cette grande société naissante ne pouvaient, à la vérité, s'accorder entr'eux. Cinquante-quatre sociétés eurent cinquante-quatre évangiles différens, tous secrets comme leurs mystères, tous inconnus aux gentils, qui ne virent nos quatre évangiles canoniques qu'au bout de deux cents cinquante années. Ces différens troupeaux, quoique divisés, reconnaissaient le même pasteur. Ebionites opposés à *St Paul*, nazaréens, disciples d'*Hymeneos*, d'*Alexandros*, d'*Hermogènes*, carpocratiens, basilidiens, valentiniens, marcionites, sabelliens, gnostiques, montanistes, cent sectes élevées les unes contre les autres; toutes en se fesant des reproches mutuels,

nt cependant toutes unies en JESUS, invo-
ent JESUS, voyaient en JESUS l'objet de
pensées & le prix de leurs travaux.
empire romain, dans lequel se formèrent
s ces sociétés, n'y fit pas d'abord atten-
On ne les connut à Rome que sous le nom
ral de Juifs, auxquels le gouvernement ne
lit pas garde. Les Juifs avaient acquis par
argent le droit de commercer. On en chassa
e mille sous *Tibère*. Le peuple les accusa
ncendie de Rome sous *Néron*, eux & les
eaux Juifs demi-chrétiens.
ı les avait chassés encore sous *Claude*;
leur argent les fit toujours revenir. Ils
t méprisés & tranquilles. Les chrétiens de
e furent moins nombreux que ceux de
e, d'Alexandrie & de Syrie. Les Romains
ent ni pères de l'Église, ni hérésiarques
les premiers siècles. Plus ils étaient éloi-
du berceau du christianisme, moins on
hez eux de docteurs & d'écrivains. L'Église
grecque, & tellement grecque, qu'il
eut pas un seul mystère, un seul rite, un
dogme qui ne fût exprimé en cette
ue.
us les chrétiens, soit grecs, soit syriens,
romains, soit égyptiens, étaient par-tout
rdés comme des demi-juifs. C'était encore
raison de plus pour ne pas communiquer
livres aux gentils, pour rester unis en-
x & impénétrables. Leur secret était plus
iolablement gardé que celui des mystères
& de *Cérès*. Ils fesaient une république
rt, un État dans l'État. Point de temples,
t d'autels, nul sacrifice, aucune cérémonie

publique. Ils élisaient leurs supéri
à la pluralité des voix. Ces s urs,
le nom d'anciens, de prêtres, d'evêques
diacres, ménageaient la bourse co
avaient soin des malades, p sia ir
querelles. C'était une honte, ci :
eux de plaider devant les trib , de
rôler dans la milice; & pendant cent
n'y eut pas un chrétien dans les a s
l'empire.

Ainsi retirés au milieu du monde,
connus même en se montrant, ils échap
à la tyrannie des proconsuls & des prêt
& vivaient libres dans le public escla

On ignore l'auteur du fameux livre inu
Tôn apostolôn Didakai, les constitutions
toliques; de même qu'on ignore les au
des cinquante évangiles non reçus,
actes de *St Pierre*, & du testament des
patriarches, & de tant d'autres écrits
premiers chrétiens. Mais il est vraisi
que ces constitutions sont du second s
Quoiqu'elles soient faussement attribuées
apôtres, elles sont très-précieuses. On y
quels étaient les devoirs d'un évêque élu
les chrétiens; quel respect ils devaient a
pour lui, quels tributs ils devaient lui payer

L'évêque ne pouvait avoir qu'une épo
qui eût bien soin de sa maison: (*b*) *A*
andra gegenimenon gunaikos monogamou k
tou idiou oikou proestota.

On exhortait les chrétiens riches à ado
les enfans des pauvres. On fesait des c

(*b*) Livre IV, chap. I.

pour les veuves & les orphelins ; mais recevait point l'argent des pécheurs ; ommément il n'était pas permis à un ca- tier de donner son offrande. Il est dit (c) n les regardait comme des fripons. C'est quoi très-peu de cabaretiers étaient chré- s. Cela même empêchait les chrétiens de uenter les tavernes, & les éloignait de e société avec les gentils.

femmes pouvant parvenir à la dignité de onesses, en étaient plus attachées à la con- rnité chrétienne On les consacrait; l'évêque gnait d'huile au front, comme on avait huilé efois les rois juifs. Que de raisons pour ensemble les chrétiens par des nœuds indis- les !

persécutions, qui ne furent jamais que geres, ne pouvaient servir qu'à redoubler e & à enflammer la ferveur ; de sorte sous *Dioclétien* un tiers de l'empire se va chrétien.

oilà une petite partie des causes humaines contribuèrent au progrès du christianisme. nez-y les causes divines qui sont à elles l'infini est à l'unité, & vous ne pourrez surpris que d'une seule chose, c'est que e religion si vraie ne se soit pas étendue d'un coup dans les deux hémisphères, en excepter l'île la plus sauvage.

DIEU lui-même étant descendu du ciel, it mort pour racheter tous les hommes, r extirper à jamais le péché sur la face de erre, a cependant laissé la plus grande

c) Chap. VI.

partie du genre-humain en proie à l'erreur, au crime & au diable. Cela paraît une fatale contradiction à nos faibles esprits ; mais ce n'est pas à nous d'interroger la Providence ; nous ne devons que nous anéantir devant elle.

SECTION II.

Recherches historiques sur le christianisme.

PLUSIEURS savans ont marqué leur surpri de ne trouver dans l'historien *Josephe* aucun trace de JESUS-CHRIST : car tous les vrais vans conviennent aujourd'hui, que le pe passage où il en est question dans son histoir est interpolé. (*d*) Le père de *Flavien Jose* avait dû cependant être un des témoins tous les miracles de JESUS. *Josephe* était d race sacerdotale, parent de la reine *Mariamne* femme d'*Hérode* ; il entre dans les plus grar

(*d*) Les chrétiens, par une de ces fraudes q appelle pieuses, falsifièrent grossièrement un pass *Josephe*. Ils supposent à ce juif si entêté de gion, quatre lignes ridiculement interpolées, & au b de ce passage ils ajoutent, *Il était le Christ*. Quoi ! si Jo*phe* avait entendu parler de tant d'événemens qui étonn la nature, *Josephe* n'en aurait dit que la valeur de qu lignes dans l'histoire de son pays ! Quoi ! ce juif o aurait dit : *Jésus était le Christ*. Eh ! si tu l'avais cru (tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de parler *Josephe* en chrétien ! comment se trouve-t-il core des théologiens assez imbécilles ou assez insol pour essayer de justifier cette imposture des premi chrétiens reconnus pour fabricateurs d'impostures c fois plus fortes ?

; ſur toutes les actions de ce prince ;
dant il ne dit pas un mot ni de la vie
a mort de JESUS, & cet hiſtorien qui
ſimule aucune des cruautés d'*Hérode*, ne
point du maſſacre de tous les enfans,
ié par lui, en conſéquence de la nou-
à lui parvenue, qu'il était né un roi
fs. Le calendrier grec compte quatorze
enfans égorgés dans cette occaſion.
t de toutes les actions de tous les ty-
plus horrible. Il n'y en a point d'exem-
ns l'hiſtoire du monde entier.
endant, le meilleur écrivain qu'aient ja-
u les Juifs, le ſeul eſtimé des Romains
Grecs, ne fait nulle mention de cet
nent auſſi ſingulier qu'épouvantable. Il
le point de la nouvelle étoile qui avait
n Orient après la naiſſance du Sauveur ;
nène éclatant, qui ne devait pas échapper
onnaiſſance d'un hiſtorien auſſi éclairé
était *Joſèphe*. Il garde encore le ſilence
ténèbres qui couvrirent toute la terre,
in midi, pendant trois heures, à la mort
iveur ; ſur la grande quantité de tom-
qui s'ouvrirent dans ce moment, & ſur
le des juſtes qui reſſuſcitèrent.
ſavans ne ceſſent de témoigner leur ſur-
de voir qu'aucun hiſtorien romain n'a
de ces prodiges, arrivés ſous l'empire
bère, ſous les yeux d'un gouverneur
1, & d'une garniſon romaine, qui devait
envoyé à l'empereur & au ſénat, un
circonſtancié du plus miraculeux événe-
dont les hommes aient jamais entendu
. Rome elle-même devait avoir été plon-

gée pendant trois heures dans d'é[illegible] nèbres ; ce prodige devait avoir été [illegible] dans les fastes de Rome, & dans ceux de les nations. DIEU n'a pas voulu que ces divines aient été écrites par fanes.

Les mêmes savans trouvent encore [illegible] difficultés dans l'histoire des évangiles. [illegible] marquent que, dans *St Matthieu*, JESUS dit [illegible] aux scribes & aux pharisiens, le sang innocent qui a été répandu terre, doit retomber sur eux, depuis le [illegible] d'*Abel* [illegible], jusqu'à *Zacharie*, fils de *rac*, qu'ils ont [illegible] é entre le temple &

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire Hébreux, de *Za*[illegible] dans le temple à la venue du Messie, ni de son temps : on trouve dans l'histoire du siége de Jér par *Josephe*, un *Zacharie*, fils de *Barac*, au milieu du temple, par la faction des [illegible] tes. C'est au chap. XIX du livre IV [illegible] ils soupçonnent que l'Évangile selon *St* *thieu* a été écrit après la prise de Jérusalem *Titus*. Mais tous les doutes & toutes les jections de cette espèce s'évanouissent qu'on considère la différence infinie qui être entre les livres divinement inspirés les livres des hommes. DIEU voulut envel d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa fance, sa vie & sa mort. Ses voies sont en différentes des nôtres.

Les savans se sont aussi fort tourmenté la différence des deux généalogies de JE[illegible] CHRIST. *St Matthieu* donne pour père à *seph*, *Jacob* ; à *Jacob*, *Mathan* ; à *Mat[illegible]*

Eli

zar. *St Luc* au contraire dit que *Joseph* fils d'*Héli*, *Héli* de *Matat*; *Matat* de *i*, *Lévi* de *Melchi*, &c. Ils ne veulent pas cilier les cinquante-six ancêtres que *Luc* ne à JESUS depuis *Abraham*, avec les ante-deux ancêtres différens que *Matthieu* donne depuis le même *Abraham*. Et ils sont ouchés que *Matthieu*, en parlant des quare-deux générations, n'en rapporte pourtit que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que us n'est point fils de *Joseph*, mais de *Marie*. élèvent aussi quelques doutes sur les mi; de notre Sauveur, en citant *St Augus*, *St Hilaire*, & d'autres qui ont donné récits de ces miracles un sens mystique, sens allégorique : comme au figuier maudit séché pour n'avoir pas porté de figues quand e n'était pas le temps des figues; aux dé-ons envoyés dans les corps des cochons, ans un pays où l'on ne nourrissait point de ochons; à l'eau changée en vin sur la fin l'un repas où les convives étaient déjà échauf-. Mais toutes ces critiques des savans sont onfondues par la foi, qui n'en devient que l pure. Le but de cet article est uniquement uivre le fil historique, & de donner une e précise des faits sur lesquels personne ne pute.

Premièrement, JESUS naquit sous la loi saïque, il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la norale; il ne révéla point le mystère de son carnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il

était né d'une vierge ; il reçut la bénéd
de *Jean* dans l'eau du Jourdain, cérémo
laquelle plusieurs juifs se soumettaient,
il ne baptisa jamais personne ; il ne parla
des sept sacremens ; il n'institua point de
rarchie ecclésiastique de son vivant. Il
à ses contemporains qu'il était fils de D
éternellement engendré, consubstantiel à l
& que le Saint-Esprit procédait du Père
Fils. Il ne dit point que sa personne était
posée de deux natures & de deux volo
il voulut que ces grands mystères fussen
noncés aux hommes dans la suite des te
par ceux qui seraient éclairés des lumièr
Saint-Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'é
en rien de la loi de ses pères ; il ne m
aux hommes qu'un juste agréable à DI
persécuté par ses envieux, & condamné
mort par des magistrats prévenus. Il v
que sa sainte Eglise établie par lui fît to
reste.

Il faut voir dans quel état était alc
religion de l'empire romain. Les mystèr
les expiations étaient accrédités dans pr
toute la terre. Les empereurs, il est vrai
grands & les philosophes n'avaient null
à ces mystères ; mais le peuple, qui en
de religion donne la loi aux grands, leu
posait la nécessité de se conformer en
rence à son culte. Il faut pour l'enchaîne
paître porter les mêmes chaînes que lui. *Ci*
lui-même fut initié aux mystères d'*Ele*
La connaissance d'un seul DIEU était le
cipal dogme qu'on annonçait dans ces
mystérieuses & magnifiques. Il faut avo

; & les hymnes qui nous sont restés
ystères, sont ce que le paganisme a
eux & de plus admirable.
rétiens, qui n'adoraient aussi qu'un
u, eurent par-là plus de facilité de
r plusieurs Gentils. Quelques philoso-
la secte de *Platon* devinrent chrétiens.
ourquoi les pères de l'Eglise des trois
s siècles furent tous platoniciens.
èle inconsidéré de quelques-uns ne nui-
nt aux vérités fondamentales On a re-
é à *St Justin* l'un des premiers pères,
ir dit dans son commentaire sur *Isaïe*,
es saints jouiraient dans un règne de mille
ur la terre, de tous les biens sensuels.
ui a fait un crime d'avoir dit dans son
ogie du christianisme, que DIEU ayant fait
erre, en laissa le soin aux anges, lesquels
nt devenus amoureux des femmes, leur fi-
t des enfans qui sont les démons.
On a condamné *Lactance* & d'autres pères,
ır avoir supposé des oracles de sibylles. Il
tendait que la sibylle *Erytrée* avait fait
quatre vers grecs, dont voici l'explication
érale.

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert;
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens
upposition de quelques vers acrostiches d'une
ienne sibylle, lesquels commençaient tous
les lettres initiales du nom de JESUS CHRIST,

chacune dans leur ordre. On leur reprocha d'a voir forgé des lettres de JESUS-CHRIST au d'Edesse, dans le temps qu'il n'y avait point de roi à Edesse ; d'avoir forgé des lettres Marie, des lettres de Sénèque à Paul, lettres & des actes de Pilate, de faux évan giles, de faux miracles, & mille autres postures.

Nous avons encore l'histoire ou l'évan de la nativité & du mariage de la vierge Ma rie, où il est dit qu'on la mena au temple de trois ans, & qu'elle monta les degrés tu seule. Il est rapporté qu'une colombe des du ciel pour avertir que c'était Joseph qui vait épouser Marie. Nous avons le proto-é gile de Jacques frère de JESUS du prem riage de Joseph. Il est dit que quand Marie enceinte en l'absence de son mari, & que mari s'en plaignit, les prêtres firent boire l'eau de jalousie à l'un & à l'autre, & tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance attri à St Thomas. Selon cet évangile JESUS à de cinq ans se divertissait avec des enfans son âge à pétrir de la terre glaise dont formait de petits oiseaux ; on l'en reprit, alors il donna la vie aux oiseaux, qui s' volèrent. Une autre fois un petit garçon l'a battu, il le fit mourir sur le champ. Nous av encore en arabe un autre évangile de l fance qui est plus sérieux.

Nous avons un évangile de Nicodème. Ce lui-là semble mériter une plus grande at tion, parce qu'on y trouve les noms de qui accusèrent JESUS devant Pilate ; c'ét

rincipaux de la synagogue, *Anne*, *Caïphe*, *mas*, *Datam*, *Gamaliel*, *Juda*, *Nephta-*
Il y a dans cette histoire des choses qui oncilient assez avec les évangiles reçus, & tres qui ne se voient point ailleurs. On y ue la femme guérie d'un flux de sang s'ap-t *Véronique*. On y voit tout ce que JESUS ans les enfers quand il y descendit.
ous avons ensuite les deux lettres qu'on ose que *Pilate* écrivit à *Tibère* touchant le lice de JESUS ; mais le mauvais latin dans el elles sont écrites découvre assez leur eté.
n poussa le faux zèle jusqu'à faire courir eurs lettres de JESUS-CHRIST ; on a con-s la lettre qu'on dit qu'il écrivit à *Abgare* l'Edesse ; mais alors il n'y avait plus de roi esse.
fabriqua cinquante évangiles qui furent ite déclarés apocryphes. *St Luc* nous ap-d lui-même que beaucoup de personnes en ent composé. On a cru qu'il y en avait ommé l'*Évangile éternel*, sur ce qu'il est lans l'Apocalypse, chap. XIV. *J'ai vu un volant au milieu des cieux, & portant angile éternel.* Les cordeliers abusant de aroles au treizième siècle, composèrent *Évangile éternel*, par lequel le règne du sprit devait être substitué à celui de JESUS-IST ; mais il ne parut jamais dans les pre-s siècles de l'Église aucun livre sous ce
.
n supposa encore des lettres de la Vierge, es à *St Ignace* le martyr, aux habitans Lessine & à d'autres.

Abdias, qui succéda immédiatement au apôtres, fit leur histoire, dans laquelle il m des fables si absurdes, que ces histoires on été avec le temps entièrement décréditées mais elles eurent d'abord un grand cours. C' *Abdias* qui rapporte le combat de *St Pierr* avec *Simon* le magicien. Il y avait en effet Rome un mécanicien fort habile nommé *Simon*, qui non-seulement fesait exécuter de vols sur les théâtres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui même renouvela le p dige attribué à *Dédale*; il se fit des ailes vola & il tomba comme *Icare*; c'est ce rapportent *Pline* & *Suétone*.

Abdias, qui était dans l'Asie, & qui écrivait en hébreu, prétend que *St Pierre* & *Simo* se rencontrèrent à Rome du temps de *Néron* Un jeune homme proche parent de l'empereu mourut; toute la cour pria *Simon* de le ressusciter; *St Pierre*, de son côté, se présenta pour faire cette opération. *Simon* emplo toutes les règles de son art; il parut réussi le mort remua la tête. Ce n'est pas assez, cri *St Pierre*, il faut que le mort parle; que *Sin* s'éloigne du lit, & on verra si le jeune hom est en vie: *Simon* s'éloigna, le mort ne remua plus, & *Pierre* lui rendit la vie d'un seul mot.

Simon alla se plaindre à l'empereur qu misérable galiléen s'avisait de faire de p grands prodiges que lui. *Pierre* comparut avec *Simon*, & ce fut à qui l'emporterait dans son art: Dis-moi ce que je pense, cria *Simon* à *Pierre*. Que l'empereur, répondit *Pierre*, me donne un pain d'orge, & tu verras si je fais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain.

ſitôt *Simon* fait paraître deux grands dogues
veulent le dévorer ; *Pierre* leur jette le
; & tandis qu'ils le mangent : Hé bien,
il, ne ſavais-je pas ce que tu penſais ?
'oulais me faire dévorer par tes chiens.
près cette première ſéance, on propoſa à
on & à *Pierre* le combat du vol, & ce fut
i s'élèverait le plus haut dans l'air. *Simon*
mença, *St Pierre* fit le ſigne de la croix,
'imon ſe caſſa les jambes. Ce conte était
é de celui qu'on trouve dans le *Sepher*
os jeſchut, où il eſt dit que JESUS lui-
ie vola, & que *Judas* qui en voulut faire
nt fut précipité.
'éron, irrité que *Pierre* eût caſſé les jambes
n favori *Simon*, fit crucifier *Pierre* la tête
bas, & c'eſt de-là que s'établit l'opinion
éjour de *Pierre* à Rome, de ſon ſupplice
e ſon ſépulcre.
'eſt ce même *Abdias* qui établit encore la
nce que *St Thomas* alla prêcher le chriſ-
ſme aux grandes Indes chez le roi *Gon-
r*, & qu'il y alla en qualité d'architecte.
a quantité de livres de cette eſpèce écrits
les premiers ſiècles du chriſtianiſme eſt
igieuſe. *St Jérôme* & *St Auguſtin* même
endent que les lettres de *Sénèque* & de
'aul ſont très-authentiques. Dans la pre-
e lettre, *Sénèque* ſouhaite que ſon frère
' ſe porte bien ; *bene te valere, frater*,
. *Paul* ne parle pas tout-à-fait ſi bien
que *Sénèque*. J'ai reçu vos lettres hier,
l, avec joie : *Litteras tuas hilaris accepi*,
y aurais répondu auſſitôt ſi j'avais eu la
ence du jeune homme que je vous aurais

envoyé, *si præsentiam juvenis habuissem.* reste, ces lettres qu'on croirait devoir ê instructives, ne sont que des complimens.

Tant de mensonges forgés par des chréti mal instruits & faussement zélés, ne portèr point préjudice à la vérité du christianisn ils ne nuisirent point à son établissement; contraire, ils font voir que la société ch tienne augmentait tous les jours, & que cha membre voulait servir à son accroissement.

Les Actes des Apôtres ne disent point les Apôtres fussent convenus d'un symbole effectivement ils avaient rédigé le symbole *Credo*, tel que nous l'avons, *St Luc* n'au pas omis dans son histoire ce fondement ess tiel de la religion chrétienne : la substance *Credo* est éparse dans les évangiles, mais articles ne furent réunis que long-temps apr

Notre symbole, en un mot, est inconte blement la créance des Apôtres, mais r pas une pièce écrite par eux. *Rufin*, pr d'Aquilée, est le premier qui en parle; & homélie attribuée à *St Augustin*, est le p mier monument qui suppose la manière d ce *Credo* fut fait. *Pierre* dit dans l'assembl *Je crois en* DIEU *père tout-puissant; A* dit, *& en* JESUS-CHRIST; *Jacques* ajou *qui a été conçu du St Esprit;* & ainsi du reste

Cette formule s'appelait *symbolos* en gr en latin *collatio*. Il est seulement à remarq que le grec porte : Je crois en DIEU p tout-puissant, feseur du ciel & de la ter *Pisteuo eis theon patera pantokratora, poi ouranou kai gês;* le latin traduit, *fese formateur*, par *creatorem*. Mais depuis,

raduiſant le ſymbole du premier concile de
Nicée, on mit *factorem.*

Conſtantin convoqua, aſſembla dans Nicée,
is-à-vis de Conſtantinople, le premier con-
ile œcuménique, auquel préſida *Ozius.* On y
écida la grande queſtion qui agitait l'Égliſe,
ouchant la divinité de JESUS-CHRIST; les uns
e prévalaient de l'opinion d'*Origène*, qui dit
u chap. VI contre *Celſe : Nous préſentons*
os prières à DIEU *par* JESUS, *qui tient le*
ilieu entre les natures créées, & la nature in-
rée, qui nous apporte la grâce de ſon père,
préſente nos prières au grand DIEU *en qua-*
ité de notre pontiſe. Ils s'appuyaient auſſi ſur
luſieurs paſſages de *St Paul*, dont on a rap-
orté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſur-tout
ur ces paroles de JESUS-CHRIST, *Mon père*
eſt plus grand que moi; & ils regardaient JESUS
omme le premier né de la création, comme
a pure émanation de l'être ſuprême, mais non
as préciſément comme DIEU.

Les autres qui étaient orthodoxes, allé-
uaient des paſſages plus conformes à la divi-
ité éternelle de JESUS, comme celui-ci:
on père & moi nous ſommes la même choſe;
aroles que les adverſaires interprétaient comme
ignifiant : *mon père & moi nous avons le même*
eſſein, la même volonté; je n'ai point d'autres
éſirs que ceux de mon père. Alexandre, évêque
l'Alexandrie, & après lui *Athanaſe*, étaient
la tête des orthodoxes, & *Euſèbe* evêque
le Nicomédie avec dix-ſept autres évêques,
e prêtre *Arius*, & pluſieurs prêtres, étaient
lans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord

envenimée, parce que *St Alexandre* traita ses adversaires d'antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : JESUS *est fils unique de* DIEU, *engendré du père, c'est-à-dire, de la substance du père* DIEU *de* DIEU *lumiere de lumière, vrai* DIEU *de vrai* DIEU *consubstantiel au père ; nous croyons aussi au St Esprit, &c.* Ce fut la formule du concile. On voit par cet exemple combien les évêq l'emportaient sur les simples prêtres. De mille personnes du second ordre étaient l'avis d'*Arius*, au rapport de deux patriar d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'A-lexandrie en arabe. *Arius* fut exilé par *Consta tin* ; mais *Athanase* le fut aussi bientôt après, *Arius* fut rappelé à Constantinople. Alors *Sa Macaire* pria DIEU si ardemment de faire mou *Arius*, avant que ce prêtre pût entrer la cathédrale, que DIEU exauça sa priere; *Arius* mourut en allant à l'église en 330. L'empereur *Constantin* finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre arien, & mourut entre les bras du chef des ariens *Eusèbe*, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de la mort, & laissant l'Église triomphante, mais divisée.

Les partisans d'*Athanase* & ceux d'*Eusèbe* firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'arianisme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'Empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat,

it étouffer ces divisions, & ne put y nir.

second concile général fut tenu à Consnople en 318. On y expliqua ce que le ile de Nicée n'avait pas jugé à propos de sur le Saint-Esprit, & on ajouta à la le de Nicée, *que le St Esprit est Seigneur ant, qui procède du Père, & qu'il est adoré rifié avec le Père & le fils.*

: ne fut que vers le neuvième siècle que ise latine statua par degrés que le Saint t procède du père & du Fils.

431, le troisième concile général tenu e décida que *Marie* était véritablement de DIEU, & que JESUS avait deux na- s une personne. *Nestorius* évêque de inople, qui voulait que la Ste Vierge mère de CHRIST, fut déclaré *Judas* :ile, & les deux natures furent encon mées par le concile de Calcédoine.

passerai légèrement sur les siècles suivans ont assez connus. Malheureusement il n'y ucune de ces disputes qui ne causât des es, & l'Église fut toujours obligée de attre. DIEU permit encore, pour exera patience des fidelles, que les Grecs & atins rompirent sans retour au neuvième : il permit encore qu'en Occident il y ingt-neuf schismes sanglans pour la chaire ome.

y a environ seize cents millions d'hommes terre, comme quelques doctes le prént, la sainte Eglise catholique romaine

univerfelle en poffède à-peu-près foixant
lions, ce qui fait plus de la vingt - fi
partie des habitans du monde connu. (

CHRONOLOGIE

On difpute depuis long-temps fur l'an
chronologie, mais y en a-t-il une ?

Il faudrait que chaque peuplade confid
eût poffédé & confervé des regiftres au
tiques bien atteftés. Mais combien p
peuplades favaient écrire ? & dans le
nombre d'hommes qui cultivèrent cet
rare, s'en eft-il trouvé qui priffent la
de marquer deux dates avec exactitude

Nous avons, à la vérité, dans des
très-récens les obfervations céleftes de
nois & des Chaldéens. Elles ne remont
viron deux mille ans plus ou moins avant
ère vulgaire. Mais quand les premières a
fe bornent à nous inftruire qu'il y eu
éclipfe fous un tel prince, c'eft nous app
que ce prince exiftait, & non pas ce
fait.

De plus, les Chinois comptent l'an
la mort d'un empereur toute entière,
mort le premier jour de l'an ; & fon f
feur date l'année fuivante du nom de fc
décefleur. On ne peut montrer plus de
pour fes ancêtres ; mais on peut fuppu

(*) Voyez *le précis de l'hiftoire de l'Églife* au mot *Églife*.

temps d'une manière plus fautive en comparaison de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cycle fexagénaire, dans lequel ils ont mis de l'ordre, qu'à l'empereur *Iao*, deux mille trois cents cinquante-fept ans avant notre ère vulgaire. Tout le temps qui précède cette époque eft d'une obfcurité profonde.

Les hommes fe font toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre. Par exemple, avant les horloges on ne favait qu'à-peu-près les heures du jour & de la nuit. Si on bâtiffait, les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées, les bois à-peu-près équarris, les membres des ftatues à-peu-près dégroffis, on ne connaiffait qu'à-peu-près fes plus proches voifins; & malgré la perfection où nous avons tout porté, c'eft ainfi qu'on en ufe encore dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce que nous avons des Chinois eft beaucoup, fi vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perfes, prefque rien des anciens Egyptiens. Tous nos fyftèmes inventés fur l'hiftoire de ces peuples, fe contredifent autant que nos fyftèmes métaphyfiques.

Les olympiades des Grecs ne commencent que fept cents vingt-huit ans avant notre manière de compter. On voit feulement vers ce temps-là quelques flambeaux dans la nuit, comme l'ère de *Nabonaffar*, la guerre de Lacédémone & de Meffène; encore difpute-t-on fur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença ſon prétendu règne. Les Romains, qui ſavaient combien cette époque eſt incertaine, ſe feraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il eſt prouvé que les deux cents quarante ans qu'on attribue aux ſept premiers rois de Rome, ſont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers ſiècles de Rome ſont abſolument dénués de chronologie.

Si quatre ſiècles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeſte d'événemens mêlés de fables, ſans preſque aucune date, que ſera-ce de petites nations reſſerrées dans un coin de terre, qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde, malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges, ce qui leur manquait en puiſſance & en culture des arts?

De la vanité des ſyſtèmes, ſur-tout en chronologie.

M. l'abbé de *Condillac* rendit un très-grand ſervice à l'eſprit humain, quand il fit voir le faux de tours les ſyſtèmes. Si on peut eſpérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité, ce n'eſt qu'après avoir bien reconnu to ceux qui mènent à l'erreur. C'eſt du moins une conſolation d'être tranquille, de ne pl chercher, quand on voit que tant de ſa ont cherché en vain.

La chronologie eſt un amas de veſſies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher ſur un terrain ſolide, ſont tombés. Nous

vons aujourd'hui quatre-vingts ſyſtèmes, dont l n'y en a pas un de vrai.

Les Babyloniens diſaient : Nous comptons uatre cents ſoixante & treize mille années 'obſervations céleſtes. Vient un pariſien qui eur dit : Votre compte eſt juſte ; vos années taient d'un jour ſolaire ; elles reviennent à ouze cents quatre-vingt-dix-ſept des nôtres, epuis *Atlas* roi d'Afrique grand aſtronome, uſqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babylone.

Mais jamais, quoi qu'en diſe notre pariſien, ucun peuple n'a pris un jour pour un an ; t le peuple de Babylone encore moins que erſonne. Il fallait ſeulement que ce nouveau enu de Paris dît aux Chaldéens : Vous êtes es exagérateurs, & nos ancêtres des ignorans ; es nations ſont ſujettes à trop de révolutions our conſerver des quatre mille ſept cents rente-ſix ſiècles de calculs aſtronomiques. Et uant au roi des Maures *Atlas*, perſonne ne ait en quel temps il a vécu. *Pythagore* avait utant de raiſon de prétendre avoir été coq, ue vous de vous vanter de tant d'obſerva-ions. (1)

Le grand ridicule de toutes ces chronolo-

(1) Pluſieurs ſavans ont imaginé que ces prétendues poques chronologiques n'etaient que des périodes aſtro-omiques imaginées pour comparer entr'elles les révo-ıtions des planètes & celle des fixes. Ces périodes, ont les prêtres aſtronomes & philoſophes avaient ſeuls : ſecret, etant venues à la connaiſſance du peuple & es étrangers, on les prit pour des époques réelles, t on y arrangea des événemens miraculeux, des dynaſ-ies de rois qui régnaient chacun des milliers d'années, &c. &c. ; cette opinion aſſez probable eſt la ſeule idée nnable qu'on ait eue ſur cette queſtion.

gies fantastiques, est d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme, sans savoir si cet homme a existé.

Langlet répète après quelques autres, dans sa *Compilation chronologique de l'histoire universelle* que précisément dans le temps d'*Abraham*, six ans après la mort de *Sara*, très-peu connue des Grecs, *Jupiter* âgé de soixante & deux ans commença à régner en Thessalie, que son règne fut de soixante ans, qu'il épousa sa sœur *Junon*, qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à son frère *Neptune*, que l Titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu *Jupiter ?* C'était par-là qu'il fallait commencer.

CICÉRON.

C'EST dans le temps de la décadence des beaux arts en France, c'est dans le siècle des paradoxes, & dans l'avilissement de la littérature & de la philosophie persécutées, qu'on veut flétrir *Cicéron* ; & quel est l'homme qui essaie de déshonorer sa mémoire ? c'est un de ses disciples, c'est un homme qui prête, comme lui, son ministère à la défense des accusés ; c'est un avocat qui a étudié l'éloquence chez ce gr maître; c'est un citoyen qui paraît animé co *Cicéron* même de l'amour du bien public, (

(1) M. *Linguet*. Cette satire de *Cicéron* est l' de ce secret penchant qui porte un grand n d'écrivains à combattre non les préjugés popul.. mais les opinions des hommes éclairés. Ils semblent comme *César* : j'aimerais mieux être le premier dans bicoque que le second dans Rome. Pour acquérir

ans un livre intitulé *Canaux navigables*, rempli de vues patriotiques & grandes que praticables, on est bien étonné de lire e philippique contre *Cicéron* qui n'a jamais creuser de canaux.

Le trait le plus glorieux de l'histoire de *icéron*, c'est la ruine de la conjuration de *atilina*; mais à le bien prendre, elle ne t du bruit à Rome, qu'autant qu'il affecta y mettre de l'importance. Le danger exif- iit dans ses discours bien plus que dans la ›se. C'était une entreprise d'hommes ivres il était facile de déconcerter. Ni le chef, les complices n'avaient pris la moindre sure pour assurer le succès de leur crime. n'y eut d'étonnant dans cette étrange ffaire que l'appareil dont le consul chargea outes ses démarches, & la facilité avec aquelle on lui laissa sacrifier à son amour- ›ropre tant de rejetons des plus illustres amilles.

D'ailleurs, la vie de *Cicéron* est pleine le traits honteux; son éloquence était vé- nale autant que pusillanime. Si ce n'était as l'intérêt qui dirigeait sa langue, c'était

gloire en suivant les traces des hommes éclairés, ut ajouter des vérités nouvelles à celles qu'ils ont lies; il faut saisir ce qui leur est échappé, voir ix & plus loin qu'eux. Il faut être né avec du e, le cultiver par des études assidues, se livrer à travaux opiniâtres, & savoir enfin attendre la répu- on. Au contraire, en combattant leurs opinions, on sûr d'acquérir à meilleur marché une gloire plus apte & plus brillante; & si on aime mieux compter suffrages que de les peser, il n'y a point à balancer e ces deux partis.

» la frayeur ou l'espérance ; le désir
» des appuis le portait à la tribur
» défendre sans pudeur des homme:
» honorés, plus dangereux cent
» *Catilina*. Parmi ses cliens, on ne v
» que des scélérats : & par un tra:
» de la justice divine, il reçut enl
» des mains d'un de ces misérabl(
» art avait dérobés aux rigueurs de
» humaine. »

A le bien prendre, la conjuratio *lina* fit à Rome plus que *du bruit* ; el gea dans le plus grand trouble, plus grand danger. Elle ne fut teri par une bataille si sanglante qu'il n exemple d'un pareil carnage, & peu rage aussi intrépide. Tous les soldat *lina* après avoir tué la moitié de l *Petreius* furent tués jusqu'au dernier périt percé de coups sur un monceau & tous furent trouvés le visage tou l'ennemi. Ce n'était pas là une er facile à déconcerter. *César* la favo apprit à *César* à conspirer un jour reusement contre sa patrie.

Cicéron défendait sans pudeur de plus déshonorés, plus dangereux cer Catilina.

Est-ce quand il défendait dans la Sicile contre *Verrès*, & la républiqu contre *Antoine* ? est-ce quand il r clémence de *César* en faveur de du roi *Déjotare* ? ou lorsqu'il obten de cité pour le poëte *Archias* ; dans sa belle oraison pour la loi

tous les suffrages des Romains en
grand *Pompée* ?

a pour *Milon* meurtrier de *Clodius*;
ius avait mérité sa fin tragique par
s. *Clodius* avait trempé dans la con-
le *Catilina*, *Clodius* était son plus
nemi, il avait soulevé Rome contre
vait puni d'avoir sauvé Rome ; *Milon*
ami.

c'est de nos jours qu'on ose dire que
nit *Cicéron* d'avoir plaidé pour un
itaire nommé *Popilius Léna*, & que
nce céleste le fit assassiner par ce
Léna même ! Personne ne sait si *Po-*
a était coupable ou non du crime
ron le justifia quand il le défendit ;
hommes savent que ce monstre fut
de la plus horrible ingratitude, de
ame avarice, & de la plus détestable
en assassinant son bienfaiteur pour
rgent de trois monstres comme lui.
servé à notre siècle de vouloir faire
'assassinat de *Cicéron* comme un acte
e divine. Les triumvirs ne l'auraient
Tous les siècles jusqu'ici ont détesté
sa mort.

oche à *Cicéron* de s'être vanté trop
'avoir sauvé Rome, & d'avoir trop
gloire. Mais ses ennemis voulaient
te gloire. Une faction tyrannique le
it à l'exil, & abattait sa maison,
il avait préservé toutes les maisons
die que *Catilina* leur préparait. Il
permis (c'est même un devoir) de
s services quand on les méconnaît,

& fur-tout quand on vous en fait un cr

On admire encore *Scipion* de n'avoir répo
à fes accufateurs que par ces mots : *C'eft à*
reil jour que j'ai vaincu Annibal, allons rend
grâce aux dieux. Il fut fuivi par tout le peu
au capitole, & nos cœurs l'y fuivent enc
en lifant ce trait d'hiftoire ; quoiqu'après t
il eût mieux valu rendre fes comptes que
tirer d'affaire par un bon mot.

Cicéron fut admiré de même par le peu
romain le jour qu'à l'expiration de fon con
lat, étant obligé de faire les fermens or
naires, & fe préparant à haranguer le pe
felon la coutume, il en fut empêché
tribun *Métellus* qui voulait l'outrager. *Cicer*
avait commencé par ces mots : *Je jure*;
tribun l'interrompit, & déclara qu'il ne
permettrait pas de haranguer. Il s'éleva
grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un mome
& renforçant fa voix noble & fonore,
dit pour toute harangue : *Je jure que*
fauvé la patrie. L'affemblée enchantée s'éc
Nous jurons qu'il a dit la vérité. Ce mom
fut le plus beau de fa vie. Voilà comme il
aimer la gloire.

Je ne fais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés

Romains, j'aime la gloire & ne veux point m'e
taire ;
Des travaux des humains c'eft le digne falaire :
Ce n'eft qu'en vous fervant qu'il la faut acheter :
Qui n'ofe la vouloir n'ofe la mériter.

Peut-on méprifer *Cicéron* fi on confidère
conduite dans fon gouvernement de la Ci

était alors une des plus importantes pro-ces de l'empire romain, en ce qu'elle con- à la Syrie & à l'empire des Parthes. licée, l'une des plus belles villes d'Orient, tait la capitale : cette province était aussi ſante qu'elle eſt dégradée aujourd'hui ſous ıvernement des Turcs, qui n'ont jamais ıc *Cicéron.*

Il commence par protéger le roi de Cap-loce *Ariobarzane*, & il refuſe les préſens e ce roi veut lui faire. Les Parthes viennent uer en pleine paix Antioche ; *Cicéron* y il atteint les Parthes après des marches es par le mont Taurus, il les fait fuir, pourſuit dans leur retraite, *Orzace* leur ral eſt tué avec une partie de ſon armée. e là il court à Pendeniſſum, capitale d'un s allié des Parthes, il la prend : cette pro-ıce eſt ſoumiſe. Il tourne auſſitôt contre les ples appelés *Tiburaniens*, il les défait ; & troupes lui déſèrent le titre d'*empereur* qu'il da toute ſa vie. Il aurait obtenu à Rome honneurs du triomphe ſans *Caton* qui s'y poſa., & qui obligea le ſénat à ne décerner e des réjouiſſances publiques & des remer-ıens aux dieux, lorſque c'était à *Cicéron* on devait en faire.

Si on ſe repréſente l'équité, le déſintéreſ-ıent de *Cicéron* dans ſon gouvernement, activité, ſon affabilité, deux vertus ſi rare-ıt compatibles, les bienfaits dont il combla peuples dont il était le ſouverain abſolu, udra être bien difficile pour ne pas accorder eſtime à un tel homme.

i vous faites réflexion que c'eſt-là ce même

romain qui le premier introduisit la philosopl dans Rome, que ses Tusculanes & son li\ de la Nature des Dieux sont les deux plus bea ouvrages qu'ait jamais écrit la sagesse qui n' qu'humaine, & que son traité des Offices le plus utile que nous ayons en morale, sera encore plus mal aisé de mépriser *Cicér* Plaignons ceux qui ne le lisent pas, plaign encore plus ceux qui ne lui rendent j justice.

Opposons au détracteur français les vers l'espagnol *Martial* dans son épigramme con *Antoine.*

Quid prosunt sacræ pretiosa silentia linguæ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.

Ta prodigue fureur acheta son silence,
Mais l'univers entier parle à jamais pour lui.

Voyez sur-tout ce que dit *Juvenal* :

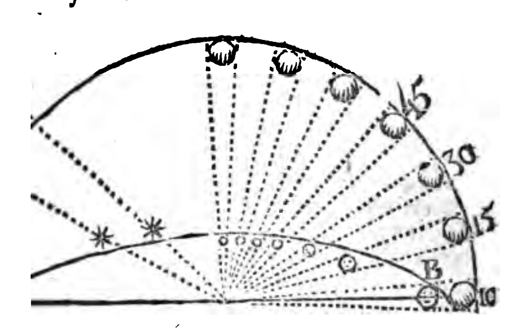
Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

CIEL MATÉRIEL.

Les lois de l'optique, fondées sur la nat des choses, ont ordonné que de notre pe globe nous verrons toujours le ciel matéri comme si nous en étions le centre, quoic nous soyons bien loin d'être centre :

Que nous le verrons toujours comme u voûte surbaissée, quoiqu'il n'y ait d'autre voi que celle de notre atmosphère, laquelle i point surbaissée :

e nous verrons toujours des aſtres rou-
ſur cette voûte, & comme dans un même
e, quoiqu'il n'y ait que cinq planètes
ales & dix lunes, & un anneau, qui
nt ainſi que nous dans l'eſpace :
notre ſoleil & notre lune nous paraî-
oujours d'un tiers plus grands à l'horizon
zénith, quoiqu'ils ſoient plus près de
ervateur au zénith qu'à l'horizon.
ici l'effet que font néceſſairement les aſtres
yeux.



tte figure repréſente à-peu-près en quelle rtion le ſoleil & la lune doivent être aperçus la courbe A B, *& comment les aſtres doi- paraître plus rapprochés les uns des autres la même courbe.*

Telles ſont les lois de l'optique, telle nature de vos yeux, que premièrement l matériel, les nuages, la lune, le ſoleil ſt ſi loin de vous, les planètes qui dans apogée en ſont encore plus loin, tous ſtres placés à des diſtances encore plus

immenfes, comètes, météores, tout doit paraître dans cette voûte furbaiffée cc de votre atmofphère.

2°. Pour moins compliquer cette v(obfervons feulement ici le foleil qui f(parcourir le cercle A B.

Il doit vous paraître au zénith | qu'à quinze degrés au-deffous, à trente encore plus gros, & enfin à l'horizon davantage; tellement que fes dimenfions le ciel inférieur décroiffent en raifon hauteurs dans la progreffion fuivante.

A l'horizon. . . . .
A quinze degrés . . . .
A trente degrés . . . .
A qurante-cinq degrés . . . . . .

Ses grandeurs apparentes dans la voûte baiffée, font comme fes hauteurs apparen & il en eft de même de la lune & d'une mète. (*)

3°. Ce n'eft point l'habitude, ce n'eft l'interpofition des terres, ce n'eft point fraction de l'atmofphère qui caufent cet *Mallebranche* & *Régis* ont difputé l'un l'autre; mais *Robert Shmith* a calculé. (

(*) Voyez l'optique de *Robert Shmith*.

(1) L'opinion de *Shmith* eft au fond la mê celle de *Mallebranche*. Puifque les aftres au zé à l'horizon font vus fous un angle à-peu-près ég différence apparente de grandeur ne peut venir la même caufe qui nous fait juger un corps pouces vu à cent pieds plus grand qu'un cor pouce vu à un pied, & cette caufe ne peut êt jugement de l'ame devenu habituel, & dont pa raifon nous avons ceffé d'avoir une confcience d

4°. Obfervez les deux étoiles qui étant à
e prodigieufe diftance l'une de l'autre, &
les profondeurs très-différentes dans l'im-
nfité de l'efpace, font confidérées ici comme
cées dans le cercle que le foleil femble par-
ırir. Vous les voyez diftantes l'une de l'autre
ıs le grand cercle, fe rapprochant dans le
it par les mêmes lois.
C'eft ainfi que vous voyez le ciel matériel.
eft par ces règles invariables de l'optique
e vous voyez les planètes tantôt rétrogrades,
ıtôt ftationnaires: elles ne font rien de tout
a. Si vous étiez dans le foleil, vous ver-
z toutes les planètes & les comètes rouler
ulièrement autour de lui dans les ellipfes
e DIEU leur affigne. Mais vous êtes fur la
nète de la terre, dans un coin où vous
pouvez jouir de tout le fpectacle.
N'accufons donc point les erreurs de nos
ıs avec *Mallebranche* : des lois conftantes
la nature, émanées de la volonté immuable
Tout-puiffant, & proportionnées à la conf-
ution de nos organ·, ne peuvent être des
reurs.
Nous ne pouvons voir que les apparences
s chofes, & non les chofes mêmes. Nous
fommes pas plus trompés quand le foleil,
vrage de DIEU, cet aftre un million de fois
ffi gros que notre terre, nous paraît plat
large de deux pieds, que lorfque dans un
roir convexe, ouvrage de nos mains, nous
yons un homme fous la dimenfion de quel-
ıes pouces.
Si les mages chaldéens furent les premiers
ii fe fervirent de l'intelligence que DIEU

leur donna pour mesurer & mettre à leur plac
les globes célestes, d'autres peuples plus grof
siers ne les imitèrent pas.

Ces peuples, enfans & sauvages, imaginèrer
la terre plate, soutenue dans l'air je ne f
comment par son propre poids ; le soleil,
lune & les étoiles marchant continuellem
sur un cintre solide qu'on appela *plaque*
firmament ; ce cintre portant des eaux, &
ayant des portes d'espace en espace, les eau
sortant par ces portes pour humecter la terre.

Mais comment le soleil, la lune & tous
astres reparaissaient-ils après s'être coucl
on n'en savait rien. Le ciel touchait à la terre
plate ; il n'y avait pas moyen que le sc ,
la lune & les étoiles tournassent sous la
& allassent se lever à l'orient après s'être
chés à l'occident. Il est vrai que ces ignorans
avaient raison par hasard, en ne conce
pas que le soleil & les étoiles fixes tournassent
autour de la terre. Mais ils étaient bien loin
de soupçonner le soleil immobile, & la t
avec son satellite tour t autour de lui c
l'espace avec les autres planètes. Il y a
plus loin de leurs fables au vrai système du
monde que des ténèbres à la lumière.

Ils croyaient que le soleil & les étoiles re-
venaient par des chemins inconnus, après s'être
délassés de leur course dans la mer Méditer-
ranée, on ne sait pas précisément dans que
endroit. Il n'y avait pas d'autre astronor
du temps même d'*Homère* qui est si nouveau.
Car les Chaldéens tenaient leur science secrète
pour se faire plus respecter des peuples. *Homère*
dit plus d'une fois, que le soleil se plonge

lans l'Océan ; (& encore cet Océan c'eſt le Nil) c'eſt-là qu'il répare par la fraîcheur des eaux, pendant la nuit, l'épuiſement du jour : après quoi il va ſe rendre au lieu de ſon lever par des routes inconnues aux mortels.
etre idée reſſemble beaucoup à celle du baron *Feneſte*, qui dit que ſi on ne voit pas le ſoleil quand il revient, *c'eſt qu'il revient de nuit.*
Comme alors la plupart des peuples de Syrie & les Grecs connaiſſaient un peu l'Aſie & une tite partie de l'Europe, & qu'ils n'avaient cune notion de tout ce qui eſt au nord du t-Euxin & au midi du Nil, ils établirent abord que la terre était plus longue que large un grand tiers ; par conſéquent le ciel qui chait à la terre & qui l'embraſſait, était ssi plus long que large. De-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude, dont nous avons toujours conſervé les noms, quoique nous ayons réformé la choſe.
Le livre de *Job*, compoſé par un ancien Arabe, qui avait quelque connaiſſance de l'aſtronomie puiſqu'il parle des conſtellations, s'exprime pourtant ainſi : « Où étiez-vous quand je jetais les fondemens de la terre ? qui en a pris les dimenſions ? ſur quoi ſes baſes portent elles ? qui a poſé ſa pierre angulaire ? »
Le moindre écolier lui répondrait aujourd'hui : La terre n'a ni pierre angulaire, ni baſe, ni fondement ; & à l'égard de ſes dimenſions nous les connaiſſons très-bien, puiſque depuis *Magellan* juſqu'à M. de *Bougainville*, plus d'un navigateur en a fait le tour.
Le même écolier fermerait la bouche au
P 2

déclamateur *Lactance* & à tous ceux qui ont dit avant & après lui que la terre est fondée sur l'eau, & que le ciel ne peut être au-dessous de la terre ; & que par conséq[uent] il est ridicule & impie de soupçonner qu'il y [a] des antipodes.

C'est une chose curieuse de voir avec [quel] dédain, avec quelle pitié *Lactance* regar[de] tous les philosophes qui depuis quatre cen[ts] ans commençaient à connaître le cours appa[-]rent du soleil & des planètes, la rondeur [de] la terre, la liquidité, la non-résistance d[es] cieux, à travers desquels les planètes couraie[nt] dans leurs orbites, &c. Il recherche (*a*) p[ar] *quels degrés les philosophes sont parvenus à [cet] excès de folie de faire de la terre une boul[e] & d'entourer cette boule du ciel.*

Ces raisonnemens sont dignes de tous ce[ux] qu'il fait sur les sibylles.

Notre écolier dirait à tous ces docteu[rs] apprenez qu'il n'y a point de cieux so[li]des placés les uns sur les autres, comme on [vous] l'a dit ; qu'il n'y a point de cercles [réels] dans lesquels les astres courent sur une préte[ndue] plaque :

Que le soleil est le centre de notre mo[nde] planétaire :

Que la terre & les planètes roulent autour

(*a*) *Lactance*, liv. III, chap. XXIV ; & le clergé d[e] France assemblé solennellement en 1770, dans le dix-huitième siècle, citait sérieusement comme un père de l'Église, ce *Lactance* dont les élèves de l'école d'Alexan[-]drie se seraient moqués de son temps, s'ils avaient dai[-]gné jeter les yeux sur ses rapsodies.

e lui, dans l'espace, non pas en traçant es cercles, mais des ellipses.

Apprenez qu'il n'y a ni dessus ni dessous; nais que les planètes, les comètes tendent 'utes vers le soleil, leur centre, & que le leil tend vers elles, par une gravitation 'rnelle.

'*actance* & les autres babillards seraient bien '*nés* en voyant le système du monde tel est.

IEL DES ANCIENS.

In ver à soie donnait le nom de *ciel* au duvet qui entoure sa coque, il raison- aussi bien que firent tous les anciens, ant le nom de *ciel* à l'atmosphère, , comme dit très-bien M. de *Fontenelle* les *mondes*, le duvet de notre coque. s vapeurs qui sortent de nos mers & de terre, & qui forment les nuages, les ores & les tonnerres, furent pris d'abord r la demeure des Dieux. Les Dieux des- dent toujours dans des nuages d'or chez *ière*; c'est de-là que les peintres les gnent encore aujourd'hui assis sur une nuée. nment est-on assis sur l'eau? Il était bien le que le maître des Dieux fût plus à son e que les autres : on lui donna un aigle ar le porter, parce que l'aigle vole plus it que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres villes demeuraient dans des citadelles, au it de quelque montagne, jugèrent que les

Dieux pouvaient avoir une citadelle aussi, & la placèrent en Thessalie sur le mont Olympe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues; de sorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes, qui semblent attachées à la voûte bleue de notre atmosphère, devinrent ensuite les demeures des Dieux; sept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logèrent où ils purent; le conseil général des Dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voie lactée: car il fallait bien que les Dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les Titans, espèce d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarèrent une guerre assez juste à ces Dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre maître du ciel, & du château de l'Olympe.

Neve foret terris securior arduus æther,
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

On attaqua le ciel aussi-bien que la terre;
Les géans chez les Dieux osant porter la guerre;
Entassèrent des monts jusqu'aux astres des nuits.

Il y a pourtant des six cents millions de lieues de ces astres là, & beaucoup plus loin encore de plusieurs étoiles au mont Olympe.

Virgile ne fait point de difficulté de dire :

Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis.
Daphnis voit sous ses pieds les astres & les nues.

Mais où donc était *Daphnis* ?
A l'opéra & dans des ouvrages plus sérieux
fait descendre des Dieux au milieu des
nts, des nuages & du tonnerre, c'est-à-
e, qu'on promène DIEU dans les vapeurs
notre petit globe. Ces idées sont si propor-
nnées à notre faiblesse, qu'elles nous pa-
ssent grandes.
Cette physique d'enfans & de vieilles était
ıdigieusement ancienne ; cependant on croit
e les Chaldéens avaient des idées pres-
aussi saines que nous de ce qu'on appelle
ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de
re monde planétaire, à-peu-près à la
ance de notre globe que nous avons re-
nue ; ils fesaient tourner la terre, & quel-
es planètes autour de cet astre ; c'est ce que
is apprend *Aristarque* de Samos : c'est à-
ı-près le systême du monde que *Copernic* a
fectionné depuis ; mais les philosophes gar-
ent le secrets pour eux, afin d'être plus
pectés des rois & du peuple, ou plutôt pour
tre pas persécutés.
La langage de l'erreur est si familier aux
nmes, que nous ap lons encore nos va-
ırs, & l'espace de la terre à lune, du
n de *ciel* ; nous disons, monter au ciel,
nme nous disons que le soleil tourne quoi-
on sache bien qu'il ne tourne pas. Nous
nmes probablement le ciel pour les habitans

de la lune, & chaque planète place ſon ciel dans la planète voiſine.

Si on avait demandé à *Homère* dans quel ciel était allée l'ame de *Sarpédon*, & où était celle d'*Hercule*, *Homère* eût été bien embarraſſé ; il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſureté avait-on que l'ame aérienne d'*Hercule* ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait elle été dans le ſoleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en ſavaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atome. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vide ; & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horizon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que *Vénus* étant venue à Paphos, retournât dans ſa planète quand cette planète était couchée, la déeſſe *Vénus* ne montait point alors par rapport à notre horizon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi : *ils ne penſaient pas.*

faut toujours en excepter un petit nombre
sages, mais ils sont venus tard ; peu ont
pliqué leurs pensées, & quand ils l'ont fait,
charl tans de la terre les ont envoyés au
l par le plus court chemin.
Un écrivain qu'on nomme, je crois, *Pluche*,
rétendu faire de *Moïse* un grand physicien ;
autre avait auparavant concilié *Moïse* avec
scartes, & avait imprimé le *Cartesius Mo-*
sans ; selon lui, *Moïse* avait inventé le pre-
er les tourbillons & la matière subtile ;
is on sait assez que DIEU qui fit de *Moïse*
grand législateur, un grand prophète, ne
ulut point du tout en faire un professeur de
ysique ; il instruisit les Juifs de leur devoir,
ne leur enseigna pas un mot de philosophie.
lmet qui a beaucoup compilé, & qui n'a
sonné jamais, parle du système des Hébreux ;
is ce peuple grossier était bien loin d'avoir
système ; il n'avait pas même d'école de
ométrie, le nom leur en était inconnu ;
r seule science était le métier de courtier
l'usure.
On trouve dans leurs livres quelques idées
ches, incohérentes, & dignes en tout d'un
uple barbare sur la structure du ciel. Leur
mier ciel était l'air, le second le firma-
nt, où étaient attachées les étoiles ; ce
nament était solide & de glace, & portait
eaux supérieures, qui s'échappèrent de ce
ervoir par des portes, des écluses, des
aractes, au temps du déluge.
Au-dessus de ce firmament, ou de ces eaux
périeures, était le troisième ciel ou l'empy-
e, où *St Paul* fut ravi. Le firmament était

une eſpèce de demi-voûte, qui embraſſai terre. Le ſoleil ne feſait point le tour d globe qu'ils ne connaiſſaient pas. Quand il parvenu à l'occident, il revenait à l'orient un chemin inconnu; & ſi on ne le voy pas, c'était comme le dit le baron de *Fenej* parce qu'il revenait de nuit.

Encore les Hébreux avaient-ils pris rêveries des autres peuples. La plupart nations, excepté l'école des Chaldéens, reg daient le ciel comme ſolide; la terre fi immobile était plus longue d'orient en o dent que du midi au nord d'un grand de-là viennent ces expreſſions de longi de latitude que nous avons adoptées. C que dans cette opinion il était impoſſible y eût des antipodes. Auſſi *St Auguſtin* l'idée des antipodes *d'abſurdité*; & *La* que nous avons déjà cité, dit expreſſ *Y a-t-il des gens aſſez fous pour croire y ait des hommes dont la tête ſoit plu que les pieds? &c.*

St Chryſoſtome s'écrie dans ſa quato homélie: *Où ſont ceux qui prétendent cieux ſont mobiles, & que leur forme culaire?*

Lactance dit encore au liv. III de ſes i tutions: *Je pourrais vous prouver par beau d'argumens qu'il eſt impoſſible que le ciel entou la terre.*

L'auteur du Spectacle de la nature pour dire à M. le chevalier, tant qu'il voudra, q *Lactance* & *St Chryſoſtome* étaient de gra philoſophes, on lui répondra qu'ils étaient grands ſaints, & qu'il n'eſt point du tout

aire pour être un saint, d'être un bon
onome. On croira qu'ils sont au ciel, mais
avouera qu'on ne sait pas dans quelle partie
ciel précisément.

CIRCONCISION.

ORSQU'*Hérodote* raconte ce que lui ont dit
rbares chez lesquels il a voyagé, il ra-
e des sottises, & c'est ce que font la
rt des voyageurs; aussi n'exige-t-il pas
le croie, quand il parle de l'aventure
s & de *Candaule*, d'*Arion* porté sur un
, & de l'oracle consulté pour savoir
ue fesait *Crésus*, qui répondit qu'il fesait
alors une tortue dans un pot couvert;
cheval de *Darius* qui ayant henni le
de tous, déclara son maître roi, &
nt autres fables propres à amuser des
s & à être compilées par des rhéteurs;
quand il parle de ce qu'il a vu, des
mes des peuples qu'il a examinées, de
antiquités qu'il a consultées, il parle alors
hommes.

emble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les
ns de la Colchide sont originaires d'E-
; j'en juge par moi-même plutôt que par
ire: car j'ai trouvé qu'en Colchide on se
nait bien plus des anciens Egyptiens qu'on
ressouvenait des anciennes coutumes de
os en Egypte.*

*s habitans des bords du Pont-Euxin pré-
ient être une colonie établie par Sésostris;
moi, je le conjecturais non-seulement*

parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont cheveux frisés, mais parce que les peupl Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie, sont les j sur la terre qui se sont fait circoncire de temps; car les Phéniciens & ceux de la lestine avouent qu'ils ont pris la circo des Egyptiens. Les Syriens qui habit jourd'hui sur les rivages du Thermodon Pathenie, & les Macrons leurs voisins a qu'il n'y a pas long-temps qu'ils se f formés à cette coutume d'Egypte; c principalement qu'ils sont reconnus p tiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, cette cérémonie est très-ancienne chez ces nations, je ne saurais dire qui des d la circoncision de l'autre : il est toutefoi semblable que les Ethiopiens la prir Egyptiens; comme, au contraire, les ciens ont aboli l'usage de circoncire les t nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'*Hér* que plusieurs peuples avaient pris la ci cision de l'Egypte; mais aucune nation jamais prétendu avoir reçu la circoncision Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'ori de cette coutume, où à la nation de qui ou six autres confessent la tenir, ou à autre nation bien moins puissante, m commerçante, moins guerrière, cachée un coin de l'Arabie pétrée, qui n'a ja communiqué le moindre de ses usages à au peuple.

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autr

ıarité dans l'Egypte ; n'eſt-il pas bien
nblable que le petit peuple a imité un
du grand peuple, & que les Juifs ont
ıelques coutumes de leurs maîtres ?
ıent d'Alexandrie rapporte que *Pythagore*
eant chez les Egyptiens, fut obligé de
e circoncire, pour être admis à leurs
es ; il fallait donc abſolument être cir-
pour être au nombre des prêtres d'E-
Ces prêtres exiſtaient lorſque *Joſeph*
en Egypte ; le gouvernement était très-
, & les cérémonies antiques de l'E-
obſervées avec la plus ſcrupuleuſe exacti-

Juifs avouent qu'ils demeurèrent pendant
ents cinq ans en Egypte ; ils diſent qu'ils
firent point circoncire dans cet eſpace
ıps ; il eſt donc clair que pendant deux
cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu
oncifion des Juifs ; l'auraient-ils priſe
après que les Juifs leur eurent volé tous
es qu'on leur avait prêtés, & ſe furent
dans le déſert avec leur proie, ſelon
opre témoignage ? Un maître adoptera-
principale marque de la religion de ſon
voleur & fugitif ? cela n'eſt pas dans
ıre humaine.

l dit dans le livre de *Joſué*, que les
ırent circoncis dans le déſert. *Je vous*
ré de ce qui feſait votre opprobre chez
yptiens. Or, quel pouvait être cet op-
pour des gens qui ſe trouvaient entre
uples de Phénicie, les Arabes & les
ens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mé-
es à ces trois nations ? comment leur

ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un pe
de prépuce : n'eſt-ce pas-là le ſens naturel d
ce paſſage ?

La Genèſe dit qu'*Abraham* avait été circon
cis auparavant, mais *Abraham* voyagea e
Egypte, qui était depuis long-temps un royau
me floriſſant, gouverné par un puiſſant roi
rien n'empêche que dans ce royaume ſi ancien
la circonciſion ne fût établie. De plus la cir
conciſion d'*Abraham* n'eut point de ſuite ; ſ
poſtérité ne fut circonciſe que du temps d
Joſué.

Or avant *Joſué*, les Iſraélites, de leur av
même, prirent beaucoup de coutumes des Egyp
tiens ; ils les imitèrent dans pluſieurs ſacrifices
dans pluſieurs cérémonies, comme dans le
jeûnes qu'on obſervait les veilles des fê
d'*Iſis*, dans les ablutions, dans la coutume
raſer la tête des prêtres : l'encens, le canae
labre, le ſacrifice de la vache rouſſe, la puri
fication avec de l'hyſope, l'abſtinence du c
chon, l'horreur des uſtenſiles de cuiſine
étrangers, tout atteſte que le petit peu
hébreu, malgré ſon averſion pour la gra
nation égyptienne, avait retenu une infin
d'uſages de ſes anciens maîtres. Ce bouc *Ha*
zazel qu'on envoyait dans le déſert, cl
des péchés du peuple, était une imitation vi
ſible d'une pratique égyptienne ; les rabbi
conviennent même que le mot d'*Hazazel* n
point hébreu. Rien n'empêche donc que
Hébreux n'aient imité les Egyptiens dans
circonciſion, comme feſaient les Arabes le
voiſins.

Il n'eſt point extraordinaire que DIEU,

ınctifié le baptême si ancien chez les Asia-
es, ait sanctifié aussi la circoncision non
ns ancienne chez les Africains. On a déjà
arqué qu'il est le maître d'attacher ses grâ-
aux signes qu'il daigne choisir.
.u reste, depuis que sous *Josué*, le peuple
eut été circoncis, il a conservé cet usage
u'à nos jours; les Arabes y ont aussi tou-
s été fidelles; mais les Egyptiens, qui dans
premiers temps circoncisaient les garçons
es filles, cessèrent avec le temps de faire
filles cette opération, & enfin la restrai-
ent aux prêtres, aux astrologues & aux
ɔhètes. C'est ce que *Clément* d'Alexandrie
Origène nous apprennent. En effet, on ne
point que les *Ptolomées* aient jamais reçu
irconcision.
.es auteurs latins qui traitent les Juifs avec
profond mépris qu'ils les appellent *curtus*
la, par dérision, *credat Judæus apella*,
i Judæi, ne donnent point de ces épithètes
Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est
ourd'hui circoncis, mais par une autre rai-
, parce que le mahométisme adopta l'an-
ıne circoncision de l'Arabie.
'est cette circoncision arabe qui a passé
z les Ethiopiens, où l'on circoncit encore
garçons & les filles.
l faut avouer que cette cérémonie de la
oncision paraît d'abord bien étrange; mais
doit remarquer que de tout temps les prê-
; de l'Orient se consacraient à leurs divi-
s par des marques particulières. On gravait
c un poinçon une feuille de lierre sur les
tres de *Bacchus*. *Lucien* nous dit que les

dévots à la déesse *Isis* s'imprimaient de
ractères sur le poignet, & sur le cou
prêtres de *Cybèle* se rendaient eunuques
Il y a grande apparence que les Egyp
qui révéraient l'instrument de la généra
& qui en portaient l'image en pompe dans
processions, imaginèrent d'offrir à *Isis* &
ris, par qui tout s'engendrait sur la
une partie légère du membre par qui ces
avaient voulu que le genre-humain se
tuât. Les anciennes mœurs orientales
prodigieusement différentes des nôtres, qu
ne doit paraître extraordinaire à quicon
un peu de lecture. Un Parisien est tout
quand on lui dit que les Hottentots font c
à leurs enfans mâles un testicule. Les H
tots sont peut-être surpris que les Pa
en gardent deux.

CIRUS.

PLUSIEURS doctes, & *Rollin* après eux
un siècle où l'on cultive sa raison, nou
assuré que *Javan*, qu'on suppose être le
des Grecs, était petit-fils de *Noé*. Je le
comme je crois que *Persée* était le fon
du royaume de Perse, & *Niger* de la
tie. C'est seulement un de mes chagrin
les Grecs n'aient jamais connu ce *Noé*
ritable auteur de leur race. J'ai marqué a
mon étonnement & ma douleur qu'*Adam*
père à tous ait été absolument ignoré
depuis le Japon jusqu'au détroit de l
excepté d'un petit peuple, qui n'a

u que très-tard. La science des généa-
t sans doute très-certaine, mais bien

ſt ni sur *Javan*, ni sur *Noé*, ni sur
ue tombent aujourd'hui mes doutes ;
Cirus ; & je ne cherche pas laquelle
s débitées sur *Cirus* est préférable,
érodote ou de *Ctésias*, ou celle de
i, ou de *Diodore*, ou de *Justin*, qui
contredisent. Je ne demande point
on s'est obstiné à donner ce nom de
un barbare qui s'appelait *Kosrou*, &
Ciropolis, de *Persépolis*, à des villes
nommèrent jamais ainsi.

e là tout ce qu'on a dit du grand
x jusqu'au roman de ce nom, & jus-
oyages que l'écossais *Ramsay* lui a fait
ıdre. Je demande seulement quelques
ns aux Juifs dont ils ont parlé.

ıarque d'abord qu'aucun historien n'a
ot des Juifs dans l'histoire de *Cirus*,
es Juifs sont les seuls qui osent faire
d'eux-mêmes en parlant de ce prince.

emblent en quelque sorte à certaines
disaient d'un ordre de citoyens su-
eux : *Nous connaissons messieurs*,
ieurs ne nous connaissent pas. Il en est
d'*Alexandre* par rapport aux Juifs.
istorien d'*Alexandre* n'a mêlé le nom
dre avec celui des Juifs ; mais *Josephe*
ıe pas de dire qu'*Alexandre* vint ren-
espects à Jérusalem ; qu'il adora je ne
pontife juif nommé *Jaddus*, lequel

lui avait autrefois prédit en songe la conqu
de la Perse. Tous les petits se rengorgent ; les grands songent moins à leur grandeur.

Quand *Tarif* vint conquérir l'Espagne, les vaincus lui disent qu'ils l'ont prédit. On en dit autant à *Gengis*, à *Tamerlan*, à *Mahomet II.*

A Dieu ne plaise que je veuille comparer les prophéties juives à tous les diseurs de bonne-aventure qui font leur cour aux victorieux, & qui leur prédisent ce qui leur est arrivé. Je remarque seulement que les Juifs produisent des témoignages de leur nation sur *Cirus*, environ cent soixante ans avant qu'il fût au monde.

On trouve dans *Isaïe* : (chap. XLV.) *V ce que dit le Seigneur à Cirus qui est mon Christ ; que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les rois, pour ouvrir devant lui les portes. Je marcherai devant vous ; j'humilierai les grands ; je romprai les coffres ; je vous donnerai l'argent caché, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, &c.*

Quelques savans ont peine à digérer que le Seigneur gratifie du nom de son CHRIST profane de la religion de *Zoroastre*. Ils osent dire que les Juifs firent comme tous les faibles qui flattent les puissans ; qu'ils supposèrent des prédictions en faveur de *Cirus*.

Ces savans ne respectent pas plus *Dan* qu'*Isaïe*. Ils traitent toutes les prophéties attribuées à *Daniel* avec le même mépris que *St. Jérome* montre pour l'aventure de *Suzanne*,

›ur celle du dragon de *Bélus*, & pour les trois ıfans de la fournaiſe.

Ces ſavans ne paraiſſent pas aſſez pénétrés eſtime pour les prophètes. Pluſieurs même entr'eux prétendent qu'il eſt métaphyſique-ent impoſſible de voir clairement l'avenir ; ı'il y a une contradiction formelle à voir qui n'eſt point ; que le futur n'exiſte pas, par conſéquent ne peut être vu ; que les ıudes en ce genre ſont innombrables chez utes les nations ; qu'il faut enfin ſe défier tout dans l'hiſtoire ancienne.

Ils ajoutent que s'il y a jamais eu une pré-ction formelle, c'eſt celle de la découverte l'Amérique dans *Sénèque* le tragique.

> . . . . . . *Venient annis*
> *Sæcula ſeris quibus oceanus*
> *Vincula rerum laxet, & ingens*
> *Pateat tellus, &c.* . . .

Les quatre étoiles du pôle antarctique ſont ınoncées encore plus clairement dans le *ante*. Cependant perſonne ne s'eſt aviſé de endre *Sénèque* & *Aligeri Dante* pour des de-ns.

Nous ſommes bien loin d'être du ſentiment ces ſavans, nous nous bornons à être ex-èmement circonſpects ſur les prophètes de ıs jours.

Quant à l'hiſtoire de *Cirus*, il eſt vraiment rt difficile de ſavoir s'il mourut de ſa belle ›rt, ou ſi *Thomiris* lui fit couper la tête. ais je ſouhaite, je l'avoue, que les ſavans i font couper le cou à *Cirus*, aient raiſon.

Il n'eſt pas mal que ces illuſtres voleurs grand chemin, qui vont pillant, & enſanglantant la terre, ſoient un peu châtiés quelquefois.

Cirus a toujours été deſtiné à devenir ſujet d'un roman. *Xénophon* a commencé, & malheureuſement *Ramſay* a fini. Enfin, p faire voir quel triſte ſort attend le héros, *Danchet* a fait une tragédie de *Cirus*.

Cette tragédie eſt entièrement ignorée. La *Cyropédie* de *Xénophon* eſt plus connue, parce qu'elle eſt d'un Grec. Les *Voyages de Cirus* le ſont beaucoup moins, quoiqu'ils aient été imprimés en anglais & en français, & qu'on y ait prodigué l'érudition.

Le plaiſant du roman intitulé, *Voyages de Cirus*, conſiſte à trouver un *Meſſie* par-tout, à Memphis, à Babylone, à Ecbatane, à Tyr comme à Jéruſalem, & chez *Platon* co dans l'Evangile. L'auteur ayant été quaker, anabaptiſte, anglican, presbytérien, était ve ſe faire *feneloniſte* à Cambrai ſous l'illuſtre teur du Télémaque. Etant devenu depuis precepteur de l'enfant d'un grand ſeigneur, il ſe cru fait pour inſtruire l'univers, & pour le gouverner; il donne en conſéquence des leçons à *Cirus* pour devenir le meilleur roi de l'univers, & le théologien le plus orthodoxe.

Ces deux rares qualités paraiſſent aſſez incompatibles.

Il le mène à l'école de *Zoroaſtre*, & enſuite à celle du jeune juif *Daniel* le plus grand philoſophe qui ait jamais été. Car non-ſeulement il expliquait tous les ſonges; (ce qui eſt la fin de la ſcience humaine) mais il de-

us ceux qu'on avait faits ; & c'eſt à
autre que lui n'eſt encore parvenu.
ndait que *Daniel* préſenterait la belle
u prince, c'était la marche naturelle
ı ; mais il n'en fit rien.
en récompenſe a de longues conver-
ec le grand roi *Nabuchodonoſor*, dans
qu'il était bœuf ; & *Ramſay* fait ru-
buchodonoſor en théologien très-pro-

s, étonnez-vous que le prince (*),
cet ouvrage fut compoſé, aimât mieux
chaſſe, ou à l'opéra que de le lire.

CLERC.

rait encore peut-être quelque choſe
r ce mot, même après le dictionnaire
ge, & celui de l'Encyclopédie. Nous
par exemple, obſerver qu'on était ſi
rs le dixième & onzième ſiècle, qu'il
it une coutume ayant force de loi
, en Allemagne, en Angleterre, de
de la corde à tout criminel condamné
lire : tant un homme de cette érudi-
néceſſaire à l'Etat.
me le bâtard, conquérant de l'An-
porta cette coutume. Cela s'appelait
le clergie, *beneficium clericorum aut*
m.
vons remarqué en plus d'un endroit
ux uſages perdus ailleurs ſe retrou-

(*) prince de *Turenne*,

vent en Angleterre, comme on retrouva da l'île de Samothrace les ancins myſtères d'C *phée*. Aujourd'hui même encore ce bénéfice clergie ſubſiſte chez les Anglais dans tou ſa force pour un meurtre commis ſans deſſein & pour un premier vol qui ne paſſe pas ci cents livres ſterling. Le criminel qui ſait lir demande un bénéfice de clergie; on ne pe le lui refuſer. Le juge qui était réputé p l'ancienne loi ne ſavoir pas lire lui-même s'en rapporte encore au chapelain de la priſon qui préſente un livre au condamné. Enſuite demande au chapelain, *Legit? Lit-il?* Le cha pelain répond, *Legit ut clericus*, *Il lit com un clerc*. Et alors on ſe contente de faire mar quer d'un fer chaud le criminel à la paume la main. On a eu ſoin de l'enduire de graiſſe; fer fume & produit un ſifflement ſans aucun mal au patient réputé clerc.

Du célibat des clercs.

On demande ſi dans les premiers ſiècles l'Egliſe le mariage fût permis aux clercs, dans quel temps il fut défendu?

Il eſt avéré que les clercs, loin d'être gagés au célibat dans la religion juive, étai tous au contraire excités au mariage, non ſeulement par l'exemple de leurs patriarches mais par la honte attachée à vivre ſans poſ térité.

Toutefois, dans les temps qui précédèr les derniers malheurs des Juifs, il s'éleva ſectes de rigoriſtes, eſſéniens, judaïtes, the rapeutes, hérodiens; & dans quelques-un

me celle des efféniens & des thérapeutes, ›lus dévots ne fe mariaient pas. Cette con- nce était une imitation de la chafteté des ales établies par *Numa Pompilius*, de la de *Pythagore* qui inftitua un couvent, des reffes de *Diane*, de la pythie de Delphe, us anciennement de *Caffandre* & de *Chryfis* reffes d'*Apollon*, & même des prêtreffes *'acchus*.

:s prêtres de *Cybèle*, non-feulement fefaient de chafteté, mais de peur de violer leurs x ils fe rendaient eunuques.

'utarque, dans fa huitième queftion des os de table, dit qu'il y a des colléges ·êtres en Egypte qui renoncent au mariage.

:s premiers chrétiens, quoique fefant pro- ›n d'une vie auffi pure que celle des effé- s & des thérapeutes, ne firent point une ı du célibat. Nous avons vu que prefque les apôtres & les difciples étaient mariés. *aul* écrit à *Tite* : (*a*) *Choififfez pour prêtre qui n'aura qu'une femme ayant des enfans 'es, & non accufés de luxure.*

dit la même chofe à *Timothée*; (*b*) *que le :illant foit mari d'une feule femme.*

femble faire fi grand cas du mariage, que la même lettre à *Timothée*, il dit : (*c*) *La ıe ayant prévariqué fe fauvera en fefant :nfans.*

: qui arriva dans le fameux concile de e au fujet des prêtres mariés, mérite une

) Épître à *Tite*, chap. I.

I. à *Timoth.* ch. III, v. 2.

) Chap. II, v. 15.

grande attention. Quelques évêques,
port de *Sozomène* & de *Socrate*, (*d*)
sèrent une loi qui défendît aux évêqu
prêtres de toucher dorénavent à leurs
mais *St Paphnuce* le martyr, évêque d
en Egypte, s'y opposa fortement, di
coucher avec sa femme c'est chasteté;
avis fut suivi par le concile.

Suidas, *Gelase Cisicène*, *Cassiodore* &
phore Caliste, rapportent précisément l
chose.

Le concile seulement défendit aux e
tiques d'avoir chez eux des agapètes, a
ciées, autres que leurs propres femmes,
leurs mères, leurs sœurs, leurs tante
vieilles hors de tout soupçon.

Depuis ce temps, le célibat fut reco
sans être ordonné. *St Jérôme*, voué à
tude, fut celui de tous les pères qu
plus grands éloges du célibat des prêtr
pendant, il prend hautement le parti
térius évêque d'Espagne qui s'était
deux fois. *Si je voulais nommer*, dit-
les évêques qui ont passé à de seconde
j'en trouverais plus qu'il n'y eut d'évê
concile de Rimini. (*e*) *Tantus numerus*
gabitur ut Riminensis synodus superetu

Les exemples des clercs mariés, &
avec leurs femmes, sont innombrab
nius évêque de Clermont en Auvergne
quième siècle, épousa *Papianilla* fille
pereur *Avitus*; & la maison de *Poligna*

(*d*) *Sozom.* liv. I. *Socrate*, liv. I.

(*e*) Lettre LXVII à *Oceanus*.

ıdu en defcendre. *Simplicius* évêque de Bour-
; eut deux enfans de fa femme *Palladia.*
St Grégoire de Nazianze était fils d'un autre
égoire évêque de Nazianze, & de *Nonna*,
ıt cet évêque eut trois enfans, favoir, *Ce-
ius*, *Gorgonia* & le *Saint.*
On trouve dans le décret romain, au canon
us, une lifte très-longue d'évêques enfans
prêtres. Le pape *Ofius* lui-même était fils
fous-diacre *Etienne*, & le pape *Boniface I*
du prêtre *Joconde.* Le pape *Felix III* fut
du prêtre *Felix*, & devint lui-même un des
ux de *Grégoire* le grand. *Jean II* eut pour
e le prêtre *Projectus*, *Agapet* le prêtre
rdien. Le pape *Silveftre* était fils du pape
rmifdas. Théodore I naquit du mariage de
éodore patriarche de Jérufalem, ce qui devait
oncilier les deux Eglifes.
Enfin, après plus d'un concile tenu inutile-
nt fur le célibat qui devait toujours accom-
er le facerdoce, le pape *Grégoire VII*
ommunia tous les prêtres mariés, foit pour
dre l'Eglife plus refpectable par une difci-
ıe plus rigoureufe, foit pour attacher plus
oitement à la cour de Rome les évêques
les prêtres des autres pays qui n'auraient
utre famille que l'Eglife.
Cette loi ne s'établit pas fans de grandes
ıtradictions.
C'eft une chofe très-remarquable que le con-
: de Bafle ayant dépofé, du moins en paroles,
pape *Eugène IV*, & élu *Amédée de Savoie*,
fieurs évêques ayant objecté que ce prince
it été marié, *Enéas Silvius*, depuis pape
s le nom de *Pie II*, foutint l'élection d'*Amé-*

dée, par ces propres paroles; *Non ſolum qui uxorem habuit, ſed uxorem habens poteſt aſſumi. Non-ſeulement celui qui a été marié, mais celui qui l'eſt peut être pape.*

Ce *Pie II* était conſéquent. Liſez ſes lettres à ſa maîtreſſe dans le *recueil de ſes œuvres.* Il était perſuadé qu'il y a de la démence à vouloir frauder la nature, qu'il faut la guider, & n chercher à l'anéantir. (*)

Quoi qu'il en ſoit, depuis le concile de Trente, il n'y a plus de diſpute ſur le célibat des clercs dans l'Egliſe catholique romaine; il n'y a plus que des déſirs.

Toutes les communions proteſtantes ſe ſ ſéparées de Rome ſur cet article.

Dans l'Egliſe grecque qui s'étend aujou d'hui des frontières de la Chine au cap M tapan, les prêtres ſe marient une fois. Par-t les uſages varient, la diſcipline change ſ les temps & ſelon les lieux. Nous ne fei ici que raconter, & nous ne controverſ jamais.

Des clercs du ſecret, devenus depuis ſecrétaires d'État & miniſtres.

Les clercs du ſecret, clercs du roi, qui ſ devenus depuis ſecrétaires d'Etat en France & en Angleterre, étaient originairement notaires du roi; enſuite on les nomma *ſecrétaires des commandemens.* C'eſt le ſavant & le borieux *Paſquier* qui nous l'apprend. Il était bien inſtruit, puiſqu'il avait ſous ſes yeux

(*) Voyez *Onaniſme.*

registres de la chambre des comptes qui de nos jours ont été consumés par un incendie.

A la malheureuse paix du Catau-Cambresis en 1558, un clerc de *Philippe II* ayant pris le titre de *secrétaire d'État*, l'*Aubépine* qui était clerc secrétaire des commandemens du roi de France, & son notaire, prit aussi le titre de *secrétaire d'Etat* afin que les dignités fussent égales, si les avantages de la paix ne l'étaient pas.

En Angleterre avant *Henri VIII*, il n'y avait qu'un secrétaire du roi, qui présentait debout les mémoires & requêtes au conseil. *Henri VIII* en créa deux, & leur donna les mêmes titres & les mêmes prérogatives qu'en Espagne. Les grands seigneurs alors n'acceptaient pas ces places; mais avec le temps elles sont devenues si considérables, que les pairs du royaume & les généraux des armées en ont été revêtus. Ainsi tout change. Il ne reste rien en France du gouvernement de *Hugues* surnommé *Capet*, ni en Angleterre de l'administration de *Guillaume* surnommé *le bâtard*.

CLIMAT.

Hic segetes; illic veniunt feliciùs uvæ:
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi?
Ut Chalybes nudi ferrum, virosaque pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?

Il faut ici se servir de la traduction de M. l'abbé de *Lille*, dont l'élégance en tant d'en-

droits eſt égale au mérite de la difficul
montée.

Ici ſont des vergers qu'enrichit la culture,
Là règne un vert gazon qu'entretient la nat
Le Tmole eſt parfumé d'un ſafran précieux
Dans les champs de Saba l'encens croît pour l
L'Euxin voit le caſtor ſe jouer dans ſes ond
Le pont s'enorgueillit ſous ſes mines profon
L'inde produit l'ivoire ; & dans ſes champs g
L'Épire pour l'Élide exerce ſes courſiers.

Il eſt certain que le ſol & l'atmoſp gnalent leur empire ſur toutes les pro de la nature, à commencer par l'hon à finir par les champignons.

Dans le grand ſiècle de *Louis XIV* génieux *Fontenelle* a dit :

« On pourrait croire que la zone to
» les deux glaciales ne ſont pas fort
» pour les ſciences. Juſqu'à préſent ell
» point paſſé l'Egypte & la Mauritan
» côté, & de l'autre la Suède. Peut-ê
» ce pas été par haſard qu'elles ſe ſont
» entre le mont Atlas & la mer Baltiq
» ne ſait ſi ce ne ſont point là les
» que la nature leur a poſées, & ſi l'
» eſpérer de voir jamais de grands
» lapons ou nègres. »

Chardin, l'un de ces voyageurs qui nent, & qui approfondiſſent, va enco loin que *Fontenelle* en parlant de la Pe

(*a*) *Chardin*, chap. VII.

« La température des climats chauds, dit-il, » énerve l'efprit comme le corps, & diffipe » ce feu néceffaire à l'imagination pour l'in- » vention. On n'eft pas capable dans ces cli- » mats-là de longues veilles, & de cette forte » d'application qui enfantent les ouvrages des » arts libéraux & des arts mécaniques, &c. »

Chardin ne fongeait pas que *Sadi* & *Lokman* étaient Perfans. Il ne fefait pas attention qu'*Archimède* était de Sicile, où la chaleur eft plus grande que dans les trois quarts de la Perfe. Il oubliait que *Pythagore* apprit autrefois la géométrie chez les brachmanes.

L'abbé *Dubos* foutint & développa autant qu'il le put ce fentiment de *Chardin*.

Cent cinquante ans avant eux *Bodin* en avait fait la bafe de fon fyftème, dans fa *république* & dans fa *méthode de l'hiftoire*; il dit que l'influence du climat eft le principe du gouvernement des peuples & de leur religion.

Diodore de Sicile fut de ce fentiment longtemps avant *Bodin*.

L'auteur de l'*Efprit des lois*, fans citer perfonne, pouffa cette idée encore plus loin que *Dubos*, *Chardin* & *Bodin*. Une certaine partie de la nation l'en crut l'inventeur, & lui en fit un crime. C'eft ainfi que cette partie de la nation eft faite. Il y a par-tout des gens qui ont plus d'enthoufiafme que d'efprit.

On pourrait demander à ceux qui foutiennent que l'atmofphère fait tout, pourquoi l'empereur *Julien* dit, dans fon *Mifopogon*, que ce qui lui plaifait dans les Parifiens, c'était la gravité de leurs caractères, & la févérité de leurs mœurs; & pourquoi ces Parifiens, fans que

le climat ait changé, sont aujourd'hui (sans badins à qui le gouvernement d fouet en riant, & qui eux-mêmes r moment d'après, & chansonnent leurs ; teurs ?

Pourquoi les Egyptiens, qu'on nou encore plus graves que les Parisiens aujourd'hui le peuple le plus mou, le p vole & le plus lâche, après avoir, di conquis autrefois toute la terre pour leur sous un roi nommé *Sésostris?*

Pourquoi, dans Athènes, n'y a-t- d'*Anacréons*, ni d'*Aristotes*, ni de Z

D'où vient que Rome a pour ses *Ci* ses *Catons* & ses *Tite-Lives*, des citoy n'osent parler, & une populace de abrutis, dont le suprême bonheur est quelquefois de l'huile à bon marché voir défiler des processions ?

Cicéron plaisante beaucoup sur les dans ses lettres. Il prie *Quintus* son lieutenant de *César*, de lui demande trouvé de grands philosophes parmi e l'expédition d'Angleterre. Il ne se dou qu'un jour ce pays pût produire des maticiens qu'il n'aurait jamais pu. en Cependant le climat n'a point changé ciel de Londres est tout aussi nébuleu l'était alors.

Tout change dans les corps & dans les avec le temps. Peut-être un jour les cains viendront enseigner les arts aux de l'Europe.

Le climat a quelque puiſſance, le gouver-
ment cent fois plus ; la religion jointe au
uvernement encore davantage.

Influence du climat.

Le climat influe ſur la religion en fait de
rémonies & d'uſages. Un légiſlateur n'aura
s eu de peine à faire baigner des Indiens
ns le Gange à certains temps de la lune ;
ſt un grand plaiſir pour eux. On l'aurait
idé s'il eût propoſé le même bain aux peu-
s qui habitent les bords de la Duina vers
changel. Défendez le porc à un Arabe qui
rait la lèpre s'il mangeait de cette chair
s-mauvaiſe & très-dégoûtante dans ſon
ys, il vous obéira avec joie. Faites la même
fenſe à un Veſtphalien, il ſera tenté de vous
ttre.

L'abſtinence du vin eſt un bon précepte de
ligion dans l'Arabie, où les eaux d'orange,
citron, de limon ſont néceſſaires à la ſanté.
thomet n'aurait pas peut-être défendu le
n en Suiſſe, ſur-tout avant d'aller au combat.

Il y a des uſages de pure fantaiſie. Pour-
oi les prêtres d'Egypte imaginèrent-ils la
concifion ? ce n'eſt pas pour la ſanté. *Cambyſe*
i les traita comme ils le méritaient, eux &
r bœuf *Apis*, les courtiſans de *Cambyſe*,
ſoldats de *Cambyſe* n'avaient point fait
gner leurs prépuces & ſe portaient fort bien.
raiſon du climat ne fait rien aux parties
nitales d'un prêtre. On offrait ſon prépuce
Iſis probablement comme on préſenta par-

tout les prémices des fruits de la terre. C'était offrir les prémices du fruit de la vie.

Les religions ont toujours roulé sur deux pivots, observance & croyance ; l'observance tient en grande partie au climat ; la croyance n'en dépend point. On fera tout aussi bien recevoir un dogme sous l'équateur & sous le cercle polaire. Il sera ensuite également rejeté à Batavia & aux Orcades, tandis qu'il sera soutenu *unguibus & rostro* à Salamanque. Cela ne dépend point du sol & de l'atmosphère, mais uniquement de l'opinion, cette reine inconstante du monde.

Certaines libations de vin seront de précepte dans un pays de vignoble, & il ne tombera point dans l'esprit d'un législateur d'instituer en Norvége des mystères sacrés qui ne pourraient s'opérer sans vin.

Il sera expressément ordonné de brûler de l'encens dans le parvis d'un temple où l'on égorge des bêtes à l'honneur de la Divinité & pour le souper des prêtres. Cette boucherie appelée *temple* serait un lieu d'infection abominable, si on ne le purifiait pas continuellement ; & sans le secours des aromates, la religion des anciens aurait apporté la peste. On ornait même l'intérieur des temples de festons de fleurs pour rendre l'air plus doux.

On ne sacrifiera point de vache dans le pays brûlant de la presqu'île des Indes, parce que cet animal qui nous fournit un lait nécessaire est très-rare dans une campagne aride, que sa chair y est sèche, coriace, très-peu nourrissante, & que les brachmanes feraient très-mauvaise chère. Au contraire, la vache de-

ndra ſacrée, attendu ſa rareté & ſon utilité.

On n'entrera que pieds nus dans le temple *Jupiter-Ammon*, où la châleur eſt éxceſſive : faudra être bien chauffé pour faire ſes dé-tions à Copenhague.

Il n'en eſt pas ainſi du dogme. On a cru polythéiſme dans tous les climats; & il eſt ſi aiſé à un tartare de Crimée qu'à un ha-ant de la Mecque de reconnaître un Dieu que, incommunicable, non-engendré & n-engendreur. C'eſt par le dogme encore s que par les rites qu'une religion s'étend n climat à un autre. Le dogme de l'unité DIEU paſſa bientôt de Médine au mont ıcaſe ; alors le climat cède à l'opinion.

Les Arabes dirent aux Turcs : « Nous nous eſions circoncire en Arabie ſans ſavoir trop ourquoi ; c'était une ancienne mode des rêtres d'Egypte d'offrir à *Oshiret* ou *Oſiris* ne petite partie de ce qu'ils avaient de plus récieux. Nous avions adopté cette coutume rois mille ans avant d'être mahométans. Vous ſerez circoncis comme nous ; vous erez obligés comme nous de coucher avec ne de vos femmes tous les vendredis, & le donner par an deux & demi pour cent e votre revenu aux pauvres. Nous ne uvons que de l'eau & du ſorbet ; toute queur enivrante nous eſt défendue ; elles ont pernicieuſes en Arabie. Vous embraſ-erez ce régime, quoique vous aimiez le in paſſionnément, & que même il vous ſoit ouvent néceſſaire ſur les bords du Phaſe t de l'Araxe. Enfin, ſi vous voulez aller

» au ciel & y être bien placés, vous pren
» le chemin de la Mecque. »

Les habitans du nord du Caucase se s
mettent à ces lois, & embrassent dans t
son étendue une religion qui n'était pas
pour eux.

En Egypte le culte emblématique des
maux succéda aux dogmes de *Thaut*. Les d
des Romains partagèrent ensuite l'Egypte
les chiens, les chats & les crocodiles. A
religion romaine succéda le christianisme.
fut entièrement chassé par le mahométis
qui cédera peut-être la place à une reli
nouvelle.

Dans toutes ces vicissitudes, le climat
entré pour rien : le gouvernement a tout
Nous ne considérons ici que les causes secon
sans lever des yeux profanes vers la Pr
dence qui les dirige. La religion chrétien
née dans la Syrie, ayant reçu ses princip
accroissemens dans Alexandrie, habite auj
d'hui les pays où *Teutate*, *Irminsul*, *Fri*
Odin étaient adorés.

Il y a des peuples dont ni le climat, r
gouvernement n'ont fait la religion. Qu
cause a détaché le nord de l'Allemagne
Danemarck, les trois quarts de la Suisse
Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlan
la communion romaine? .... la pauvreté.
vendait trop cher les indulgences & la d
vrance du purgatoire à des ames dont les c
avaient alors très-peu d'argent. Les prél
les moines, engloutissaient tout le revenu d'
province. On prit une religion à meilleur
ché. Enfin, après vingt guerres civiles, c

cru que la religion du pape était fort bonne pour les grands ſeigneurs, & la réformée pour les citoyens. Le temps fera voir qui doit l'emporter vers la mer Egée & le Pont-Euxin de la religion grecque ou de la religion turque.

CLOU.

Nous ne nous arrêterons pas à remarquer la barbarie agreſte qui fit clou de *clavus*, & cloud de *clodoaldus*, & clou de girofle, quoique le girofle reſſemble fort mal à un clou; & *clou*, maladie de l'œil; & *clou*, tumeur de la peau, &c. Ces expreſſions viennent de la négligence & de la ſtérilité de l'imagination : c'eſt la honte d'un langage.

Nous demandons ſeulement ici aux reviſeurs de livres la permiſſion de tranſcrire ce que le miſſionnaire *Labat* dominicain, provéditeur du St Office, a écrit ſur les clous de la croix, à laquelle il eſt plus que probable que jamais aucun clou ne fut attaché.

« (*a*) Le religieux italien qui nous con-
» duiſait, eut aſſez de crédit pour nous faire
» voir entr'autres un des clous dont notre Sei-
» gneur fut attaché à la croix. Il me parut
» bien différent de celui que les bénédictins
» font voir à St Denis. Peut-être que celui
» de St Denis avait ſervi pour les pieds, &
» qu'il devait être plus grand que celui des
» mains. Il fallait pourtant que ceux des mains

(*a*) *Voyage du Jacobin Labat*, tome VIII, pages 34 & 35.

» fussent assez grands & assez forts pour sou
» tenir tout le poids du corps. Mais il fa
» que les Juifs aient employé plus de quat
» clous, ou que quelques-uns de ceux qu'o
» expose à la vénération des fidelles ne soie
» pas bien authentiques. Car l'histoire rappor
» que *Ste Hélène* en jeta un dans la mer po
» apaiser une tempête furieuse qui agitait so
» vaisseau. *Constantin* se servit d'un autre po
» faire le mors de la bride de son chev
» On en montre un tout entier à St Der
» en France, un autre aussi tout entier
» Ste Croix de Jérusalem à Rome. Un aut
» romain de notre siècle, très-célèbre, assu
» que la couronne de fer dont on couron
» les empereurs en Italie, est faite d'un
» ces clous. On voit à Rome & à Carpentr
» deux mors de bride aussi faits de ces clous
» & on en fait voir encore en d'autres
» droits. Il est vrai qu'on a la discrétion
» dire de quelques-uns, tantôt que c'est
» pointe, & tantôt que c'est la tête. »

Le missionnaire parle sur le même ton toutes les reliques. Il dit au même endro que lorsqu'on apporta de Jérusalem à Ro le corps du premier diacre *St Etienne*, qu'on le mit dans le tombeau du diac *St Laurent*, en 557, *St Laurent se reti de lui-même pour donner la droite à son hôt action qui lui acquit le surnom de civil espa gnol.* (*b*)

(*b*) Ce même missionnaire *Labat*, frère prêcheu provéditeur du St office, qui ne manque pas une o casion de tomber rudement sur les reliques & sur miracles des autres moines, ne parle qu'avec une

e fesons sur ces passages qu'une réflexion, que si quelque philosophe s'était expliqué l'Encyclopédie comme le missionnaire nicain *Labat*, une foule de *Patouillets* e *Nonottes*, de *Chiniacs*; de *Chaumeix* autres polissons auraient crié au déiste, thée, au géomètre.

Selon ce que l'on peut être
Les choses changent de nom.

Amphitrion.

ance de tous les prodiges & de toutes les pré- ..es de l'ordre de *St Dominique*. Nul écrivain que n'a jamais poussé si loin la vigueur de l'a- -ropre conventuel. Il faut voir comme il traite édictins & le père *Martène*. (*) *Ingrats bénédic- ... ah père Martène ! . . . noire ingratitude ; l'eau du déluge ne peut effacer ! . . . . vous sur les lettres provinciales, & vous retenez es jacobins ! tremblez, révérends bénédictins de ngrégation de St Vannes. . . . Si père Martène pas content, il n'a qu'à parler.*
st bien pis quand il punit le très-judicieux & très- nt voyageur *Misson*, de n'avoir pas excepté les ins de tous les moines auxquels il accorde beau- de ridicule. *Labat* traite *Misson* de *bouffon ignorant e peut être lu que par la canaille anglaise*. Et ce y a de mieux, c'est que ce moine fait tous ses pour être plus hardi & plus drôle que *Misson*. rplus, c'était un des plus effrontés convertisseurs ous eussions; mais en qualité de voyageur il res- à tous les autres qui croient que tout l'univers yeux ouverts sur tous les cabarets où ils ont , & sur leurs querelles avec les commis de la e.

(*) *Voyages de Labat*, tome V, depuis la page 35 la page 113.

COHÉRENCE, COHÉSIO ADHÉSION.

FORCE par laquelle les parties des tiennent enſemble. C'eſt le phénomène le commun & le plus inconnu. *Newton* ſe m des atomes crochus par leſquels on a v expliquer la *cohérence:* car il reſterait à pourquoi ils ſont crochus, & pourquoi cohèrent.

Il ne traite pas mieux ceux qui ont ex *cohéſion* par le repos; *C'eſt*, dit-il, *une occulte.* Il a recours à une attraction; n attraction qui peut exiſter, & qui n'e du tout démontrée, n'eſt-elle pas une occulte? La grande attraction des glo leſtes eſt démontrée & calculée. Celle adhérens eſt incalculable. Or, com mettre une force immeſurable qui ſerai même nature que celle qu'on meſure?

Néanmoins, il eſt démontré que la f d'attraction agit ſur toutes les planètes & tous les corps graves, proportionnell leur ſolidité; donc elle agit ſur toutes particules de la matière; donc il eſt très-ſemblable qu'en réſidant dans chaque par rapport au tout, elle réſide auſſi dans ch partie par rapport à la continuité; donc cohérence peut être l'effet de l'attraction.

Cette opinion paraît admiſſible juſqu'à ce qu'on trouve mieux; & le mieux n'eſt pas facile à rencontrer.

COMMERCE.

UIS le malheur de Carthage aucun
e fut puissant à la fois par le commerce
es armes, jusqu'au temps où Venise
t l'exemple. Les Portugais, pour avoir
cap de bonne-Espérance, ont quelque
é de grands seigneurs sur les côtes de
x jamais redoutables en Europe. Les
s-unies n'ont été guerrières que malgré
ce n'est pas comme unies entr'elles,
me unies avec l'Angleterre, qu'elles
é la main pour tenir la balance de
, au commencement du dix-huitième

ge, Venise & Amsterdam ont été puis-
nais elles ont fait comme ceux qui
us ayant amassé de l'argent par le
chètent des terres seigneuriales. Ni
, ni Venise, ni la Hollande, ni au-
le, n'a commencé par être guerrier
conquérant, pour finir par être mar-
es Anglais sont les seuls : ils se sont
ng-temps avant de savoir compter ;
aient pas quand ils gagnaient les ba-
Azincourt, de Crécy & de Poitiers,
uvaient vendre beaucoup de blé &
de beaux draps qui leur vaudraient
ntage. Ces seules connaissances ont
, enrichi, fortifié la nation. Londres
re & agreste lorsqu'*Edouard III* con-
moitié de la France. C'est unique-
ce que les Anglais sont devenus né-
que Londres l'emporte sur Paris par

l'étendue de la ville & le nombre des citoyens qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vai seaux de guerre & soudoyer des rois allié Les peuples d'Ecosse sont nés guerriers & spi rituels ; d'où vient que leur pays est devenu sous le nom d'union, une province d'Angle terre ? C'est que l'Ecosse n'a que du charbo & que l'Angleterre a de l'étain fin, de belle laines, d'excellens blés, des manufactures & des compagnies de commerce.

Quand *Louis XIV* fesait trembler l'Italie & que ses armées déjà maîtresses de la Savoi & du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin il fallut que le prince *Eugène* marchât du fon de l'Allemagne au secours du duc de Savoie Il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes ; il eut recours à des marchands anglais. En une demi-heure de temp on lui prêta cinq millions ; avec cela il déli vra Turin, battit les Français, & écrivit ceux qui avaient prêté cette somme, ce peti billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent, & » je me flatte de l'avoir bien employé à votr » satisfaction. » Tout cela donne un jus or gueil à un marchand anglais & fait qu'il se comparer, non sans quelque raison, à u citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair d royaume ne dédaigne point le négoce. Milor *Thownshend*, ministre d'État, a un frère qu se contente d'être marchand dans la cité. D le temps que milord *Orford* gouvernait l'An gleterre, son cadet était facteur à Alep, d'o il ne voulut pas revenir & où il est mort. Cet coutume, qui pourtant commence trop à passer, paraît monstrueuse à des allemands en

tê

ltés de leurs quartiers : ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne oit qu'un riche & puissant bourgeois, au lieu u'en Allemagne tout est prince. On a vu jusqu'à trente altesses du même nom, n'ayant : bien que des armoiries & une noble ·té.

En France est marquis qui veut ; & quionque arrive à Paris du fond d'une province vec de l'argent à dépenser, & un nom en c ou en *ille*, peut dire : un homme comme ! un homme de ma qualité ! & mépriser erainement un négociant. Le négociant end lui-même parler si souvent avec dédain 'sa profession, qu'il est assez sot pour en 'r. Je ne sais pourtant lequel est le plus à un État, ou un seigneur bien poudré, précisément à quelle heure le roi se e, a quelle heure il se couche, & qui se e des airs de grandeur en jouant le rôle sclave dans l'antichambre d'un ministre, ou négociant, qui enrichit son pays, donne son cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde.

CONCILES. (1)

SECTION PREMIÈRE.

Assemblée d'ecclésiastiques convoquée pour r soudre des doutes ou des questions sur l points de foi ou de discipline.

L'USAGE des conciles n'était pas incc aux sectateurs de l'ancienne religion de Z *dusht* que nous appelons *Zoroastre.* (*a*) V l'an 200 de notre ère vulgaire, le Perse *Ardheshir - Babecan* assembla q mille prêtres pour les consulter sur des qu'il avait touchant le paradis & l'enfer nomment la géhenne, terme que les adoptèrent pendant leur captivité de Babyl ainsi que les noms des anges & des mo plus célèbre des mages *Erdaviraph* ayant trois verres d'un vin soporifique, eut extase qui dura sept jours & sept nuits, p

(1) Comme le fonds de ces trois sections de l ticle *Conciles* est absolument le même, nous cro devoir répéter ici que les différentes sections qui c posent chaque article, tirées presque toujours d'ou ges publiés séparément, doivent renfermer quel répétitions; mais comme le ton de chaque article, réflexions, ou la manière de les présenter, diffé presque toujours, nous avons conservé ces articles c leur entier.

(*a*) *Hyde*, relig. des Persans, ch. 21.

t. laquelle ſon ame fut tranſportée vers
u. Revenu de ce raviſſement il raffermit
'oi du roi en racontant le grand nombre
merveilles qu'il avait vues dans l'autre
ıde, & en les feſant mettre par écrit.
'n ſait que JESUS fut appelé CHRIST, mot
; qui ſignifie *oint*, & ſa doctrine *chriſtia-*
ıe ou bien évangile, c'eſt-à-dire bonne
velle, (*b*) parce qu'un jour de ſabbat étant
é, ſelon ſa coutume, dans la ſynaguogue
Nazareth où il avait été élevé, il ſe fit à
nême l'application de ce paſſage d'*Iſaïe* (*c*)
l venait de lire : *L'eſprit du Seigneur eſt*
moi, c'eſt pourquoi il m'a rempli de ſon
ion, & m'a envoyé prêcher l'évangile aux
vres. Il eſt vrai que tous ceux de la ſy-
ɔgue le chaſsèrent hors de leur ville, &
ɔduiſirent juſqu'à la pointe de la mon-
ſur laquelle elle était bâtie, pour le
ıter, (*d*) & ſes proches vinrent pour
aiſir de lui : car ils diſaient & on leur di-
qu'il avait perdu l'eſprit. Or il n'eſt pas
ns certain que JESUS déclara conſtamment (*e*)
l n'était pas venu détruire la loi ou les
ɔhètes, mais les accomplir.
ependant comme il ne laiſſa rien par
t, (*f*) ſes premiers diſciples furent par-
:s ſur la fameuſe queſtion s'il fallait circon-

ɔ) *Luc*, chap. IV, v. 16.

) Chap. LXI, v. 1.

!) *Marc*, ch. III, v. 21.

) *Matth.* chap. V, v. 17.

') *Saint Jérôme* ſur le chap. 44, v. 29 d'*Ezéchiel.*

cire les gentils & leur ordonner de garder la loi mosaïque. (g) Les apôtres & les prêtres s'assemblèrent donc à Jérusalem pour examiner cette affaire, & aprés en avoir beaucoup conféré, ils écrivirent aux frères d'entre les gentils qui étaient à Antioche, en Syrie & en Cilicie, une lettre dont voici le précis. « Il a semblé » bon au Saint-Esprit & à nous de ne vous » point imposer d'autre charge que celles-ci » qui sont nécessaires : savoir, de vous abstenir » des viandes immolées aux idoles, & du » sang & de la chair étouffée & de la forni- » cation. »

La décision de ce concile n'empêcha pas que (h) *Pierre* étant à Antioche ne discontinuât de manger avec les gentils que lorsque plusieurs circoncis qui venaient d'auprès de *Jacques* furent arrivés. Mais *Paul* voyant qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'évangile, lui résista en face & lui dit devant tout le monde : Si vous qui êtes Juif vivez comme les gentils & non pas comme les Juifs, pourquoi contraignez-vous les gentils à judaïser ? *Pierre* en effet vivait comme les gentils depuis que dans un (i) ravissement d'esprit il avait vu le ciel ouvert, & comme une grande nappe qui descendait par les quatre coins du ciel en terre, dans laquelle il y avait de toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, de reptiles & d'oiseaux du ciel, & qu'il avait

(g) Act. chap. XV.

(h) Galat. chap. II, v. 11.

(i) Act. ch. X, v. 10.

voix qui lui avait dit : Levez-vous, tuez & mangez.

jui reprenait si hautement *Pierre* d'user dissimulation pour faire croire qu'il t encore la loi, se servit lui-même à n d'une feinte semblable. (*k*) Se accusé d'enseigner aux Juifs qui étaient s gentils à renoncer à *Moïse*, il s'alla dans le temple pendant sept jours, tous sussent que ce qu'ils avaient ouï lui était faux, mais qu'il continuait : la loi ; & cela par le conseil de tous :res assemblés chez *Jacques*, & ces étaient les mêmes qui avaient décidé Saint-Esprit que ces observances légales t pas nécessaires.

istingua depuis les conciles en parti- & en généraux. Les particuliers sont sortes. Les nationaux convoqués par e, par le patriarche ou par le pri- s provinciaux assemblés par le métro- ou par l'archevêque ; & les diocésains ides célébrés par chaque évêque. Le suivant est tiré d'un de ces conciles Mâcon. *Tout laïque qui rencontrera en un prêtre ou un diacre, lui présentera 'our s'appuyer ; si le laïque & le prêtre s deux à cheval, le laïque s'arrêtera ra révéremment le prêtre ; enfin, si le st à pied & le laïque à cheval, le laïque ·a & ne remontera que lorsque l'ecclé- sera à une certaine distance. Le tout ine d'être interdit pendant aussi long- ju'il plaira au métropolitain.*

st. ch. XXI, v. 23.

La liste des conciles tient plus de fei
in-folio dans le Dictionnaire de *Moi*
auteurs ne convenant pas d'ailleurs du
des conciles généraux, bornons-nou
résultat des huit premiers qui furent a
par ordre des empereurs.

Deux prêtres d'Alexandrie ayant v
voir si JESUS était DIEU ou créature
fut pas seulement les évêques & les pré
disputèrent, les peuples entiers furent
le désordre vint à un tel point que l
sur leur théâtres tournaient en rai
christianisme. L'empereur *Constantin* c
par écrire en ces termes à l'évêque *A*
& au prêtre *Arius* auteurs de la
« Ces questions qui ne sont point n
» qui ne viennent que d'une oisive
» peuvent être faites pour exercer
» mais elles ne doivent pas être poi
» oreilles du peuple. Étant divisés p
» petit sujet, il n'est pas juste que v
» verniez selon vos pensées, une
» multitude du peuple de DIEU. Ce
» duite est basse & puérile, indigne d
» & d'hommes sensés. Je ne le dis pas p
» contraindre à vous accorder entière
» cette question frivole, quelle qu'
» Vous pouvez conserver l'unité ave
» férend particulier, pourvu que ces
» opinions & ces subtilités demeurent
» dans le fond de la pensée. »

L'empereur ayant appris le peu d'e
lettre, résolut, par le conseil des é
de convoquer un concile œcuménique
dire, de toute la terre habitable; & cho

e lieu de l'assemblée, la ville de Nicée en Bithynie. Il s'y trouva deux mille quarante-huit évêques, qui tous, au rapport d'*Eutihius*, (*l*) furent de sentimens & d'avis différens. (*m*) Ce prince ayant eu la patience de les entendre disputer sur cette matière, fut très-surpris de trouver parmi eux si peu d'unanimité, & l'auteur de la préface arabe de ce concile, dit que les actes de ces disputes formaient quarante volumes.

Ce nombre prodigieux d'évêques ne paraîtra incroyable, si l'on fait attention à ce que rapporte *Usser* cité par *Selden*, (*n*) que *Saint Patrice*, qui vivait dans le cinquième siècle, fonda 365 églises, & ordonna un pareil nombre d'évêques; ce qui prouve qu'alors chaque église avait son évêque, c'est-à-dire son surveillant. Il est vrai que par le canon XIII du concile d'Ancire, on voit que les évêques des villes firent leur possible pour ôter les ordinations aux évêques de village, & les réduire à la condition de simples prêtres.

On lut dans le concile de Nicée une lettre d'*Eusèbe* de Nicomédie, qui contenait l'hérésie manifestement, & découvrait la cabale du parti d'*Arius*. Il y disait, entr'autres choses, que si l'on reconnaissait JESUS fils de DIEU créé, il faudrait aussi le reconnaître consubstantiel au père. Voilà pourquoi *Athanase* diacre d'Alexandrie persuada aux pères de s'arrêter

(*l*) Annal. d'*Alexandrie*, page 440.

(*m*) *Selden* des origin. d'*Alexandrie*, page 76.

(*n*) page 86.

au mot de consubstantiel qui avait été re
comme impropre par le concile d'Antioch
tenu contre *Paul* de Samosate ; mais c'est q
le prenait d'une manière si grossière & m
quant de la division, comme on dit que
sieurs pièces de monnaie sont d'un m
tal ; au lieu que les orthodoxes expliqu
si bien le terme de consubstantiel, que l'em
pereur lui-même comprit qu'il n'enfe
aucune idée corporelle, qu'il ne signifiait
cune division de la substance du père abso
ment immatérielle & spirituelle, & qu'il f
l'entendre d'une manière divine & ineffa
montrèrent encore l'injustice des ariens de
jeter ce mot, sous prétexte qu'il n'est
l'Écriture, eux qui employaient tant de
qui n'y sont point, en disant que le
DIEU était tiré du néant, & n'avait j
jours été.

Alors *Constantin* écrivit en même temps d
lettres pour publier les ordonnances du con
& les faire connaître à ceux qui n'y ava
pas assisté. La première, adressée aux Egl
en général, dit en beaucoup de paroles
la question de la foi a été examinée & si b
éclaircie qu'il n'y est resté aucune difficu
Dans la seconde, il dit entr'autres à l'Eg
d'Alexandrie en particulier : Ce que trois ce
évêques ont ordonné n'est autre chose qu
sentence du fils unique de DIEU ; le St Es
a déclaré la volonté de DIEU par ces gran
hommes qu'il inspirait : donc que personne
doute, que personne ne diffère ; mais reve
tous de bon cœur dans le chemin de la
rité.

rivains eccléſiaſtiques ne ſont pas d'ac-
le nombre des évêques qui ſouſcri-
ce concile. *Eusèbe* n'en compte que
ts cinquante ; (2) *Euſtache* d'Antioche,
'héodoret, deux cents ſoixante & dix ;
iaſe, dans ſon épître aux ſolitaires,
ts comme *Conſtantin* ; mais dans ſa
x Africains, il parle de trois cents
Ces quatre auteurs ſont pourtant té-
aires, & très-dignes de foi.
bre de trois cents dix-huit, que le
St Léon appelle myſtérieux, a été
ar la plupart des péres de l'Egliſe.
oiſe aſſure (*p*) que le nombre de trois
-huit évêques fut une preuve de la
du Seigneur JESUS dans ſon concile
:, parce que la croix déſigne trois
i le nom de JESUS dix-huit. *Saint*
èn défendant le mot de conſubſtantiel
dans le concile de Nicée, quoique
: cinquante-cinq ans auparavant dans
e d'Antioche, raiſonne ainſi : (*q*)
ingts évêques ont rejeté le mot de
ntiel, mais trois cents dix-huit l'ont
, ce dernier nombre eſt pour moi
re ſaint, parce que c'eſt celui des
qui accompagnèrent *Abraham*, lorſ-

eſte des 2048 n'eut point apparemment le
eſter juſqu'à la fin du concile, ou peut-être
ſe doit-il entendre de ceux qui furent con-
ion de ceux qui purent ſe rendre à Nicée.

:r. 132.

I, c. IX de la foi.

: 393 du Synode.

que victorieux des rois impies, il fut béni ; celui qui est la figure du sacerdoce éternel. Enfin, *Selden* (r) rapporte que *Dorothée*, métropolitain de Monembase, disait qu'il y avait eu précisément trois cents dix-huit pères à ce concile, parce qu'il s'était écoulé trois cents dix-huit ans depuis l'incarnation. Tous les chronologistes placent ce concile à l'an 325 de l'ère vulgaire, mais *Dorothée* en retranche sept ans pour faire quadrer sa comparaison ; ce n'est-là qu'une bagatelle : d'ailleurs on ne commença à compter les années depuis l'incarnation de JESUS qu'au concile de Lestines, l'an 743. *Denis le petit* avait imaginé c époque dans son cycle solaire de l'an 526, & *Bède* l'avait employée dans son *Histoire ecclésiastique*.

Au reste on ne sera point étonné que *Constantin* ait adopté le sentiment de ces trois cents ou trois cents dix-huit évêques qui tenaient pour la divinité de JESUS, si l'on attention qu'*Eusèbe* de Nicomédie, un des principaux chefs du parti arien, avait été complice de la cruauté de *Licinius*, dans maissacres des évêques & dans la persécuti des chrétiens. C'est l'empereur lui-même qui l'en accuse dans la lettre particulière qu'il écrivit à l'Eglise de Nicomédie. « Il a, dit-il, » envoyé contre moi des espions pendant les » troubles, & il ne lui manquait que de pren» dre les armes pour le tyran. J'en ai des » preuves par les prêtres & les diacres de sa » suite que j'ai pris. Pendant le concile de

(r) Page 80.

cée, avec quel empressement & quelle
›udence a-t-il soutenu, contre le té-
ignage de sa conscience, l'erreur con-
ncue de tous côtés, tantôt en implorant
protection, de peur qu'étant convaincu
n si grand crime, il ne fût privé de sa
nité. Il m'a circonvenu & surpris hon-
sement, & a fait passer toutes choses
ome il a voulu. Encore depuis peu, voyez
qu'il a fait avec *Théognis.* »
ıstantin veut parler de la fraude dont *Eu-*
le Nicomédie & *Théognis* de Nicée usè-
en souscrivant. Dans le mot *omousios* ils
rent un *iota* qui fesait *omoiousios*, c'est-
:, semblable en substance, au lieu que le
er signifie de même substance. On voit
ı que ces évêques cédèrent à la crainte
déposés & bannis : car l'empereur avait
:e d'exil ceux qui ne voudraient pas sous-
Aussi l'autre *Eusèbe* évêque de Césarée
uva le mot de consubstantiel, après l'avoir
ıttu le jour précédent.
›endant *Theonas* de Marmarique & *Second*
olémaïde demeurèrent opiniâtrément at-
; à *Arius* ; & le concile les ayant con-
ės avec lui, *Constantin* les exila & dé-
, par un édit, qu'on punirait de mort
nque ferait convaincu d'avoir caché quel-
crit d'*Arius*, au lieu de le brûler. Trois
après, *Eusèbe* de Nicomédie & *Théognis*
: aussi envoyés en exil dans les Gaules.
it qu'ayant gagné celui qui gardait les
du concile par ordre de l'empereur, ils
ıt effacé leurs souscriptions, & s'étaient
enseigner publiquement qu'il ne faut pas

croire que le fils soit consubstantiel a

Heureusement, pour remplacer leur tures & conserver le nombre mystérieux cents dix-huit, on imagina de mettre où étaient ces actes divisés par session tombeau de *Chrisante* & de *Misonius* qui morts pendant la tenue du concile; on la nuit en oraison, & le lendemain il se que ces deux évêques avaient signé. (*s*)

Ce fut par un expédient à-peu-près ble que les pères du même concile fi distinction des livres authentiques de l'E d'avec les apocryphes: (*t*) les ayant tous pêle-mêle sur l'autel, les apocryphe bèrent d'eux-mêmes par terre.

Deux autres conciles assemblés l'ar par l'empereur *Constance*, l'un de plus de cents évêques à Rimini, & l'autre de cent cinquante à Séleucie, rejetèrent de longs débats, le mot *consubstantiel* dé damné par un concile d'Antioche, comm l'avons dit; mais ces conciles ne sont re que par les sociniens.

Les pères de Nicée avaient été si o de la consubstantiabilité du fils, que san aucune mention de l'Eglise dans leur syr ils s'étaient contentés de dire: nous cı aussi au St Esprit. Cet oubli fut réparé cond concile général convoqué à Constant l'an 381 par *Théodose*. Le St Esprit y fut c Seigneur & vivifiant, qui procède du qui est adoré & glorifié avec le père &

(*s*) *Nicephore* liv. VIII, chap. XXIII. *Baro* *Aurélius Peruginus* sur l'année 325.

(*t*) Conciles de *Labbe*, tom. I, page 84.

i a parlé par les prophètes. Dans la fuite glife latine voulut que le St Efprit procédât :ore du fils, & le *filioque* fut ajouté au fymle, d'abord en Efpagne l'an 447, puis en ınce au concile de Lyon l'an 1274, & enfin Rome, malgré les plaintes des Grecs contre te innovation.

La divinité de JESUS une fois établie, il it naturel de donner à fa mère le titre de re de DIEU; cependant le patriarche de lantinople *Neftorius* foutint dans fes fers que ce ferait juftifier la folie des païens nnaient des mères à leurs dieux. *Théodofe* eune, pour décider cette grande queftion, fit. ɔler le troifième concile général à Ephèfe 1 I, où *Marie* fut reconnue mère de DIEU. autre héréfie de *Neftorius*, également ıée à Ephèfe, était de reconnaître deux onnes en JESUS. Cela n'empêcha pas le riarche *Flavien* de reconnaître dans la fuite ıx natures en JESUS. Un moine nommé *Eukès*, qui avait déjà beaucoup crié contre *ftorius*, affura pour les mieux contredire l'un & ıtre que JESUS n'avait auffi qu'une nature. :te fois-ci le moine fe trompa. Quoique fon timent eût été foutenu l'an 449 à coups de on dans un nombreux concile à Ephèfe, *Eukès* n'en fut pas moins anathématifé deux après par le quatrième concile général que npereur *Marcien* fit tenir à Calcédoine, où x natures furent affignées à JESUS.

Reftait à favoir combien, avec une perfonne deux natures, JESUS devait avoir de votés. Le cinquième concile général, qui l'an } affoupit par ordre de *Juftinien* les contef-

tations touchant la doctrine de trois évêques n'eut pas le loisir d'entamer cet important objet. Ce ne fut que l'an 680 que le sixième concile général, convoqué aussi à Constantinopl par *Constantin Pogonat*, nous apprit que JESU a précisément deux volontés ; & ce concile en condamnant les monothélites qui n'en admettaient qu'une, n'excepta pas de l'anathèm le pape *Honorius I* qui, dans une lettre rapportée par *Baronius*, (*u*) avait dit au patriarche de Constantinople : « Nous confessons un » seule volonté de JESUS-CHRIST. Nous ne » voyons point que les conciles ni l'Ecritur » nous autorisent à penser autrement ; mais d » savoir si, à cause des œuvres de divinité & » d'humanité qui sont en lui, on doit entendr » une ou deux opérations, c'est ce que je laiss » aux grammairiens, & ce qui n'import » guère. » Ainsi DIEU permit que l'Eglise grecque & l'Eglise latine n'eussent rien à se reprocher à cet égard. Comme le patriarche *Nestoriu* avait été condamné pour avoir reconnu deu personnes en JESUS, le pape *Honorius* le fu à son tour pour n'avoir confessé qu'une volont dans JESUS.

Le septième concile général, ou second d Nicée, fut assemblé l'an 787 par *Constantin* fils de *Léon* & d'*Irène*, pour rétablir l'adoration des images. Il faut savoir que les deu conciles de Constantinople, le premier l'an 73 sous l'empereur *Léon*, & l'autre vingt-quatr ans après sous *Constantin Copronyme*, s'étaien avisés de proscrire les images conformément à la loi mosaïque & à l'usage des premiers sièc

(*u*) Sur l'année 636.

du christianisme. Aussi le décret de Nicée où il est dit que quiconque ne rendra pas aux images des saints le service, l'adoration, comme à la Trinité, sera jugé anathème, éprouva d'abord des contradictions ; les évêques qui voulurent le faire recevoir l'an 789, dans un concile de Constantinople, en furent chassés par des soldats. Le même décret fut encore rejeté avec mépris l'an 794 par le concile de Francfort & par les livres carolins que *Charlemagne* fit publier. Mais enfin le second concile de Nicée fut confirmé à Constantinople sous l'empereur *Michel* & *Théodora* sa mère, l'an 842, par un nombreux concile qui anathématisa les ennemis des saintes images. Il est remarquable que ce furent deux femmes, les impératrices *Irène* & *Théodora*, qui protégèrent les images.

Passons au huitième concile général. Sous l'empereur *Basile*, *Photius*, ordonné à la place d'*Ignace* patriarche de Constantinople, fit condamner l'Eglise latine sur le *filioque* & autres pratiques, par un concile de l'an 866 ; mais *Ignace* ayant été rappelé l'année suivante, un autre concile déposa *Photius*, & l'an 869 les Latins à leur tour condamnèrent l'Eglise grecque dans un concile appelé par eux huitième général, tandis que les Orientaux donnent ce nom à un autre concile, qui dix ans après annulla ce qu'avait fait le précédent, & rétablit *Photius*.

Ces quatre conciles se tinrent à Constantinople ; les autres appelés généraux par les Latins, n'ayant été composés que des seuls évêques d'Occident, les papes à la faveur des

fauſſes décrétales s'arrogèrent inſenſiblement le droit de les convoquer. Le dernier aſſemblé à Trente, depuis l'an 1545 juſqu'en 1563, n'a ſervi ni à ramener les ennemis de la papauté, ni à les ſubjuguer. Ses décrets ſur la diſcipline n'ont été admis chez preſqu'aucune nation catholique, & il n'a produit d'autre effet que de vérifier ces paroles de *St Grégoire* de Nazianze : (*x*) *Je n'ai jamais vu de concile qui ait eu une bonne fin & qui n'ait augmenté les maux plutôt que de les guérir. L'amour de la diſpute & l'ambition règnent au-delà de ce qu'on p dire dans toute aſſemblée d'évêques !* (*)

Cependant le concile de Conſtance l'an 1415 ayant décidé qu'un concile général reçoit immédiatement de JESUS-CHRIST ſon autorité à laquelle toute perſonne, de quelque état dignité qu'elle ſoit, eſt obligée d'obéir dans ce qui concerne la foi ; le concile de Baſle ayant enſuite confirmé ce décret qu'il tient pour article de foi, & qu'on ne peut négliger ſans renoncer au ſalut, on ſent combien chacun eſt intéreſſé à ſe ſoumettre aux conciles.

SECTION II.

Notice des conciles généraux.

ASSEMBLÉE, conſeil d'état, parlement, états-généraux, c'était autrefois la même choſe

(*x*) Lettre 55.

(*) Et dans ſes poéſies, trad. lat.

Non ego cum gruibus ſimul anſeribuſque ſedebo

In ſynodis. . . . .

parmi nous. On n'écrivait ni en celte, ni en germain, ni en espagnol dans nos premiers siècles. Le peu qu'on écrivait était conçu en langue latine par quelques clercs ; ils exprimaient toute assemblée de leudes, de herren, ou de ricos-ombres, ou de quelques prélats par le mot de *concilium*. De-là vient qu'on trouve dans le sixième, septième & huitième siècle, tant de conciles qui n'étaient précisément que des conseils d'état.

Nous ne parlerons ici que des grands conciles appelés *généraux*, soit par l'Église grecque, soit par l'Eglise latine : on les nomma *synodes* à Rome comme en Orient dans les premiers siècles ; car les latins empruntèrent des Grecs les noms & les choses.

En 325, grand concile dans la ville de Nicée, convoqué par *Constantin*. La formule de la décision est : *Nous croyons* JESUS *consubstantiel au père*, DIEU *de* DIEU, *lumière de lumière, engendré & non fait. Nous croyons aussi au Saint-Esprit.* (*)

Il est dit dans le supplément appelé *appendix*, que les pères du concile voulant distinguer les livres canoniques des apocryphes, les mirent tous sur l'autel, & que les apocryphes tombèrent par terre d'eux-mêmes.

Nicéphore assure (y) que deux évêques *Chrisante* & *Misonius*, morts pendant les premières sessions, ressuscitèrent pour signer la condamnation d'*Arius*, & remoururent incontinent après.

(*) Voyez *Arianisme*.

(y) Liv. VIII, ch. XXIII.

Baronius soutient le fait, (1) mais *Fleuri* n'en parle pas.

En 359 l'empereur *Constance* assemble le grand concile de Rimini & de Séleucie, au nombre de six cents évêques, & d'un n bre prodigieux de prêtres. Ces deux concil correspondans ensemble défont tout ce que le concile de Nicée a fait, & proscrivent la consubstantiabilité. Aussi fut-il regardé depuis comme faux concile.

En 381, par les ordres de l'empereur *Théodose*, grand concile à Constantinople, de cent cinquante évêques, qui anathématisent le concile de Rimini. *St Grégoire* de Nazianze (a) y préside ; l'évêque de Rome y envoie des députés. On ajoute au symbole de Nicée: JESUS-CHRIST *s'est incarné par le Saint-Esprit & de la Vierge Marie —— il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate —— il a eté enseveli, & il est ressuscité le troisième jour, suivant les Ecritures. —— Il est assis à la droite du père —— nous croyons aussi au Saint-Esprit, seigneur vivifiant qui procède du père.*

En 431 grand concile d'Ephèse convoqué par l'empereur *Théodose* II. *Nestorius* évêque de Constantinople ayant persécuté violemment tous

(1) Tome IV, N°. 81.

(a) Voyez la lettre de *St Grégoire* de Nazianze à *Procope* ; il dit: « Je crains les conciles, je n'en ai jamais » vu qui n'aient fait plus de mal que de bien, & qui » aient eu une bonne fin ; l'esprit de dispute, la vanité, » l'ambition y dominent ; celui qui veut y réformer les » méchans s'expose à être accusé sans les corriger. » Ce saint savait que les pères des conciles sont des mes.

eux qui n'étaient pas de fon opinion fur des
ints de théologie, effuya des perfécutions
fon tour, pour avoir foutenu que la fainte
ge *Marie* mère de JESUS-CHRIST n'était
oint mère de DIEU, parce que, difait-il,
ESUS-CHRIST étant le verbe fils de DIEU
nfubftantiel à fon père, *Marie* ne pouvait
as être à la fois la mère de DIEU le père
de DIEU le fils. *Saint Cyrille* s'éleva hau-
nent contre lui. *Neftorius* demanda un concile
uménique; il l'obtint. *Neftorius* fut con-
né, mais *Cyrille* fut dépofé par un comité
concile. L'empereur caffa tout ce qui s'était
t dans ce concile, enfuite permit qu'on fe
mblât. Les députés de Rome arrivèrent
tard. Les troubles augmentant, l'empereur
êter *Neftorius* & *Cyrille*. Enfin, il or-
à tous les évêques de s'en retourner
chacun dans fon églife, & il n'y eut point de
conclufion. Tel fut le fameux concile d'Ephèfe.

En 449, grand concile encore à Ephèfe, furnommé depuis *le brigandage*. Les évêques furent au nombre de cent trente. *Diofcore* évêque d'Alexandrie y préfida. Il y eut deux députés de l'Églife de Rome, & plufieurs abbés de moines. Il s'agiffait de favoir fi JESUS-CHRIST avait deux natures. Les évêques & tous les moines d'Egypte s'écrièrent qu'*il fallait déchirer en deux tous ceux qui diviferaient en deux* JESUS-CHRIST. Les deux natures furent anathématifées. On fe battit en plein concile; ainfi qu'on s'était battu au petit concile de Cirthe en 355, & au petit concile de Carthage.

En 451, grand concile de Calcédoine con-

voqué par *Pulchérie*, qui épousa *Martien*, à condition qu'il ne serait que son premier sujet. *St Léon* évêque de Rome, qui avait un très-grand crédit, profitant des troubles que la querelle des deux autres excitait dans l'empire, présida au concile par ses légats ; c'est le premier exemple que nous en ayons. Mais les pères du concile craignant que l'Église d'Occident ne prétendît par cet exemple la supériorité sur celle d'Orient, décidèrent par le vingt-huitième canon que le siégé de Constantinople & celui de Rome auraient également les mêmes avantages & les mêmes priviléges. Ce fut l'origine de la longue inimitié qui régna & qui règne encore entre les deux Églises.

Ce concile de Calcédoine établit les deux natures & une seule personne.

Nicéphore rapporte (*b*) qu'à ce même concile, les évêques, après une longue dispute au sujet des images, mirent chacun leur opinion par écrit dans le tombeau de *Ste Euphémie*, & passèrent la nuit en prière. Le lendemain les billets orthodoxes furent trouvés en la main de la sainte, & les autres à ses pieds.

En 553, grand concile à Constantinople, convoqué par *Justinien* qui se mêlait de théologie. Il s'agissait de trois petits écrits différens qu'on ne connaît plus aujourd'hui. On les appela *les trois chapitres*. On disputait aussi sur quelques passages d'*Origène*.

L'évêque de Rome *Vigile* voulut y aller en personne, mais *Justinien* le fit mettre en

(*b*) Liv. XV, chap. V.

ſon. Le patriarche de Constantinople préſida. n'y eut perſonne de l'Egliſe latine, parce 'alors le grec n'était plus entendu dans ccident devenu tout-à-fait barbare.

En 680 encore un concile général à Conſ- itinople, convoqué par l'empereur *Conſtantin barbu*. C'eſt le premier concile appelé par Latins *in trullo*, parce qu'il fut tenu dans ſalon du palais impérial. L'empereur y da lui-même. A ſa droite étaient les pa- ;hes de Conſtantinople & d'Antioche; à uche les députés de Rome & de Jéruſalem. / décida que JESUS-CHRIST avait deux ıtés. On y condamna le pape *Honorius I* ne monothélite, c'eſt-à-dire, qui voulait JESUS-CHRIST n'eût eu qu'une volonté.

787 ſecond concile de Nicée, convoqué *.rène* ſous le nom de l'empereur *Conſtan-* ſon fils, auquel elle fit crever les yeux. n mari *Léon* avait aboli le culte des images, mme contraire à la ſimplicité des premiers cles, & favoriſant l'idolâtrie: *Irène* le ré-)lit; elle parla elle-même dans le concile. eſt le ſeul qui ait été tenu par une femme. ux légats du pape *Adrien IV* y aſſiſtèrent ne parlèrent point, parce qu'ils n'enten- ent point le grec; ce fut le patriarche *Tarèze* i fit tout.

Sept ans après, les Francs ayant entendu e qu'un concile à Conſtantinople avait or- nné l'adoration des images, aſſemblèrent par rdre de *Charles* fils de *Pepin*, nommé depuis *ırlemagne*, un concile aſſez nombreux à ancfort. On y traita le ſecond concile de

Nicée de *synode impertinent & arrogant*, *tenu en Grèce pour adorer des peintures.*

En 842 grand concile à Constantinople convoqué par l'impératrice *Théodora*. Culte images solennellement établi. Les Grecs encore une fête en l'honneur de ce grand concile, qu'on appelle *l'orthodoxie*. *Théodora* n'y présida pas.

En 861 grand concile à Constantinople composé de trois cents dix-huit évêques, voqué par l'empereur *Michel*. On y dépose *Ignace* patriarche de Constantinople, & élut *Photius*.

En 866 autre grand concile à Constantin, où le pape *Nicolas I* est déposé par cont & excommunié.

En 869 autre grand concile à Constantinople, où *Photius* est excommunié & déposé à son tour, & *St Ignace* rétabli.

En 879 autre grand concile à Constantinople, où *Photius* déjà rétabli est reconnu pour vrai patriarche par les légats du pape *Jean VIII*. On y traite de *conciliabule* le grand concile écunémique où *Photius* avait été déposé.

Le pape *Jean VIII* déclare *Judas*, tous ceux qui disent que le St Esprit procède du père & du fils.

En 1122 & 23 grand concile à Rome, tenu dans l'Eglise de St Jean de Latran par le pape *Calixte II*. C'est le premier concile général que les papes convoquèrent. Les empereurs d'Occident n'avaient presque plus d'autorité, & les empereurs d'Orient, pressés par les mahométans & par les croisés, ne tenaient plus que de chétifs petits conciles.

Au reste, on ne sait pas trop ce que c'est
e Latran. Quelques petits conciles avaient
: déjà convoqués dans Latran. Les uns
ent que c'était une maison bâtie par un
mmé *Latranus* du temps de *Néron*, les
tres que c'est l'Eglise de St Jean même bâtie
r l'évêque *Silvestre*.

Les évêques dans ce concile se plaignirent
tement des moines : *Ils possèdent*, disent-
, *les Églises, les terres, les châteaux,*
dixmes, les offrandes des vivans & des
ts ; il ne leur reste plus qu'à nous ôter la
& l'anneau. Les moines restèrent en
ion.

1139 autre grand concile de Latran par
pe *Innocent II*; il y avait, dit-on, mille
es. C'est beaucoup. On y déclara les
ecclésiastiques de *droit divin*, & on
nunia les laïques qui en possédaient.

1179 autre grand concile de Latran par
pape *Alexandre II*; il y eut trois cents
: évêques latins & un abbé grec. Les décrets
ent tous de discipline. La pluralité des bé-
fices y fut défendue.

En 1215 dernier concile général de Latran
r *Innocent III*, quatre cents douze évêques,
it cents abbés. Dès ce temps, qui était
ui des croisades, les papes avaient établi
patriarche latin à Jérusalem & un à Cons-
tinople. Ces patriarches vinrent au concile.
grand concile dit *que* DIEU *ayant donné*
x hommes la doctrine salutaire par Moïse,
naître enfin son fils d'une vierge pour montrer
chemin plus clairement ; que personne ne
ut-être sauvé hors de l'Eglise catholique.

Le mot de *tranſſubſtantiation*, ne fut conn qu'après ce concile. Il y fut défendu d'établi de nouveaux ordres religieux : mais depuis c temps on en a formé quatre-vingts.

Ce fut dans ce concile qu'on dépouill *Raimond* comte de Toulouſe de toutes ſes terres.

En 1245 grand concile à Lyon ville impériale. *Innocent IV* y mène l'empereur de Conſtantinople *Jean Paléologue* qu'il fait aſſeoir à côté de lui. Il y dépoſe l'empereur *Fré II* comme *félon* ; il donne un chapeau aux cardinaux, ſigne de guerre contre *Fré* Ce fut la ſource de trente ans de g civiles.

En 1274 autre concile général à Lyon. Cinq cents évêques, ſoixante & dix gros abbés & mille petits. L'empereur grec *Michel Paléologue*, pour avoir la protection du pape, ſon patriarche grec *Théophane*, & un év de Nicée pour ſe réunir en ſon nom à l'É latine. Mais ces évêques ſont déſavoués l'Égliſe grecque.

En 1311 le pape *Clément V* indique un concile général dans la petite ville de Vienne en Dauphiné. Il y abolit l'ordre des templiers. On ordonne de brûler les bégares, béguins & béguines, eſpèce d'hérétiques auxquels on imputait tout ce qu'on avait imputé autrefois aux premiers chrétiens.

En 1414 grand concile de Conſtance, convoqué enfin par un empereur qui rentre dans ſes droits ; c'eſt *Sigiſmond*. On y dépoſe le pape *Jean XXIII* convaincu de pluſieurs crimes. On

On y brûle *Jean Hus* & *Jérôme de Prague* convaincus d'opiniâtreté.

En 1431 grand concile de Basle, où l'on dépose en vain le pape *Eugène IV* qui fut plus habile que le concile.

En 1438 grand concile à Ferrare, transféré à Florence, où le pape excommunié excommunie le concile, & le déclare criminel de lèse-majesté. On y fit une réunion feinte avec l'Église grecque, écrasée par les synodes turcs qui se tenaient le sabre à la main.

Il ne tint pas au pape *Jules II* que son concile de Latran en 1512 ne passât pour un concile écuménique. Ce pape y excommunia solennellement le roi de France *Louis XII*, mit la France en interdit, cita tout le parlement de Provence à comparaître devant lui; il excommunia tous les philosophes, parce que la plupart avaient pris le parti de *Louis XII*. Cependant, ce concile n'a point le titre de *brigandage* comme celui d'Ephèse.

En 1537 concile de Trente, convoqué d'abord par le pape *Paul III* à Mantoue, & ensuite à Trente en 1543, terminé en décembre 1563 sous *Pie IV*. Les princes catholiques le reçurent quant au dogme, & deux ou trois quant à la discipline.

On croit qu'il n'y aura désormais pas plus de conciles généraux qu'il n'y aura d'états-généraux en France & en Espagne.

Il y a dans le Vatican un beau tableau qui contient la liste des conciles généraux. On n'y a inscrit que ceux qui sont approuvés par la cour de Rome : chacun met ce qu'il veut dans ses archives.

SECTION III.

Tous les conciles sont infaillibles, doute ; car ils sont composés d'homme
Il est impossible que jamais les passion intrigues, l'esprit de dispute, la hain jalousie, le préjugé, l'ignorance règner ces assemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de cc ont-ils été opposés les uns aux autres ? pour exercer notre foi ; ils ont tous eu chacun dans leur temps.

On ne croit aujourd'hui, chez les cathc romains qu'aux conciles approuvés d Vatican, & on ne croit, chez les cathc grecs, qu'à ceux approuvés dans Con nople. Les protestans se moquent des des autres ; ainsi tout le monde doi content.

Nous ne parlerons ici que des grand ciles : les petits n'en valent pas la pei

Le premier est celui de Nicée. Il fut as en 325 de l'ère vulgaire, après que *Con* eut écrit & envoyé par *Ozius* cette belle au clergé un peu brouillon d'Alexandrie : *vous querellez pour un sujet bien mince subtilités sont indignes de gens raisonn* Il s'agissait de savoir si JESUS était cré incréé. Cela ne touchait en rien la mc qui est l'essentiel. Que JESUS ait été d temps, ou avant le temps, il n'en fa moins être homme de bien. Après bea d'altercations, il fut enfin décidé que était aussi ancien que le père, & *cons*

père. Cette décision ne s'entend guère ;
ile n'en est que plus sublime. Dix-sept
s protestent contre l'arrêt, & une an-
chronique d'Alexandrie, conservée à
, dit que deux mille prêtres protestèrent
mais les prélats ne font pas grand cas
ples prêtres, qui sont d'ordinaire pauvres.
ju'il en soit, il ne fut point du tout
n de la Trinité dans ce premier con-
a formule porte : *Nous croyons* JESUS
tantiel au père, DIEU *de* DIEU, *lumière*
ière, *engendré & non fait* ; *nous croyons*
t St Esprit. Le St Esprit, il faut l'avouer,
ité bien cavalièrement.

t rapporté dans le supplément du concile
cée, que les pères étant fort embarrassés
avoir quels étaient les livres cryphes,
ocryphes de l'ancien & du nouveau Tes-
, les mirent tous pêle-mêle sur un autel,
ivres à rejeter tombèrent par terre. C'est
ige que cette belle recette soit perdue
s jours.

ès le premier concile de Nicée, com-
e 317 évêques infaillibles, il s'en tint
re à Rimini, & le nombre des infaillibles
te fois de 400, sans compter un gros
ement à Séleucie d'environ 200. Ces six
évêques, après quatre mois de querelles,
t unanimement à JESUS sa *consubstan-*
é Elle lui a été rendue depuis, excepté
es sociniens : ainsi tout va bien.

des grands conciles est celui d'Ephèse
; l'évêque de Constantinople *Nestorius*,
persécuteur d'hérétiques, fut condamné
mé comme hérétique, pour avoir sou-

tenu qu'à la vérité JESUS était bien DIEU, mais que sa mère n'était pas absolument mère de DIEU, mais mère de JESUS. Ce fut *St Cyrille* qui fit condamner *St Nestorius*; mais aussi les partisans de *Nestorius* firent déposer *St Cyrille* dans le même concile, ce qui embarrassa fort le St Esprit.

Remarquez ici, lecteur, bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la consubstantiabilité du Verbe, ni de l'honneur qu'avait eu *Marie* d'être mère de DIEU, n plus que des autres disputes qui ont fait assembler des conciles infaillibles.

Eutychès était un moine, qui avait beaucoup crié contre *Nestorius*, dont l'hérésie n'allait pas moins qu'à supposer deux personnes en JESUS; ce qui est épouvantable. Le moine, pour n contredire son adversaire, assure que J. n'avait qu'une nature. Un *Flavien*, évêque Constantinople, lui soutint qu'il fallait abso ment qu'il y eût deux natures en JESUS. On assemble un concile nombreux à Ephèse, en 449; celui-là se tint à coups de bâton, comme le petit concile de Cirthe en 355, & certaine conférence à Carthage. La nature de *Flavien* fut moulue de coups, & deux natures furent assignées à JESUS. Au concile de Calcédoine, en 451, JESUS fut réduit à une nature.

Je passe des conciles tenus pour des minuties, & je viens au sixième concile général de Constantinople, assemblé pour savoir au juste si JESUS qui, aprés n'avoir eu qu'une nature pendant quelque temps, en avait deux alors, avait aussi deux volontés. On sent combien cela est important pour plaire à DIEU.

concile fut convoqué par *Conſtantin le* comme tous les autres l'avaient été ; empereurs précédens : les légats de e de Rome eurent la gauche ; les pa- ɜs de Conſtantinople & d'Antioche eurent te. Je ne ſais ſi les caudataires à Rome lent que la gauche eſt la place d'hon- uoi qu'il en ſoit, JESUS, de cette affaire- tint deux volontés.

oi moſaïque avait défendu les images. intres & les ſculpteurs n'avaient pas fait chez les Juifs. On ne voit pas que iit jamais eu de tableaux, excepté peut- ɜlui de *Marie*, peinte par *Luc*. Mais ɜSUS-CHRIST ne recommande nulle part adore les images. Les chrétiens les ado- pourtant vers la fin du quatrième ſiècle, ls ſe furent familiariſés avec les beaux abus fut porté ſi loin au huitième ſiècle, *nſtantin Copronyme* aſſembla à Conſtan- un concile de trois cents vingt évê- qui anathématiſa le culte des images, le traita d'Idolâtrie.

pératrice *Irène*, la même qui depuis fit ɜr les yeux à ſon fils, convoqua le ſe- oncile de Nicée en 787 : l'adoration des y fut rétablie. On veut aujourd'hui ce concile, en diſant que cette ado- était un culte de *dulie*, & non pas de

ſoit de latrie, ſoit de dulie, *Charle-* en 794 fit tenir à Francfort un autre , qui traita le ſecond de Nicée d'ido- Le pape *Adrien IV* y envoya deux , & ne le convoqua pas.

Le premier grand concile, convoqué par un pape, fut le premier de Latran en 1139; il y eut environ mille évêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on anathématisa ceux qui disaient que l'Eglise était trop riche.

Autre concile de Latran en 1179, tenu par le pape *Alexandre III*, où les cardinaux, pour la première fois, prirent le pas sur les évêques; il ne fut question que de discipline.

Autre grand concile de Latran en 1215. Le pape *Innocent III* y dépouilla le comte de *Toulouse* de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier concile qui ait parlé de *transsubstantiation*.

En 1245 concile général de Lyon, ville alors impériale, dans laquelle le pape *Innocent IV* excommunia l'empereur *Frédéric II*, & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau: c'est dans ce concile qu'on donna aux cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'empereur. Ce concile fut la cau de la destruction de la maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311, où l'on abolit l'ordre des templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés aux plus horribles supplices, sur les accusations les moins prouvées.

En 1414 le grand concile de Constance, où l'on se contenta de démettre le pape *Jean XXIII* convaincu de mille crimes; & où l'on brûla *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté

un bien plus grand crime, que le meurtre, rapt, la simonie & la sodomie.

En 1430 le grand concile de Basle, non re-ınu à Rome, parce qu'on y déposa le pape gène *IV* qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour concile général :inquième concile de Latran en 1512, con-qué contre *Louis XII* roi de France, & le ıe *Jules II*; mais ce pape guerrier étant mort, concile s'en alla en fumée.

Enfin, nous avons le grand concile de Trente, n'est pas reçu en France pour la discipline: is le dogme en est inconteſtable, puisque le Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes semaines, dans la malle du courrier, à ce dit *Fra-Paolo Sarpi*; mais *Fra-Paolo Sarpi* : un peu l'hérésie.

CONFESSION.

JE repentir de ses fautes peut seul tenir lieu ınocence. Pour paraît e s'en repentir, il faut nmencer par les avouer. La confession est nc presque aussi ancienne que la société ile.

On se confessait dans tous les mystères d'E-pte, de Grèce, de Samothrace. Il est dit ıs la vie de *Marc-Aurèle*, que lorsqu'il gna s'associer aux mystères d'*Eleusine*, il se ıfessa à l hiérophante, quoiqu'il fût l'homme monde qui eût le moins besoin de con-fion.

Cette cérémonie pouvait être très-salutaire; e pouvait aussi être très dangereuse : c'est

le fort de toutes les inftitutio
fait la réponfe de ce fpartiate a qui
rophante voulait perfuader de fe con
A qui dois-je avouer mes fautes ? eft
DIEU ou à toi ? C'eft à DIEU, dit le
— Retire-toi donc, homme. (*Plutarqu*
notables des Lacédémoniens.)

Il eft difficile de dire en quel temps
pratique s'établit chez les Juifs qui prirent
coup de rites de leurs voifins. La *M*
qui eft le recueil des lois juives, (*a*) c
fouvent on fe confeffait en mettant la
fur un veau appartenant au prêtre,
s'appelait *la confeffion des veaux*.

Il eft dit dans la même *Mishna*, (*b*
tout accufé qui avait été condamné à la
s'allait confeffer devant témoins dans
écarté, quelques momens avant fon fu
S'il fe fentait coupable, il devait dire
ma mort expie tous mes péchés; s'il fe
innocent, il prononçait : *Que ma mort*
mes péchés, hors celui dont on m'accu

Le jour de la fête que l'on appelait c
Juifs l'*expiation folennelle*, (c) les Juifs
fe confeffaient les uns les autres, en fpé
leurs péchés. Le confeffeur récitait tro
treize mots du pfeaume LXXVII, ce q
trente-neuf; & pendant ce temps il d
trente-neuf coups de fouets au confeffé,
les lui rendait à fon tour : après quoi i

(*a*) *Mishna*, tome II, page 394.

(*b*) *Mishna*, tome IV, page 134.

(*c*) *Synagogue judaïque*, chap. XXXV.

retour

retournaient quite à quitte. On dit que cette cérémonie subsiste encore.

On venait en foule se confesser à *St Jean* pour la réputation de sa sainteté, comme on venait se faire baptiser par lui du baptême de justice, selon l'ancien usage; mais il n'est point dit que *St Jean* donnât trente-neuf coups de fouet à ses pénitens.

La confession alors n'était point un sacrement; il y en a plusieurs raisons. La première est que le mot de *sacrement* était alors inconnu; cette raison dispense de déduire les autres. Les chrétiens prirent la confession dans les rites Juifs, non pas dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès*. Les Juifs se confessaient à leurs camarades, & les chrétiens aussi. Il parut dans la suite plus convenable que ce droit appartînt aux prêtres. Nul rite, nulle cérémonie ne s'établit qu'avec le temps. Il n'était guère possible qu'il ne restât quelque trace de l'ancien usage des laïques de se confesser les uns aux autres.

Voyez le paragraphe ci-dessous, *Si les laïques*, &c. page 78.

Du temps de *Constantin*, on confessa d'abord publiquement ses fautes publiques.

Au cinquième siècle, après le schisme de *Novatus* & de *Novatien*, on établit les pénitenciers pour absoudre ceux qui étaient tombés dans l'Idolâtrie. Cette confession aux prêtres pénitenciers fut abolie sous l'empereur *Théodose*. (*d*) Une femme s'étant accusée tout haut au pénitencier de Constantinople d'avoir couché avec le diacre, cette indiscrétion causa tant de

(*d*) *Socrate*, liv. V. *Sozomène*, liv. VII.

ſcandale & de trouble dans toute la vill
que *Nectarius* permit à tous les fidell
s'approcher de la ſainte table ſans confe
& de n'écouter que leur conſcience pour
munier. C'eſt pourquoi *St Jean Chryſoſtoi*
ſuccéda à *Nectarius*, dit au peuple d
cinquième homélie : « Confeſſez-vous
» nuellement à DIEU ; je ne vous prodi
» ſur un théâtre avec vos compagnons
» vice pour leur découvrir vos fautes. M
» à DIEU vos bleſſures, & demandez-
» remèdes ; avouez vos péchés à celui
» les reproche point devant les hommes
» les céleriez en vain à celui qui connaît
» choſes, &c. »

On prétend que la confeſſion auricula
commença en Occident que vers le ſe
ſiècle, & qu'elle fut inſtituée par les
qui exigèrent que leurs moines vinſſen
fois par an leur avouer toutes leurs fau
furent ces abbés qui inventèrent cette fo
Je t'abſous autant que je le peux, & qu
as beſoin. Il me ſemble qu'il eût été pl
pectueux pour l'être ſuprême, & plus j
dire : *Puiſſe-t-il pardonner à tes fautes*
miennes !

Le bien que la confeſſion a fait, eſt
obtenu quelquefois des reſtitutions de
voleurs. Le mal eſt d'avoir quelquefois
les troubles des États, forcé les péni
être rebelles & ſanguinaires en conſcienc
prêtres guelfes refuſaient l'abſolution aux

(c) En effet, comment cette indiſcrétion aurait-e
ſé un ſcandale public ſi elle avait été ſecrète.

lins, & les prêtres gibelins se gardaient bien d'absoudre les guelfes.

Le conseiller d'Etat *Lénet* rapporte, dans ses mémoires, que tout ce qu'il put obtenir en Bourgogne pour faire soulever les peuples en faveur du prince de *Condé* détenu à Vincennes par le *Mazarin*, *fut de lâcher des prêtres dans les confessionnaux.* C'est en parler comme des chiens enragés qui pouvaient souffler la rage de la guerre civile dans le secret du confessionnal.

Au siége de Barcelone, les moines refusèrent l'absolution à tous ceux qui restaient fidelles à *Philippe V*.

Dans la dernière révolution de Gènes, on avertissait toutes les consciences qu'il n'y avait point de salut pour quiconque ne prendrait pas les armes contre les Autrichiens.

Ce remède salutaire se tourna de tout temps en poison. Les assassins des *Sforces*, des *Médicis*, des princes d'*Orange*, des rois de France, se préparerent aux parricides par le sacrement de la confession.

Louis XI, la *Brinvilliers* se confessaient dès qu'ils avaient commis un grand crime, & se confessaient souvent, comme les gourmands prennent médecine pour avoir plus d'appétit.

De la révélation de la confession.

Jaurigny & *Baltazar Gérard*, assassins du prince d'Orange *Guillaume I*, le dominicain *Jacques Clément*, *Jean Châtel*, le feuillant *Ravaillac* & tous les autres parricides de ce temps-là se confessèrent avant de commettre

leurs crimes. Le fanatiſme, dans ces ſiècl
déplorables, était parvenu à un tel excè
que la confeſſion n'était qu'un engagement
plus à conſommer leur ſcélérateſſe : elle dev
nait ſacrée, par cette raiſon que la confeſſi
eſt un ſacrement.

Strada dit lui-même que *Jaurigny non ar facinus aggredi ſuſtinuit quàm expiatam no animam apud dominicanum ſacerdotem cœl pane firmaverit. Jaurigny n'oſa entreprend cette action ſans avoir fortifié par le pain leſte ſon ame purgée par la confeſſion aux pie d'un dominicain.*

On voit, dans l'interrogatoire de *Ravailla* que ce malheureux ſortant des feuillans, voulant entrer chez les jéſuites, s'était adre au jéſuite d'*Aubigni*; qu'après lui avoir pa de pluſieurs apparitions qu'il avait eues, montra à ce jéſuite un couteau ſur la l duquel un cœur & une croix étaient grave & qu'il dit ces propres mots au jéſuite : *cœur indique que le cœur du roi doit être poi à faire la guerre aux huguenots.*

Peut-être ſi ce d'*Aubigni* avait eu aſſez zèle & de prudence pour faire inſtruire le de ces paroles ; peut-être s'il avait dé l'homme qui les avait prononcées, le meille des rois n'aurait pas été aſſaſſiné.

Le vingtième auguſte ou août, l'année 161 trois mois après la mort de *Henri IV*, d les bleſſures ſaignaient dans le cœur de to les Français, l'avocat-général *Servin*, do la mémoire eſt encore illuſtre, requit qu' fît ſigner aux jéſuites les quatre articles ſi vans.

1°. Que le concile est au-dessus du pape.

2°. Que le pape ne peut priver le roi d'aucun : ses droits par l'excommunication.

3°. Que les eccléśiastiques sont entièrement ımis au roi comme les autres.

4°. Qu'un prêtre qui sait par la confession e conspiration contre le roi & l'Etat, doit révéler aux magistrats.

Le 22, le parlement rendit un arrêt, par quel il défendait aux jésuites d'enseigner la ınesse avant d'avoir signé ces quatre articles ; is la cour de Rome était alors si puissante, celle de France si faible, que cet arrêt fût tile.

Un fait qui mérite d'être observé, c'est que e même cour de Rome, qui ne voulait qu'on révélât la confession quand il s'agirait la vie des souverains, obligeait les confesırs à dénoncer aux inquisiteurs ceux que leurs pénitentes accusaient en confession de les avoir séduites & d'avoir abusé d'elles. *Paul IV*, *Pie IV*, *Clément VIII*, *Grégoire XV* ordonnèrent ces révélations. (*f*) C'était un piége bien embarrassant pour les confesseurs & pour les pénitentes. C'était faire d'un sacrement un greffe de délations & même de sacriléges. Car par les anciens canons, & sur-tout par le concile de Latran tenu sous *Innocent III*, tout prêtre qui révèle une confession, de quelque nature que ce puisse être, doit être nterdit & condamné à une prison perpétuelle.

(*f*) La constitution de *Grégoire XV* est du 30 août 1622. Voyez les *Mémoires ecclésiastiques* du jésuite. l'*Avrigni*, si mieux n'aimez consulter le Bullaire.

Mais il y a bien pis ; voilà quatre pa[illegible] aux seizième & dix-septième siècles qui ordonnent la révélation d'un péché d'impureté, & qui ne permettent pas celle d'un parricide. Une femme avoue ou suppose dans le sacrement devant un carme qu'un cordelier l'a séduite ; le carme doit dénoncer le cordelier. Un aff[illegible] fanatique, croyant servir DIEU en tuant son prince, vient consulter un confesseur sur ce cas de conscience ; le confesseur devient sacrilége s'il sauve la vie à son souverain.

Cette contradiction absurde & horrible est une suite malheureuse de l'opposition continuelle qui règne depuis tant de siècles entre les lois ecclésiastiques & les lois civiles. Le citoyen se trouve pressé dans cent occasions entre le sacrilége & le crime de haute trahison ; & les règles du bien & du mal sont ensevelies dans un chaos dont on ne les a pas encore tirées.

La réponse du jésuite *Coton* à *Henri IV* durera plus que l'ordre des jésuites. Révèleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? *Non, mais je me mettrais entre vous & lui.*

On n'a pas toujours suivi la maxime du père *Coton*. Il y a dans quelques pays des mystères d'Etat inconnus au public, dans lesquels les révélations des confessions entrent pour beaucoup. On sait, par le moyen des confesseurs attitrés, les secrets des prisonniers. Quelques confesseurs, pour accorder leur intérêt avec le sacrilége, usent d'un singulier artifice. Ils rendent compte, non pas précisément de ce que le prisonnier leur a dit, mais de ce qu'il

leur a pas dit. S'ils sont chargés, par exemple, de savoir si un accusé a pour complice un français ou un italien, ils disent à l'homme qui les emploie : Le prisonnier m'a dit qu'aucun italien n'a été informé de ses desseins. De-là on juge que c'est le français soupçonné qui est coupable.

Bodin s'exprime ainsi dans son livre *de la République*. (*) « Aussi ne faut-il pas dissimuler » si le coupable est découvert avoir conjuré » contre la vie du souverain, ou même l'avoir » voulu. Comme il advint à un gentilhomme » de Normandie de confesser à un religieux » qu'il avait voulu tuer le roi *François I*. Le » religieux avertit le roi qui envoya le gen» tilhomme à la cour de parlement, où il fut » condamné à la mort, comme je l'ai appris » de M. *Canaye*, avocat en parlement. »

L'auteur de cet article a été presque témoin lui-même d'une révélation encore plus forte & plus singulière.

On connaît la trahison que fit *Daubenton*, jésuite, à *Philippe V*, roi d'Espagne, dont il était confesseur. Il crut, par une politique très-mal entendue, devoir rendre compte des secrets de son pénitent au duc d'*Orléans*, régent du royaume, & eut l'imprudence de lui écrire ce qu'il n'aurait dû confier à personne de vive voix. Le duc d'*Orléans* envoya sa lettre au roi d'Espagne ; le jésuite fut chassé, & mourut quelque temps après. C'est un fait avéré. (g)

On ne laisse pas d'être fort en peine pour

(*) Livre IV, ch. VII.

(g) Voyez le *Précis du siècle de Louis XV*, pag. 12.

décider formellement dans quels cas il faut révéler la confeſſion : car ſi on décide que c'eſt pour le crime de lèſe-majeſté humaine, il eſt aiſé d'étendre bien loin ce crime de lèſe-majeſté, & de le porter juſqu'à la contrebande du ſel & des mouſſelines, attendu que ce délit offenſe préciſément les majeſtés. A plus forte raiſon faudra-t-il révéler les crimes de lèſe-majeſté divine ; & cela peut aller juſqu'aux moindres fautes, comme d'avoir manqué vêpres & le ſalut.

Il ſerait donc très-important de bien convenir des confeſſions qu'on doit révéler, & de celles qu'on doit taire ; mais une telle déciſion ſerait encore très-dangereuſe. Que choſes il ne faut pas approfondir !

Pontas qui décide en trois volumes *in-folio* de tous les cas poſſibles de la conſcience des Français, & qui eſt ignoré dans le reſte de la terre, dit qu'en aucune occaſion on ne doit révéler la confeſſion. Les parlemens ont décidé le contraire. A qui croire de *Pontas* ou des gardiens des lois du royaume, qui veillent ſur la vie des rois & ſur le ſalut de l'Etat ? (*h*)

Si les laïques & les femmes ont été confeſſeurs & confeſſeuſes.

De même que dans l'ancienne loi, les laïques ſe confeſſaient les uns aux autres ; les laïques dans la nouvelle loi eurent long-temps ce droit par l'uſage. Il ſuffit, pour le prouver, de citer le célèbre *Joinville*, qui dit expreſſément *que*

(*h*) Voyez *Pontas* à l'article *Confeſſeur*.

le connétable de Chypre se confessa à lui, & s'il lui donna l'absolution suivant le droit s'il en avait.

St Thomas s'exprime ainsi dans sa Somme : (*i*) *Confessio ex defectu sacerdotis laïco facta sacramentalis est quodam modo. La confession faite à un laïque au défaut d'un prêtre, est sacramentale en quelque façon.* On voit dans la vie de *St Burgundofare* (*k*) & dans la règle d'un inconnu, que les religieuses se confessaient à leur abbesse des péchés les plus graves. La règle de *St Donat* (*l*) ordonne que les religieuses découvriront trois fois chaque jour leurs fautes à la supérieure. Les capitulaires de nos rois (*m*) disent qu'il faut interdire aux abbesses le droit qu'elles se sont arrogé contre la coutume de la sainte Église, de donner des bénédictions & d'imposer les mains, ce qui paraît signifier donner l'absolution, & suppose la confession des péchés. *Marc*, patriarche d'Alexandrie, demande à *Balzamon*, célèbre canoniste grec de son temps, si on doit accorder aux abbesses la permission d'entendre les confessions ? à quoi *Balzamon* répond négativement. Nous avons dans le droit canonique un décret du pape *Innocent III*, qui enjoint aux évêques de Valence & de Burgos

(*i*) Troisième partie, pag. 255, édition de Lyon 1738.

(*k*) *Mabil.* ch. VIII & XIII.

(*l*) Ch. XXIII.

(*m*) Liv. I, ch. LXXVI.

en Espagne, d'empêcher certaines abbesses de bénir leurs religieuses, de les confesser, & de prêcher publiquement. « Quoique, dit-il, (n) » la bienheureuse Vierge *Marie* ait été supé- » rieure à tous les apôtres en dignité & en » mérite, ce n'est pas néanmoins à elle, mais » aux apôtres que le Seigneur a confié les » clefs du royaume des cieux. »

Ce droit était si ancien, qu'on le trouve établi dans les règles de *St Basile* (o). Il permet aux abbesses de confesser leurs religieuses conjointement avec un prêtre.

Le père *Martène*, dans ses *rites de l'Église*, (p) convient que les abbesses confessèrent longtemps leurs nonnes; mais il ajoute qu'elles étaient si curieuses, qu'on fut obligé de leur ôter ce droit.

L'ex-jésuite, nommé *Nonotte*, doit se confesser & faire pénitence, non pas d'avoir été un des plus grands ignorans qui aient jamais barbouillé du papier, car ce n'est pas un péché; non pas d'avoir appelé du nom d'*erreurs* des vérités qu'il ne connaissait pas, mais d'avoir calomnié avec la plus stupide insolence l'auteur de cet article, & d'avoir appelé son frère *raca*, en niant tous ces faits & beaucoup d'autres dont il ne savait pas un mot. Il s'est rendu coupable de *la géhenne du feu*; il faut espérer qu'il demandera pardon à DIEU de ses énormes sottises : nous ne demandons point la mort du pécheur, mais sa conversion.

(*n*) *C. Nova X. Extra de pœnit. & remiss.*

(*o*) Tome II, page 453.

(*p*) Tome II, page 39.

n a long-temps agité pourquoi trois hom-
affez fameux dans cette petite partie du
de où la confeffion eft en ufage, font morts
ce facrement. Ce font le pape *Léon X*,
Jon & le cardinal *Dubois*.

: card nal fe fit ouvrir le périnée par le
uri de *la Peironie*, mais il pouvait fe con-
r & communier avant l'opération.

lifson, proteftant jufqu'à l'âge de quarante
s'était converti pour être maître des
êtes & pour avoir des bénéfices.

l'égard du pape *Léon X*, il était fi oc-
des affaires temporelles, quand il fut
is par la mort, qu'il n'eut pas le temps
onger aux fpirituelles.

Des billets de confeffion.

ANS les pays proteftans, on fe confeffe à
, & dans les pays catholiques aux hom-
Les proteftans difent qu'on ne peut
per DIEU ; au lieu qu'on ne dit aux
nes que ce qu'on veut. Comme nous ne
ons jamais la controverfe, nous n'entrons
t dans cette ancienne difpute. Notre fo-
littéraire eft compofée de catholiques &
roteftans réunis par l'amour des lettres.
faut pas que les querelles eccléfiaftiques
ment la zizanie.

ntentons-nous de la belle réponfe de ce grec
nous avons déjà parlé, & qu'un prêtre
ait confeffer aux myftères de *Cérès* : Eft-ce
EU ou à toi que je dois parler ? — C'eft à
. — Retire-toi donc, ô homme.

Italie, & dans les pays d'obédience, il

faut que tout le monde, fans diftinction, f
confeffe & communie. Si vous avez pardeve
vous des péchés énormes, vous avez auffi l
grands-pénitenciers pour vous abfoudre. Si vo
tre confeffion ne vaut rien, tant pis pour vou
On vous donne à bon compte un reçu impi
moyennant quoi vous communiez, & on je
tous les reçus dans un ciboire; c'eft la règle.

On ne connaiffait point à Paris ces billets au porteur, lorfque vers l'an 1750 un archevêque de Paris imagina d'introduire une efpèce de banque fpirituelle pour extirper le janfénifme, & pour faire triompher la bulle *Unigénitus*. Il voulut qu'on refufât l'extrême-onction & le viatique à tout malade qui ne remettait pas un billet de confeffion figné d'un prêtre conftitutionnaire.

C'était refufer les facremens aux neuf dixièmes de Paris. On lui difait en vain : Songez à ce que vous faites; ou ces facremens font néceffaires pour n'être point damné, ou l'on peut être fauvé fans eux avec la foi, l'efpérance, la charité, les bonnes œuvres & les mérites de notre Sauveur. Si l'on peut être fauvé fans ce viatique, vos billets font inutiles. Si les facremens font abfolument néceffaires, vous damnez tous ceux que vous en privez; vous faites brûler pendant toute l'éternité fix à fept cents mille ames, fuppofé que vous viviez affez long-temps pour les enterrer; cela eft violent; calmez-vous, & laiffez mourir chacun comme il peut.

Il ne répondit point à ce dilemme; mais il perfifta. C'eft une chofe horrible d'employer, pour tourmenter les hommes, la religion qui

s doit consoler. Le parlement qui a la grande ice, & qui vit la société troublée, opposa, on la coutume, des arrêts aux mandemens. La discipline ecclésiastique ne voulut point cér à l'autorité légale. Il fallut que la magistrature employât la force, & qu'on envoyât archers pour faire confesser, communier enterrer les Parisiens à leur gré.

Dans cet excès de ridicule dont il n'y avait it encore d'exemple, les esprits s'aigrirent; cabala à la cour, comme s'il s'était agi une place de fermier-général, ou de faire gracier un ministre. Le royaume fut troublé in bout à l'autre. Il entre toujours dans une se des incidens qui ne sont pas du fond: s'en mêla tant que tous les membres du parnt furent exilés, & que l'archevêque le a son tour.

Les billets de confession auraient fait naître guerre civile dans les temps précédens; is dans le nôtre ils ne produisirent heureuement que des tracasseries civiles. L'esprit philosophique, qui n'est autre chose que la raison, est devenu chez tous les honnêtes ens le seul antidote dans ces maladies épidéniques.

CONFISCATION.

On a très-bien remarqué dans le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Confiscation*, que le fisc soit public, soit royal, soit seigneurial, soit impérial, soit déloyal, était un petit panier de jonc ou d'osier, dans lequel on

mettait autrefois le peu d'argent qu'on av pu recevoir ou extorquer. Nous nous servo aujourd'hui de facs ; le fifc royal eft le fa royal.

C'eft une maxime reçue dans plufieurs pay de l'Europe, que qui confifque le corps con fifque les biens. Cet ufage eft fur-tout étab. dans les pays où la coutume tient lieu de loi; & une famille entière eft punie dans tous les cas pour la faute d'un feul homme.

Confifquer le corps n'eft pas mettre le co d'un homme dans le panier de fon feigneur fuzerain ; c'eft dans le langage barbare du barreau, fe rendre maître du corps d'un citoyen; foit pour lui ôter la vie, foit pour le c damner à des peines auffi longues que fa vie: on s'empare de fes biens fi on le fait périr, ou s'il évite la mort par la fuite.

Ainfi, ce n'eft pas affez de faire mourir un homme pour fes fautes, il faut encore faire mourir de faim fes enfans.

La rigueur de la coutume confifque dans plus d'un pays les biens d'un homme qui s'eft arraché volontairement aux mifères de cette vie; & fes enfans font réduits à la mendicité parce que leur père eft mort.

Dans quelques provinces catholiques romaines on condamne aux galères perpétuelles, par une fentence arbitraire, un père de famille, (*a*) foit pour avoir donné retraite chez foi à un prédicant, foit pour avoir écouté fon fermon dans quelques cavernes ou dans

(*a*) Voyez l'édit de 1724, 14 mai, publié à la follicitation du cardinal de *Fleuri*, & revu par lui.

quelque désert : alors la femme & les enfans sont réduits à mendier leur pain.

Cette jurisprudence, qui consiste à ravir la nourriture aux orphelins, fut inconnue dans tout le temps de la république romaine. *Sylla* l'introduisit dans ses proscriptions. Il faut avouer qu'une rapine inventée par *Sylla* n'était pas un exemple à suivre. Aussi cette loi, qui semblait n'être dictée que par l'inhumanité & l'avarice, ne fut suivie ni par *César*, ni par le bon empereur *Trajan*, ni par les *Antonins*, dont toutes les nations prononcent encore le nom avec respect & avec amour. Enfin, sous *Justinien* la confiscation n'eut lieu que pour le crime de lèse-majesté. Comme ceux qui en étaient accusés étaient pour la plupart de grands seigneurs, il semble que *Justinien* n'ordonna la confiscation que par avarice. Il semble aussi que dans les temps de l'anarchie féodale les princes & les seigneurs des terres étant très-peu riches, cherchassent à augmenter leur trésor par les condamnations de leurs sujets, & qu'on voulût leur faire un revenu du crime. Les lois chez eux étant arbitraires, & la jurisprudence romaine ignorée, les coutumes ou bizarres ou cruelles prevalurent. Mais aujourd'hui que la puissance des souverains est fondée sur des richesses immenses & assurées, leur trésor n'a pas besoin de s'enfler des faibles débris d'une famille malheureuse. Ils sont abandonnés pour l'ordinaire au premier qui les demande. Mais est-ce à un citoyen à s'engraisser des restes du sang d'un autre citoyen ?

La confiscation n'est point admise dans les pays où le droit romain est établi, excepté le

reſſort du parlement de Toulouſe. Elle ne l'
point dans quelques pays coutumiers, comm
le Bourbonnais, le Berri, le Maine, le Poi
tou, la Bretagne, où au moins elle reſpe
les immeubles. Elle était établie autrefois
Calais, & les Anglais l'abolirent lorſqu'ils
furent les maîtres. Il eſt aſſez étrange que le
habitans de la capitale vivent ſous une lo
plus rigoureuſe que ceux de ces petites villes:
tant il eſt vrai que la juriſprudence a été ſo
vent établie au haſard, ſans régularité,
uniformité, comme on bâtit des chaumiè
dans un village.

Voici comment l'avocat-général *Omer T*
parla en plein parlement dans le plus b
ſiècle de la France, en 1673, au ſujet
biens d'une demoiſelle de *Canillac* qui a
été confiſqués. Lecteur, faites attention a
diſcours; il n'eſt pas dans le ſtyle des or
de *Cicéron*, mais il eſt curieux. (*b*)

Extrait du plaidoyer de l'avocat-général Talon ſur des biens confiſqués.

« AU chapitre XIII du Deutéronome DIEU
» dit : Si tu te rencontres dans une ville &
» dans un lieu où règne l'idolâtrie, mets tout
» au fil de l'épée, ſans exception d'âge, de
» ſexe, ni de condition. Raſſemble dans les
» places publiques toutes les dépouilles de la
» ville, brûle-la toute entière avec ſes dé-
» pouilles, & qu'il ne reſte qu'un monceau de
» cendres de ce lieu d'abomination. En un

(*b*) Journal du palais, tome I, page 444.

mot,

mot, fais-en un sacrifice au Seigneur, & qu'il ne demeure rien en tes mains des biens de cet anathème.

» Ainsi, dans le crime de lèse-majesté le roi était maître des biens, & les enfans en aient privés. Le procès ayant été fait à *Naboth quia maledixerat regi*, le roi *Achab* se mit en possession de son héritage. *David*, nt averti que *Miphiboseth* s'était engagé dans la rebellion, donna tous ses biens à *Siba* qui lui en apporta la nouvelle : *tua t omnia quæ fuerunt Miphiboseth.* »

Il s'agit de savoir qui héritera des biens ademoiselle de *Canillac*, biens autrefois uqués sur son père, abandonnés par le un garde du trésor royal, & donnés en-par le garde du trésor royal à la testatrice. c'est sur ce procès d'une fille d'Auvergne avocat-général s'en rapporte à *Achab* teiet d'une partie de la Palestine, qui conqua la vigne de *Naboth* après avoir assas- le propriétaire par le poignard de la justice juive ; action abominable qui est passée n proverbe, pour inspirer aux hommes l'horeur de l'usurpation. Assurément la vigne de *aboth* n'avait aucun rapport avec l'héritage le mademoiselle de *Canillac*. Le meurtre & la confiscation des biens de *Miphiboseth*, petit-fils lu roi *Saül*, & fils de *Jonathas* ami & proecteur de *David*, n'ont pas une grande affinité avec le testament de cette demoiselle.

C'est avec cette pédanterie, avec cette dénce de citations étrangères au sujet, avec cette ignorance des premiers principes de la ture humaine, avec ces préjugés mal conçus

& mal appliqués, que la jurisprudence a é traitée par des hommes qui ont eu de la r putation dans leur sphère.

CONQUÊTE.

Réponse à un questionneur sur ce mot.

QUAND les Siléfiens & les Saxons dif *Nous sommes la conquête du roi de Pru* cela ne veut pas dire, le roi de Prusse a plu; mais seulement, il nous a subjugues

Mais quand une femme dit : Je suis la *quête* de M. l'abbé, de M. le chevalier; veut dire aussi, il m'a subjuguée : or peut subjuguer madame sans lui plaire; aussi madame ne peut être subjuguée sans plu à monsieur : ainsi selon toutes les re de la logique, & encore plus de la physi quand madame est la *conquête* de quelqu cette expression emporte évidemment que mo sieur & madame se plaisent l'un à l'autre; fait la conquête de monsieur, signifie, m'aime, & je suis sa *conquête*, veut dire no nous aimons. M. *Tascher* s'est adressé dans ce importante question à un homme désintéress qui n'est la conquête ni d'un roi ni d'une d & qui présente ses respects à celui qui a voulu le consulter.

CONSCIENCE.

SECTION PREMIÈRE.

De la conſcience du bien & du mal.

ʟOCKE a démontré (s'il eſt permis de ſe
vir de ce terme en morale & en métaphy-
ue) que nous n'avons ni idées innées, ni
ncipes innés ; & il a été obligé de le dé-
ntrer trop au long, parce qu'alors cette
r était univerſelle.

-là il ſuit évidemment que nous avons le
grand beſoin qu'on nous mette de bonnes
& de bons principes dans la tête, dès
us pouvons faire uſage de la faculté de
endement.

ʟocke apporte l'exemple des ſauvages qui
ent & qui mangent leur prochain ſans au-
 remords de conſcience, & des ſoldats
rétiens biens élevés, qui dans une ville priſe
ſſaut pillent, égorgent, violent, non-ſeu-
nent ſans remords, mais avec un plaiſir
armant, avec honneur & gloire, avec les
plaudiſſemens de tous leurs camarades.

Il eſt très-ſûr que dans les maſſacres de la
nt Barthelemi, & dans les *autos-da-fé*, dans
 ſaints actes de foi de l'inquiſition, nulle
nſcience de meurtrier ne ſe reprocha jamais
voir maſſacré hommes, femmes, enfans,
voir fait crier, évanouir, mourir dans les
rtures des malheureux qui n'avaient d'autres

crimes que de faire la pâque différemment d
inquisiteurs.

Il résulte de tout cela que nous n'av point d'autre conscience que celle qui n est inspirée par le temps, par l'exemple, notre tempérament, par nos réflexions.

L'homme n'est né avec aucun principe, avec la faculté de les recevoir tous. Son tempérament le rendra plus enclin à la cruauté où à la douceur; son entendement lui fera comprendre un jour que le quarré de douze cent quarante-quatre, qu'il ne faut pas f aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on fît; mais il ne comprendra pas de lui-m ces vérités dans son enfance: il n'ent pas la première, & il ne sentira pas la s

Un petit sauvage qui aura faim, & son père aura donné un morceau d'un sauvage à manger, en demandera au lendemain, sans imaginer qu'il ne faut traiter son prochain autrement qu'on ne voudrait être traité soi-même. Il fait machinalement, invinciblement, tout le contraire de ce que cette éternelle vérité enseigne.

La nature a pourvu à cette horreur; elle a donné à l'homme la disposition à la pitié & le pouvoir de comprendre la vérité. Ces deux présens de DIEU sont le fondement de la société civile. C'est ce qui fait qu'il y a toujours eu peu d'anthropophages; c'est ce qui rend la vie un peu tolérable chez les nations civilisées. Les pères & les mères donnent à leurs enfans une éducation qui les rend bientôt sociables: cette éducation leur donne une conscience.

ıe religion pure, une morale pure, inf-
s de bonne heure, façonnent tellement
ıture humaine, que depuis environ fept
ufqu'à feize ou dix-fept, on ne fait pas
nauvaife action fans que la confcience en
un reproche. Enfuite viennent les vio-
s paffions qui combattent la confcience &
'étouffent quelquefois. Pendant le conflit,
ommes tourmentés par cet orage, con-
ıt en quelques occafions d'autres hommes,
ıe dans leurs maladies ils confultent ceux
ınt l'air de fe bien porter.

t ce qui a produit des cafuiftes, c'eft-
e, des gens qui décident des cas de conf-
e. Un des plus fages cafuiftes a été *Cicéron*
fon livre des *offices*, c'eft-à-dire, des
irs de l'homme. Il examine les points les
délicats; mais long-temps avant lui
aſtre avait paru régler la confcience par
us beau des préceptes: *Dans le doute fi*
ıction eft bonne ou mauvaife, abftiens-toi.
e XXX. Nous en parlons ailleurs.

SECTION II.

ı juge doit juger felon fa confcience ou felon les preuves.

HOMAS d'Aquin, vous êtes un grand
, un grand théologien; & il n'y a point
ominicain qui ait pour vous plus de vé-
ıion que moi. Mais vous avez décidé dans
e Somme, qu'un juge doit donner fa voix

felon les allégations & les prétendues pre
contre un accufé, dont l'innocence lui eft
faitement connue. Vous prétendez que les
pofitions des témoins qui ne peuvent être
fauffes, les preuves réfultantes du procès
font impertinentes, doivent l'emporter fi
témoignage de fes yeux mêmes. Il a vu c
mettre le crime par un autre; &, felon v
il doit en confcience condamner l'accufé q
fa confcience lui dit que cet accufé eft inno

Il faudrait donc, felon vous, que fi le
lui-même avait commis le crime dont il s'
fa confcience l'obligeât de condamner l'ho
fauffement accufé de ce même crime.

En confcience, grand faint, je crois
vous vous êtes trompé de la manière la
abfurde & la plus horrible : c'eft dom
qu'en poffédant fi bien le droit canon,
ayez fi mal connu le droit naturel. Le
mier devoir d'un magiftrat eft d'être jufte a
d'être formalifte : fi en vertu des preuves q
font jamais que des probabilités, je condamna
homme dont l'innocence me ferait démont
je me croirais un fot & un affaffin.

Heureufement, tous les tribunaux de l'
vers penfent autrement que vous. Je ne
pas fi *Farinacius* & *Grillandus* font de v
avis. Quoi qu'il en foit, fi vous rencon
jamais *Cicéron*, *Ulpien*, *Tribonien*, *Dumo*
le chancelier de *l'Hôpital*, le chancelier d'*A*
feau, demandez-leur bien pardon de l'
où vous êtes tombé.

SECTION III.

De la conſcience trompeuſe.

E qu'on a peut-être jamais dit de mieux r cette queſtion importante, ſe trouve dans livre comique de *Triſtram Shandy*, écrit r un curé nommé *Sterne*, le ſecond *Rabelais* igleterre; il reſſemble à ces petits ſatyres l'antiquité qui renfermaient des eſſences écieuſes.

Deux vieux capitaines à demi-paye, aſſiſtés docteur *Slop*, font les queſtions les plus ules. Dans ces queſtions, les théolo- de France ne ſont pas épargnés. On particulièrement ſur un mémoire pré- ıre à la Sorbonne par un chirurgien, qui mande la permiſſion de baptiſer les enfans ns le ventre de leurs mères, au moyen ıne canule qu'il introduira proprement dans térus, ſans bleſſer la mère ni l'enfant.

Enfin, ils ſe font lire par un caporal un cien ſermon ſur la conſcience, compoſé r ce même curé *Sterne*.

Parmi pluſieurs peintures, ſupérieures à lles de *Rimbran* & aux crayons de *Calot*, peint un honnête homme paſſant ſes jours ns les plaiſis de la table, du jeu & de la bauche, ne feſant rien que la bonne com- gnie puiſſe lui reprocher, & par conſéquent ſe reprochant rien. Sa conſcience & ſon nneur l'accompagnent aux ſpectacles, au jeu,

& sur-tout lorsqu'il paye libéralement la
qu'il entretient. Il punit sévérement, qu
est en charge, les petits larcins du com
peuple, il vit gaiement & meurt sans le m
dre remords.

Le docteur *Slop* interrompt le lecteur
dire que cela est impossible dans l'Églis
glicane, & ne peut arriver que chez de
pistes.

Enfin, le curé *Sterne* cite l'exemple de D
qui a, dit-il, tantôt une conscience dé
& éclairée, tantôt une conscience très
& très-ténébreuse.

Lorsqu'il peut tuer son roi dans une ca
il se contente de lui couper un pan de sa
voilà une conscience délicate. Il passe une
entière sans avoir le moindre remords
adultère avec *Betsabée* & du meurtre d
voilà la même conscience endurcie &
de lumière.

Tels sont, dit-il, la plupart des ho
Nous avouons à ce curé que les gran
monde sont très-souvent dans ce cas :
rent des plaisirs & des affaires les entraî
n'ont pas le temps d'avoir de la consc
cela est bon pour le peuple; encore n'e
il guère quand il s'agit de gagner de l'a
Il est donc très-bon de réveiller souv
conscience des couturières & des rois p
morale qui puisse faire impression sur
mais pour faire cette impression, il faut
parler qu'on ne parle aujourd'hui. (*)

(*) Voyez l'article Liberté de conscience.

CONSEI

CONSEILLER OU JUGE.

BARTOLOMÉ.

Quoi! il n'y a que deux ans que vous z au collége, & vous voilà déjà conseiller la cour de Naples?

GERONIMO.

)ui, c'est un arrangement de famille; il n a peu coûté.

BARTOLOMÉ.

Vous êtes donc devenu bien savant depuis : je ne vous ai vu?

GERONIMO.

'e me suis quelquefois fait inscrire dans l'é- é de droit, où l'on m'apprenait que le droit :urel est commun aux hommes & aux bêtes, que le droit des gens n'est que pour les ;. On me parlait de l'édit du préteur, & 1'y a plus de préteur; des fonctions des les, & il n'y a plus d'édiles; du pouvoir ; maîtres sur les esclaves, & il n'y a plus sclaves. Je ne sais presque rien des lois de ıples, & me voilà juge.

BARTOLOMÉ.

Ne tremblez-vous pas d'être chargé de dé- ler du sort des familles, & ne rougissez- us pas d'être si ignorant?

GERONIMO.

Si j'étais savant, je rougirais peut-ê
vantage. J'entends dire aux savans que
toutes les lois se contredisent ; que ç
juste à Gayette est injuste à Otrante ; ‹
la même juridiction on perd à la
chambre le même procès qu'on gagne à
sième. J'ai toujours dans l'esprit ce b
cours d'un avocat vénitien : *Illustri*
nori l'anno passato avete judicato
questo anno nella medesima lite avete
tutto il contrario ; e sempre ben !

Le peu que j'ai lu de nos lois ı
souvent très-embrouillé. Je crois que
étudiais pendant quarante ans, je serai
rassé pendant quarante ans : cependa
étudie ; mais je pense qu'avec du boı
de l'équité, on peut être un très-bo
trat, sans être profondément savanı
connais point de meilleur juge que
Pança : cependant il ne savait pas un
code de l'île Barataria. Je ne cherche
à accorder ensemble *Cujas & Camille L*
ils ne sont point mes législateurs. Je
nais de lois que celles qui ont la sanction
verain. Quand elle seront claires, je le
à la lettre ; quand elles seront obsc
suivrai les lumières de ma raison, qui so
de ma conscience.

BARTOLOMÉ.

Vous me donnez envie d'être ignora
vous raisonnez bien. Mais comment
rerez-vous des affaires d'Etat, de fina
commerce ?

GERONIMO.

DIEU merci, nous ne nous en mêlons guère Naples. Une fois le marquis de *Carpi*, notre ice-roi, voulut nous consulter sur les mon-ies; nous parlâmes de l'*æs grave* des Romains, les banquiers se moquèrent de nous. On nous mbla dans un temps de disette pour régler e prix du blé; nous fûmes assemblés six se-ines, & on mourait de faim. On consulta fin deux forts laboureurs & deux bons mar-nands de blé, & il y eut dès le lendemain us de pain au marché qu'on n'en voulait.

Chacun doit se mêler de son métier; le mien de juger les contestations & non pas d'en e naître; mon fardeau est assez grand.

CONSÉQUENCE.

UELLE est donc notre nature, & qu'est-ce notre chétif esprit? Quoi! l'on peut tirer es conséquences les plus justes, les plus lu-neuses, & n'avoir pas le sens commun? Cela est que trop vrai. Le fou d'Athènes qui royait que tous les vaisseaux qui abordaient Pirée lui appartenaient, pouvait calculer erveilleusement combien valait le chargement ces vaisseaux, & en combien de jours ils uvaient arriver de Smyrne au Pirée.

Nous avons vu des imbécilles qui ont fait les calculs & des raisonnemens bien plus éton-ans. Ils n'étaient donc pas imbécilles? me lites vous. Je vous demande pardon, ils l'é-aient. Ils posaient tout leur édifice sur un

principe absurde ; ils enfilaient réguliè
des chimères. Un homme peut march
bien & s'égarer, & alors mieux il ma
plus il s'égare.

Le *Fo* des Indiens eut pour père
phant qui daigna faire un enfant à un
cesse indienne, laquelle accoucha du
par le côté gauche. Cette princesse é
propre sœur d'un empereur des Indes
Fo était le neveu de l'empereur ; & les
fils de l'éléphant & du monarque étaient
issus de germain ; donc selon les lois d
la race de l'empereur étant éteinte, ce
descendans de l'éléphant qui doivent su
Ce principe reçu, on ne peut mieux co

Il est dit que l'éléphant divin était
neuf pieds de roi. Tu présumes avec
que la porte de son écurie devait av
de neuf pieds, afin qu'il pût y entrer
aise. Il mangeait cinquante livres de
jour, vingt-cinq livres de sucre, &
vingt-cinq livres d'eau. Tu trouves
arithmétique qu'il avalait trente-six mil
cents livres pesant par année ; on n
compter mieux. Mais ton éléphant a-t-il
était-il beau-frère de l'empereur ? sa
a-t-elle fait un enfant par le côté ga
c'est-là ce qu'il fallait examiner. Vingt
qui vivaient à la Cochinchine l'ont éc
après l'autre ; tu devais confronter ce
auteurs, peser leurs témoignages, co
les anciennes archives, voir s'il est q
de cet éléphant dans les registres ; ex
si ce n'est point une fable que les imp
ont eu intérêt d'accréditer. Tu es par

principe extravagant pour en tirer des conclusions justes.

C'est moins la logique qui manque aux hommes que la source de la logique. Il ne s'agit pas de dire, six vaisseaux qui m'appartiennent sont chacun de deux cents tonneaux, le tonneau est de deux mille livres pesant; donc j'ai douze cents mille livres de marchandises au port du Pirée. Le grand point est de savoir si ces vaisseaux sont à toi. Voilà le principe dont ta fortune dépend, tu compteras après. (*)

Un ignorant fanatique & conséquent, est souvent un homme à étouffer. Il aura lu que inée transporté d'un saint zèle, ayant trouvé juif couché avec une madianite, les tua s deux & fut imité par les lévites qui massèrent tous les ménages moitié madianites moitié juifs. Il sait que son voisin cathoique couche avec sa voisine huguenote; il s tuera tous deux sans difficulté : on ne ut agir plus conséquemment. Quel est le renède à cette maladie horrible de l'ame? c'est l'accoutumer de bonne heure les enfans à ne ien admettre qui choque la raison, de ne eur conter jamais d'histoires de revenans, de antômes, de sorciers, de possédés, de proliges ridicules. Une fille d'une imagination endre & sensible entend parler de possessions; elle tombe dans une maladie de nerfs; elle a les convulsions, elle se croit possédée. J'en ii vu mourir une de la révolution que ces

(*) Voyez *Principe*.

abominables hiſtoires avait faite dans ſes organes. (*)

CONSTANTIN.

SECTION PREMIÈRE.

Du ſiècle de Conſtantin. (*)

PARMI les ſiècles qui ſuivirent celui d'*Auguſte* vous avez raiſon de diſtinguer celui de *Conſtantin*. Il eſt à jamais célèbre par les grands changemens qu'il apporta ſur la terre. Il commençait, il eſt vrai, à ramener la barie : non-ſeulement on ne retrouvait des *Cicérons*, des *Horaces* & des *Virgiles*, mais il n'y avait pas même de *Lucains*, ni *Sénèques*; pas un hiſtorien ſage & exact : ne voit que des ſatires ſuſpectes, ou des panégyriques encore plus haſardés.

Les chrétiens commençaient alors à écrire l'hiſtoire; mais ils n'avaient pris ni *Tite-Live* ni *Thucydide* pour modèle. Les ſectateurs l'ancienne religion de l'empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien ſcrupuleuſement les calomnies dont on chargeait leurs adverſaires. De-là vient que le même homme eſt regardé tantôt comme un Dieu, tantôt comme un monſtre.

La décadence en toute choſe, & dans les moindres arts mécaniques, comme dans l'

(*) Voyez *Eſprit faux* & *Fanatique*.

(*) Ce morceau hiſtorique avait été fait pour madame la Marquiſe du *Châtelet*.

cé & dans la vertu, arriva après *Marc-*
le. Il avait été le dernier empereur de
secte stoïque qui élevait l'homme au-des-
le lui-même, en le rendant dur pour lui
, & compatissant pour les autres. Ce ne
plus depuis la mort de cet empereur,
nent philosophe, que tyrannie & confu-
Les soldats disposaient souvent de l'em-
Le sénat tomba dans un tel mépris, que
mps de *Galien* il fut défendu par une loi
sse aux sénateurs d'aller à la guerre. On
la fois trente chefs de partis prendre le
d'*empereur*, dans trente provinces dé-
re. Les barbares fondaient déjà de tous
au milieu du troisième siècle sur cet em-
échiré. Cependant il subsista par la seule
ine militaire qui l'avait fondé.
dant tous ces troubles, le christianisme
issait par degrés, sur-tout en Egypte,
a Syrie, & sur les côtes de l'Asie mi-
L'empire romain admettait toutes sortes
igions, ainsi que toutes sortes de sectes
ophiques. On permettait le culte d'*Osiris*,
sait même aux Juifs de grands priviléges
é leurs révoltes : mais les peuples s'éle-
t souvent dans les provinces contre les
ens. Les magistrats les persécutaient, &
otint même souvent contre eux des édits
és des empereurs. Il ne faut pas être
é de cette haine générale qu'on portait
rd au christianisme, tandis qu'on tolérait
d'autres religions. C'est que ni les Egyp-
, ni les Juifs, ni les adorateurs de la
de Syrie, & de tant d'autres dieux
gers, ne déclaraient une guerre ouverte

aux dieux de l'empire. Ils ne s'élevaient poin
contre la religion dominante ; mais un des pre-
miers devoirs des chrétiens était d'exterminer l
culte reçu dans l'empire. Les prêtres des d
jetaient des cris quand ils voyaient diminuer le
sacrifices & les offrandes ; le peuple toujours fa
natique & toujours emporté, se soulevait co
les chrétiens ; cependant plusieurs empereurs
les protégèrent. *Adrien* défendit express
qu'on les persécutât. *Marc-Aurèle* or
qu'on ne les poursuivît point pour cause d
religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*,
Philippe, *Galien* leur laissèrent une li
entière ; ils avaient au troisième siècle
églises publiques très-fréquentées &
riches ; & leur liberté fut si grande, qu
tinrent seize conciles dans ce siècle. Le c
des dignités étant fermé aux premiers c
tiens, qui étaient presque tous d'une co
obscure, ils se jetèrent dans le commerce, e
il y en eut qui amassèrent de grandes richesses
C'est la ressource de toutes les sociétés qui ne
peuvent avoir de charges dans l'État : c'est
ainsi qu'en ont usé les calvinistes en France,
tous les non-conformistes en Angleterre, les
catholiques en Hollande, les arméniens en
Perse, les banians dans l'Inde, & les Juifs
dans toute la terre. Cependant à la fin la
tolérance fut si grande, & les mœurs du gou-
vernement si douces, que les chrétiens furent
admis à tous les honneurs & à toutes les
dignités. Ils ne sacrifiaient point aux dieux de
l'empire ; on ne s'embarrassait pas s'ils allaient
aux temples, ou s'ils les fuyaient ; il y avait
parmi les Romains une liberté absolue sur les

exercices de leur religion ; perſonne ne fut
nais forcé de les remplir. Les chrétiens
uiſſaient donc de la même liberté que les
autres : il eſt ſi vrai qu'ils parvinrent aux
honneurs que *Dioclétien* & *Galérius* les en
privèrent en 303, dans la perſécution dont
nous parlerons.

Il faut adorer la Providence dans toutes ſes voies, mais je me borne, ſelon vos ordres, à l'hiſtoire politique.

Manès ſous le règne de *Probus*, vers l'an 278, forma une religion nouvelle dans Alexandrie. Cette ſecte était compoſée des anciens incipes des Perſans, & de quelques dogmes i chriſtianiſme. *Probus* & ſon ſucceſſeur *Carus* ſſèrent en paix *Manès* & les chrétiens. *Numérien* leur laiſſa une liberté entière. *Dioclétien* protégea les chrétiens, & toléra les manichéens, pendant douze années ; mais en 296 il donna un édit contre les manichéens, & les proſcrivit comme des ennemis de l'empire attachés aux Perſes. Les chrétiens ne furent point compris dans l'édit ; ils demeurèrent tranquilles ſous *Dioclétien*, & firent une profeſſion ouverte de leur religion dans tout l'empire, juſqu'aux deux dernières années du règne de ce prince.

Pour achever l'eſquiſſe du tableau que vous demandez, il faut vous repréſenter quel était alors l'empire romain. Malgré toutes les ſecouſſes intérieures & étrangères, malgré les incurſions des barbares, il comprenait tout ce que poſſède aujourd'hui le ſultan des Turcs, excepté l'Arabie ; tout ce que poſſède la maiſon d'Autriche en Allemagne, & toutes les pro-

vinces d'Allemagne jusqu'à l'Elbe, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecosse ; toute l'Afrique jusqu'au désert de Dara, & même les iles Canaries. Tant de pays étaient tenus sous le joug par des corps d'armée moins considérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourd'hui sur pied quand elles sont en guerre.

Cette grande puissance s'affermit & s'augmenta même depuis *César* jusqu'à *Théodose*, autant par les lois, par la police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'est encore un sujet d'étonnement, qu'aucun de ces pe conquis n'ait pu, depuis qu'ils se gouvern par eux-mêmes, ni construire des gra chemins, ni élever des amphithéâtres & bains publics, tels que leurs vainqueurs en donnèrent. Des contrées qui sont ird presque barbares & désertes, étaient p & policées ; telles furent l'Epire, la Macedoine, la Thessalie, l'Illyrie, la Pannoi sur-tout l'Asie mineure, & les côtes de l'A que ; mais aussi il s'en fallait beaucoup l'Allemagne, la France & l'Angleterre fu ce qu'elles sont aujourd'hui. Ces trois E sont ceux qui ont le plus gagné à se g par eux-mêmes ; encore a-t-il fallu p douze siècles pour mettre ces royaumes dans l'état florissant où nous les voyons ; mais il faut avouer que tout le reste a beaucoup perdu à passer sous d'autres lois. Les ruines de l'Asie mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Egypte, & la barbarie de l'Afrique, attestent aujourd'hui la grandeur romaine. Le grand nombre des villes florissantes qui couvraient ces

ys, eſt changé en villages malheureux ; & terrain même eſt devenu ſtérile ſous les mains es peuples abrutis.

SECTION II.

Caractère de Conſtantin.

Je ne parlerai point ici de la confuſion qui agita l'empire depuis l'abdication de *Dioclétien*. Il y eut après ſa mort ſix empereurs à la fois. *Conſtantin* triompha d'eux tous, changea la religion & l'empire, & fut l'auteur non-ſeulement de cette grande révolution, mais de outes celles qu'on a vues depuis dans l'Occiant. Vous voudriez ſavoir quel était ſon aractère : demandez-le à *Julien*, à *Zozime*, *Sozomène*, à *Victor* : ils vous diront qu'il agit abord en grand prince, enſuite en voleur ublic, & que la dernière partie de ſa vie fut 'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toujours ambitieux, ruel & ſanguinaire. Demandez-le à *Euſèbe*, à *Grégoire de Nazianze*, à *Lactance* : ils vous ront que c'était un homme parfait. Entre ces eux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui uiſſent vous faire trouver la vérité. Il avait n beau-père, il l'obligea de ſe pendre ; il l avait un beau-frère, il le fit étrangler ; il vait un neveu de douze à treize ans, il le it égorger ; il avait un fils aîné, il lui fit ouper la tête ; il avait une femme, il la fit touffer dans un bain. Un vieil auteur gaulois lit *qu'il aimait à faire maiſon nette.*

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domeſ-

tiques, qu'ayant été sur les bords du Rhin, à la chasse de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris leurs rois, qui probablement étaient de la famille de notre *Pharamond* & de notre *Clodion le chevelu*, il les exposa aux bêtes pour son divertissement; vous pourrez inférer de tout cela, sans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à présent les principaux événemens de son règne. Son père *Constance Clore* était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'empereur. *Constantin* était à Nicomédie, auprès de l'empereur *Galère*; il lui demanda la permission d'aller trouver son père qui était malade. *Galère* n'en fit aucune difficulté: *Constantin* partit avec les relais de l'empire qu'on appelait *Veredarii*. On pourrait dire qu'il était dangereux d'être cheval de poste, que d'être de la famille de *Constantin*; car il fesait couper les jarrets à tous les chevaux après s'en être servi, de peur que *Galère* ne révoquât sa permission, & ne le fît revenir à Nicomédie. Il trouva son père mourant, & se fit reconnaître empereur par le petit nombre de troupes romaines qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un empereur romain faite à Yorck par cinq ou six mille hommes, ne devait guère paraître légitime à Rome: il y manquait au moins la formule du *senatus populusque romanus*, Le sénat, le peuple, & les gardes prétoriennes élurent d'un consentement unanime *Maxence*, fils du césar *Maximien Hercule*,

:ésar lui-même, & frère de cette *Fausta*
Constantin avait épousée, & qu'il fit depuis
er. Ce *Maxence* est appelé *tyran*, *usur-*
, par nos historiens, qui sont toujours
les gens heureux. Il était le protecteur
religion païenne, contre *Constantin* qui
commençait à se déclarer pour les chré-
Païen & vaincu, il fallait bien qu'il
n homme abominable.
sèbe nous dit que *Constantin*, en allant
me combattre *Maxence*, vit dans les
, aussi-bien que toute son armée, la grande
ne des empereurs nommée le *Labarum*,
ntée d'un platin, ou d'un grand *R* grec,
une croix en sautoir, & deux mots grecs
nifiaient, *Tu vaincras par ceci*. Quelques
rs prétendent que ce signe lui apparut
nçon, d'autres disent à Cologne, quel-
uns à Trèves, d'autres à Troyes. Il est
ge que le ciel se soit expliqué en grec
tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel
ibles lumières des hommes, que ce signe
aru en Italie le jour de la bataille; mais
il eût fallu que l'inscription eût été en
Un savant antiquaire nommé *Loisel* a
cette antiquité; mais on l'a traité de
at.
pourrait cependant considérer que cette
e n'était pas une guerre de religion, que
intin n'était pas un saint, qu'il est mort
onné d'être arien, après avoir persécuté
thodoxes; & qu'ainsi on n'a pas un intérêt
évident à soutenir ce prodige.
rès sa victoire, le sénat s'empressa d'a-
le vainqueur & de détester la mémoire

oublié avait été le bienfaiteur de son p
qu'il lui devait l'empire. Vainqueur de *M*
il lui restait à se défaire de *Licinius* so
frère, auguste comme lui; & *Licinius*
à se défaire de *Constantin*, s'il pouvait.
dant leurs querelles n'éclatant pas enc
donnèrent conjointement en 313 à M
fameux édit de liberté de conscience
donnons, disent-ils, *à tout le monde la*
de suivre telle religion que chacun v
afin d'attirer la bénédiction du ciel sur
sur tous nos sujets; nous déclarons q
avons donné aux chrétiens la faculté

tius ſon collégue ne l'était pas non plus. Il y avait encore un empereur ou un tyran à exterminer ; c'était un païen déterminé, nommé *Maximin*. *Licinius* le combattit avant de combattre *Conſtantin*. Le ciel lui fut encore plus favorable qu'à *Conſtantin* même ; car celui-ci n'avait eu que l'apparition d'un étendard, & *Licinius* eut celle d'un ange. Cet ange lui apprit une prière avec laquelle il vaincrait ſûrement le barbare *Maximin*. *Licinius* la mit par écrit, la fit réciter trois fois à ſon armée, & remporta une victoire complete. Si ce *Licinius*, beau-frère de *Conſtantin*, avait régné heureuſement, on n'aurait parlé que de ſon ange ; mais *Conſtantin* l'ayant fait pendre, ayant égorgé ſon jeune fils, étant devenu maître abſolu de tout, on ne parle que du *Labarum* de *Conſtantin*.

On croit qu'il fit mourir ſon fils aîné *Criſpus*, & ſa femme *Fauſta*, la même année qu'il aſſembla le concile de Nicée. *Zozime*, & *Sozomène* prétendent que les prêtres des dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de ſi grands crimes, il fit alors profeſſion ouverte du chriſtianiſme, & démolit pluſieurs temples dans l'Orient. Il n'eſt guère vraiſemblable que des pontifes païens euſſent manqué une ſi belle occaſion d'amener à eux leur grand-pontife qui les abandonnait. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de ſévères ; il y a par-tout des hommes difficiles. Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que *Conſtantin* chrétien n'ait fait aucune pénitence de ſes parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie ; & depuis ce temps le ſéjour

de Rome lui devint odieux; il la quitta
jamais, & alla fonder Conſtantinople. C
oſe-t-il dire, dans un de ſes reſcrits, qui
tranſporte le ſiége de l'empire à Conſtanti
par ordre de DIEU *même ?* n'eſt-ce ſe
impudemment de la Divinité & des
Si DIEU lui avait donné quelque ordre, ne
aurait-il pas donné celui de ne point aſſ
ſa femme & ſon fils ?

Dioclétien avait déjà donné l'exemple
tranſlation de l'empire vers les côtes de
Le faſte, le deſpotiſme & les mœurs a
effarouchaient encore les Romains, tout
rompus & tout eſclaves qu'ils étaient.
empereurs n'avaient oſé ſe faire baiſer les
dans Rome, & introduire une foule d'
ques dans leurs palais ; *Dioclétien* c
dans Nicomédie, & *Conſtantin* acheva
Conſtantinople, de mettre la cour
ſur le pied de celle des Perſes. Rome a
dès-lors dans la décadence. L'ancien em
romain tomba avec elle. Ainſi *Conſtantin* fit
l'empire le plus grand mal qu'il pouvait lui
faire.

De tous les empereurs ce fut ſans contredit
le plus abſolu. *Auguſte* avait laiſſé une image
de liberté : *Tibère*, *Néron* même, a
ménagé le ſénat & le peuple romain. *Co*
tantin ne ménagea perſonne. Il avait
d'abord ſa puiſſance dans Rome, en ca
ces fiers prétoriens, qui ſe croyaient les maîtres
des empereurs. Il ſépara entièrement la robe
& l'épée. Les dépoſitaires des lois, écr
alors par le militaire, ne furent plus que
juriſconſultes eſclaves. Les provinces de l'

pir

furent gouvernées fur un plan nouveau.
rande vue de *Conftantin* était d'être le
e en tout ; il le fut dans l'Églife comme
l'État. On le voit convoquer & ouvrir
ncile de Nicée, entrer au milieu des
tout couvert de pierreries, le diadème
tête, prendre la première place, exiler
remment, tantôt *Arius*, tantôt *Athanafe*,
nettait à la tête du chriftianifme fans être
ien : car c'était ne pas l'être dans ce
-là, que de n'être pas baptifé ; il n'était
atéchumène. L'ufage même d'attendre les
ches de la mort pour fe faire plonger
l'eau de régénération, commençait à
lir pour les particuliers. Si *Conftantin*,
férant fon baptême jufqu'à la mort, crut
oir tout faire impunément, dans l'efpé-
d'une expiation entière, il était trifte
le genre-humain, qu'une telle opinion
té mife dans la tête d'un homme tout-
nt.

CONTRADICTIONS.

SECTION PREMIÈRE.

US on voit ce monde, & plus on le
lein de contradictions & d'inconféquences.
nmencer par le grand-turc, il fait couper
s les têtes qui lui déplaifent, & peut
ent conferver la fienne.
du grand-turc nous paffons au St Père,
firme l'élection des empereurs, il a des
our vaffaux, mais il n'eft pas fi puiffant

qu'un duc de Savoie. Il expédie des ordres pour l'Amérique & pour l'Afrique, & il ne pourrait pas ôter un privilège à la république de Lucques. L'empereur est roi des Romains; mais le droit de leur roi consiste à tenir l'étrier du pape & à lui donner à laver à la messe.

Les Anglais servent leur monarque à genoux; mais ils le déposent, ils l'emprisonnent, ils le font périr sur l'échafaud.

Des hommes qui font vœu de pauvreté, obtiennent, en vertu de ce vœu, jusqu'à [illegible] cents mille écus de rente; & en conséqu[illegible] de leur vœu d'humilité, sont des souve[illegible] despotiques. On condamne hautement à R[illegible] la pluralité des bénéfices avec charge d[illegible] & on donne tous les jours des bulles [illegible] allemand pour cinq ou six évêchés à la [illegible] C'est, dit-on, que les évêques allemands [illegible] point charge d'ames. Le chancelier de F[illegible] est la première personne de l'Etat; il ne [illegible] manger avec le roi, du moins jusqu'à pr[illegible] & un colonel à peine gentilhomme a cet honneur. Une intendante est reine en province, & bourgeoise à la cour.

On cuit en place publique ceux qui [illegible] convaincus du péché de non-conformité. [illegible] on explique gravement dans tous les co[illegible] la seconde églogue de *Virgile*, avec la [illegible]claration d'amour de *Corydon* au bel *A*[illegible] *Formosum pastor Corydon ardebat Alexin*, on fait remarquer aux enfans, que qu[illegible] *Alexis* soit blond, & qu'*Amyntas* soit brun [illegible] cependant *Amyntas* pourrait bien av[illegible] préférence.

Si un pauvre philosophe, qui ne pense p[illegible]

il, s'avise de vouloir faire tourner la terre, d'imaginer que la lumière vient du soleil, de supposer que la matière pourrait bien oir quelques autres propriétés que celles que connaissons, on crie à l'impie, au per-turbateur du repos public; & on traduit *ad um Delphini*, les *Tusculanes de Cicéron*, & *crèce*, qui sont deux cours complets d'ir-igion.

Les tribunaux ne croient plus aux possédés; se moque des sorciers; mais on a brûlé *ufredi* & *Grandier* pour sortilége; & en nier lieu, la moitié d'un parlement voulait damner au feu un religieux, accusé d'avoir orcelé une fille de dix-huit ans, en souf-it sur elle. (*a*)

Le sceptique philosophe *Bayle* a été per-uté même en Hollande. *La Mothe le Vayer*, s sceptique & moins philosophe, a été pré-teur du roi *Louis XIV*, & du frère du *Gourville* était à la fois pendu en effigie Paris, & ministre de France en Allemagne. Le fameux athée *Spinosa* vécut & mourut nquille. *Vanini*, qui n'avait écrit que contre *istote*, fut brûlé comme athée: il a l'hon-ir, en cette qualité, de remplir un article is les histoires des gens de lettres & dans is les dictionnaires, immenses archives de nsonges & d'un peu de vérité; ouvrez ces res, vous y verrez que non-seulement *nini* enseignait publiquement l'athéisme dans écrits, mais encore que douze professeurs

(*a*) C'est le procès du père *Girard* & de la *Cadière*, a n'a tant déshonoré l'humanité.

de sa secte étaient partis de Naples avec lui dans le dessein de faire par-tout des prosélytes; ouvrez ensuite les livres de *Vanini*, vous serez bien surpris de ne voir que des preuves de l'existence de DIEU. Voici ce qu'on lit dans son *Amphitheatrum*, ouvrage également condamné & ignoré. « DIEU est son principe &
» son terme, sans fin & sans commencement,
» n'ayant besoin ni de l'un ni de l'autre, &
» père de tout commencement & de toute fin;
» il existe toujours, mais dans aucun temps;
» pour lui le passé ne fut point & l'avenir ne
» viendra point; il règne par-tout sans être
» dans un lieu, immobile sans s'arrêter, ra-
» pide sans mouvement; il est tout, & h
» de tout; il est dans tout, mais sans
» enfermé; hors de tout, mais sans être e
» d'aucunes choses; bon, mais sans qua
» entier, mais sans parties; immuable en
» riant tout l'univers; sa volonté est sa
» sance; simple, il n'y a rien en lui de
» ment possible, tout y est réel; il
» premier, le moyen, le dernier acte; et
» étant tout, il est au-dessus de tous les êt
» hors d'eux, dans eux, au-delà d'eu
» jamais devant & après eux. » C'est
une telle profession de foi que *Vanini* fu
claré athée. Sur quoi fut-il condamné?
simple déposition d'un nommé *Françon*. E
ses livres déposaient pour lui. Un seul
lui a coûté la vie, & l'a flétri dans l'E

Le petit livre de *Cymbalum mundi*, q
qu'une imitation froide de *Lucien*, & qui n
pas le plus léger, le plus éloigné rapport a
christianisme, a été aussi condamné aux flam

. Mais *Rabelais* a été imprimé avec pri-
gé ; & on a très-tranquillement laissé un
e cours à l'*Espion turc*, & même aux *Lettres*
anes ; à ce livre léger, ingénieux & hardi,
s lequel il y a une lettre toute entière en
ur du suicide ; une autre où l'on trouve
propres mots : *si l'on suppose une religion* ;
autre où il est dit expressément, que les
ques n'ont *d'autres fonctions que de dis-*
er d'accomplir la loi ; une autre enfin, où
t dit que le pape est un magicien qui fait
oire que trois ne font qu'un, que le pain
on mange n'est pas du pain, &c.
'abbé de *St Pierre*, homme qui a pu se
nper souvent, mais qui n'a jamais écrit
en vue du bien public ; & dont les ouvrages
t appelés par le cardinal *Dubois*, *les rêves*
bon citoyen ; l'abbé de *St Pierre*, dis-je,
exclus de l'académie française d'une voix
me, pour avoir, dans un ouvrage de
ique, préféré l'établissement des conseils
la régence aux bureaux des secrétaires
at qui gouvernaient sous *Louis XIV* ; &
avoir dit que les finances avaient été
eureusement administrées sur la fin de ce
eux règne. L'auteur des *Lettres persanes*
t parlé de *Louis XIV* dans son livre,
pour dire que ce roi *était un magicien*,
faisait accroire à ses sujets que du papier
de l'argent ; qu'il n'aimait que le gou-
ement turc ; qu'il préférait un homme qui
donnait la serviette, à un homme qui lui
t gagné des batailles ; qu'il avait donné
pension à un homme qui avait fui deux
es, & un gouvernement à un homme qui

en avait fui quatre; *qu'il était accablé de pauvreté*; quoiqu'il soit dit dans la même lettre que ses finances sont inépuisables. Voilà, encore une fois, tout ce que cet auteur, [illegible] son seul livre alors connu, avait dit de *L[ouis] XIV*, protecteur de l'académie française; ce livre est le seul titre sur lequel l'auteur [a] été effectivement reçu dans l'académie [fran]çaise. On peut ajouter encore, pour [com]ble de contradiction, que cette compagnie [s'est] pour en avoir été tournée en ridicule [dans] de tous les livres où on s'est réjoui aux [dépens] de cette académie, il n'y en a [point où elle] soit traitée plus mal que dans les *[Lettres per]sanes*. Voyez la lettre où il est dit : *Ceux [qui] composent ce corps n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse. L'éloge vient se placer [comme] de lui-même dans leur babil éternel*, &c. [Après] avoir ainsi traité cette compagnie, [il] fut [loué] par elle à sa réception du talent [de faire des] portraits ressemblans. (1)

Si je voulais continuer à examiner [les con]trariétés qu'on trouve dans l'empire [des lettres], il faudrait écrire l'histoire de tous [les savans] & de tous les beaux esprits; de même [si] je voulais détailler les contrariétés [de la] société, il faudrait écrire l'histoire du [genre] humain. Un asiatique qui voyagerait en [Europe] pourrait bien nous prendre pour des [païens]. Nos jours de la semaine portent les

(1) Cette phrase ne se trouve point dans le [discours] imprimé de M. *Mallet* alors directeur; ainsi on [voit que la mé]moire de M. de *Voltaire* l'a mal servi, [ou que cette phrase] ayant été remarquée à la lecture publique, [elle n'a pas été] imprimée dans l'impression.

Mars, de *Mercure*, de *Jupiter*, de *Vénus*; les noces de *Cupidon* & de *Pſyché* ſont peintes dans la maiſon des papes; mais ſur-tout ſi cet aſiatique voyait notre opéra, il ne douterait pas que ce ne fût une fête à l'honneur des dieux du paganiſme. S'il s'informait un peu plus exactement de nos mœurs, il ſerait bien plus étonné; il verrait en Eſpagne qu'une loi ſévère défend qu'aucun étranger ait la moindre part indirecte au commerce de l'Amérique, & que cependant les étrangers y font, par les facteurs eſpagnols, un commerce de cinquante millions par an; de ſorte que l'Eſpagne ne peut s'enrichir que par la violation de la loi, toujours ſubſiſtante & toujours mépriſée. Il verrait qu'en un autre pays le gouvernement fait fleurir une compagnie des Indes, & que les théologiens ont déclaré le dividende des actions criminel devant DIEU. Il verrait qu'on achète le droit de juger les hommes, celui de commander à la guerre, celui d'entrer au conſeil; il ne pourrait comprendre pourquoi il eſt dit dans les patentes qui donnent ces places, qu'elles ont été accordées gratis & ſans brigue, tandis que la quittance de finance eſt attachée aux lettres de proviſion. Notre aſiatique ne ſerait-il pas ſurpris de voir des comédiens gagés par les ſouverains & excommuniés par les curés? Il demanderait pourquoi un lieutenant-général roturier, qui aura gagné des batailles, (*b*) ſera mis à la taille comme un payſan, & qu'un

(*b*) Cette ridicule coutume a été enfin abolie en 1751. Les lieutenans-généraux des armées ont été déclarés nobles comme les échevins.

échevin sera noble comme les *Montmorencis?* Pourquoi, tandis qu'on interdit les spectacles réguliers, dans une semaine consacrée à l'édification, on permet des bateleurs qui offensent les oreilles les moins délicates? Il verrait presque toujours nos usages en contradiction avec nos lois; & si nous voyagions en Asie, nous y trouverions à-peu-près les mêmes incompatibilités.

Les hommes sont par-tout également fous; ils ont fait des lois à mesure, comme on répare des brèches de murailles. Ici les fils aînés ont ôté tout ce qu'ils ont pu aux cadets, là les cadets partagent également. Tantôt l'Église a ordonné le duel, tantôt elle l'a anathéma[tisé]. On a excommunié tour-à tour les partisans [&] les ennemis d'*Aristote*, & ceux qui porta[ient] des cheveux longs, & ceux qui les port[aient] courts. Nous n'avons dans le monde de parfaite que pour régler une espèce de f[olie] qui est le jeu. Les règles du jeu sont les s[eules] qui n'admettent ni exception, ni relâch[e,] ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au lansquenet avec des rois, est payé sans difficulté quand il gagne; tout ailleurs la loi est un glaive dont [le] fort coupe par morceaux le plus faible.

Cependant ce monde subsiste comme s'il était bien ordonné; l'irrégularité tient à notre nature; notre monde politique est comme notre globe, quelque chose d'informe qui se conserve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivières fussent tracées en belles figures régulières; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes

une

sageſſe parfaite; ce ſerait vouloir donner
ailes à des chiens ou des cornes à des
es.

SECTION II.

*mples tirés de l'hiſtoire, de la ſainte écri-
tre, de pluſieurs écrivains, du fameux
tré Meſlier, d'un prédicant nommé An-
bine, &c.*

'N vient de montrer les contradictions de
uſages, de nos mœurs, de nos lois : on
a pas dit aſſez.

'out a été fait, ſur-tout dans notre Eu-
, comme l'habit d'*Arlequin* : ſon maître
ait point de drap; quand il fallut l'habiller,
it des vieux lambeaux de toutes couleurs :
equin fut ridicule, mais il fut vêtu.

ù eſt le peuple dont les lois & les uſages
e contrediſent pas ? Y a-t-il une contra-
on plus frappante & en même temps plus
ectable que le ſaint empire romain ? en quoi
il ſaint ? en quoi eſt-il empire ? en quoi
il romain ?

es Allemands ſont une brave nation que
es *Germanicus*, ni les *Trajans* ne purent
ais ſubjuguer entièrement. Tous les peuples
nains qui habitaient au-delà de l'Elbe,
nt toujours invincibles, quoique mal armés;
en partie de ces triſtes climats que ſor-
nt les vengeurs du monde. Loin que l'Al-

lemagne soit l'empire romain, elle a servi à le détruire.

Cet empire était réfugié à Constantinople, quand un allemand, un austrasien alla d'Aix-la-Chapelle à Rome, dépouiller pour jamais les *Césars* grecs de ce qu'il leur restait en Italie. Il prit le nom de *César*, d'*imperator*; mais ni lui ni ses successeurs n'osèrent jamais résider à Rome. Cette capitale ne peut ni se vanter, ni se plaindre que depuis *Augustule* dernier excrément de l'empire romain, aucun *César* ait vécu & soit enterré dans ses murs.

Il est difficile que l'empire soit *saint* puisqu'il professe trois religions, dont deux sont déclarées impies, abominables, damnables & damnées, par la cour de Rome que toute la cour impériale regarde comme souveraine sur ces cas.

Il n'est pas certainement romain, puisque l'empereur n'a pas dans Rome une maison.

En Angleterre on sert les rois à genoux. La maxime constante est que le roi ne peut jan faire mal. *The king can do no wrong.* Ses ministres seuls peuvent avoir tort; il est infaillible dans ses actions comme le pape dans jugemens. Telle est la loi fondamentale, la loi salique d'Angleterre. Cependant le parlement juge son roi *Edouard II* vaincu & fait prisonnier par sa femme; on déclare qu'il a tous les torts du monde, & qu'il est déchu de to droits à la couronne. *Guillaume Trussel* v dans sa prison lui faire le compliment suiv

« Moi, *Guillaume Trussel*, procureur » parlement & de toute la nation anglaise, je » révoque l'hommage à toi fait autrefois; je

te défie & je te prive du pouvoir royal, & nous ne tiendrons plus à toi doresnavant. » (c)

Le parlement juge & condamne le roi *Richard*, fils du grand *Edouard III.* Trente & un chefs iccusation sont produits contre lui, parmi lesls on en trouve deux singuliers : Qu'il avait iprunté de l'argent sans payer, & qu'il avait t préfence de témoins qu'il était le maître a vie & des biens de ses sujets.

Le parlement dépose *Henri VI* qui avait un ;s-grand tort, mais d'une autre espèce, celui re imbécille.

Le parlement déclare *Edouard IV* traître, isque tous ses biens; & ensuite le rétablit id il est heureux.

ıur *Richard III*, celui-là eut véritable- tort plus que tous les autres : c'était un *on*, mais un *Néron* courageux ; & le parnt ne déclara ses torts que quand il eut ; tué.

La chambre représentant le peuple d'Angle-re, imputa plus de torts à *Charles I* qu'il en avait, & le fit périr sur un échafaud. Le rlement jugea que *Jacques II* avait de trèsds torts, & sur-tout celui de s'être enfui. aeclara la couronne vacante, c'est-à-dire, le déposa.

Aujourd'hui *Junius* écrit au roi d'Angleterre : ce monarque a tort d'être bon & sage. S ne sont pas là des contradictions, je ne où l'on peut en trouver.

(c) *Rapin Thoyras* n'a pas traduit littéralement cette.

Des contradictions dans quelques rites.

APRÈS ces grandes contradictions politiques qui se divisent en cent mille petites contradictions, il n'y en a point de plus forte que celle de quelques-uns de nos rites. Nous détestons le judaïsme; il n'y a pas quinze ans qu'on brûlait encore les Juifs. Nous les regardons comme les assassins de notre DIEU, & nous nous assemblons tous les dimanches pour psalmodier des cantiques juifs: si nous ne les récitons pas en hébreu, c'est que no[us] sommes des ignorans. Mais les quinze prem[iers] évêques, prêtres, diacres & troupeau de Jerusalem, berceau de la religion chrétienne, récitèrent toujours les pseaumes juifs dans l'idiome juif de la langue syriaque; & jusqu'au te[ms] du calife *Omar*, presque tous les chrét[iens] depuis Tir jusqu'à Alep priaient dans cet idio[me] juif. Aujourd'hui qui réciterait les pseaumes t[els] qu'ils ont été composés, qui les chante[rait] dans la langue juive, serait soupçonné d'être circoncis & d'être juif: il serait brûlé comme tel: il l'aurait été du moins il y a vingt ans, quoique JESUS-CHRIST ait été circoncis, quoique les apôtres & les disciples aient été circoncis. Je mets à part tout le fond de notre sainte religion, tout ce qui est un ob[jet de] foi, tout ce qu'il ne faut considérer qu'avec une soumission craintive, je n'envisage que l'écorce, je ne touche qu'à l'usage; je demande s'il y en eut jamais un plus contradictoire?

s contradictions dans les affaires & dans les hommes.

Si quelque société littéraire veut entrepren-
: le dictionnaire des contradictions, je souf-
s pour vingt volumes *in-folio.*

Le monde ne subsiste que de contradictions;
e faudrait-il pour les abolir? assembler les
s du genre-humain. Mais de la manière
it les hommes sont faits, ce serait une
ivelle contradiction s'ils étaient d'accord.
emblez tous les lapins de l'univers, il n'y
a pas deux avis différens parmi eux.

e ne connais que deux sortes d'êtres immua-
sur la terre, les géomètres & les ani-
:; ils sont conduits par deux règles inva-
es, la démonstration & l'instinct: & encore
géomètres ont-ils eu quelques disputes,
s les animaux n'ont jamais varié.

s contradictions dans les hommes & dans les affaires.

LES contrastes, les jours & les ombres sous
quels on représente dans l'histoire les hom-
s publics, ne sont pas des contradictions,
sont des portraits fidelles de la nature
naine.

Tous les jours on condamne & on admire
exandre, le meurtrier de *Clitus*, mais le ven-
ir de la Grèce, le vainqueur des Perses &
fondateur d'Alexandrie;

César le débauché qui vole le trésor public
Rome pour asservir sa patrie, mais dont

la clémence égale la valeur, & dont l'efprit égale le courage ;

Mahomet impofteur, brigand, mais le feul des légiflateurs religieux qui ait eu du courage & qui ait fondé un grand empire;

L'enthoufiafte *Cromwell*, fourbe dans le fanatifme même, affaffin de fon roi en forme juridique, mais auffi profond politique que valeureux guerrier.

Mille contraftes fe préfentent fouvent en foule, & ces contraftes font dans la nature; ils ne font pas plus étonnans qu'un beau jour fuivi de la tempête.

Des contradictions apparentes dans les livres.

Il faut foigneufement diftinguer dans les écrits, & fur-tout dans les livres facrés, les contradictions apparentes & les réelles. Il eft dit dans le Pentateuque que *Moïfe* était le plus doux des hommes, & qu'il fit égorger vingt-trois mille hébreux qui avaient adoré le veau d'or, & vingt-quatre mille qui avaient ou époufé comme lui, ou fréquenté des femmes madianites. Mais de fages commentateurs ont prouvé folidement que *Moïfe* était d'un naturel très-doux, qu'il n'avait fait qu'exécuter les vengeances de DIEU en fefant maffacrer ces quarante-fept mille Ifraélites coupables, comme nous l'avons déjà vu.

Des critiques hardis ont cru apercevoir une contradiction dans le récit où il eft dit que *Moïfe* changea toutes les eaux de l'Egypte en fang, & que les magiciens de *Pharaon* firent enfuite le même prodige, fans que l'Exode

mette aucun intervalle entre le miracle de *Moïse* & l'opération magique des enchanteurs.

Il paraît d'abord impossible que ces magiciens changent en sang ce qui est déjà devenu sang; mais cette difficulté peut se lever, en supposant que *Moïse* avait laissé les eaux reprendre leur première nature, pour donner à pharaon le temps de rentrer en lui-même. Cette supposition est d'autant plus plausible, que si le texte ne la favorise pas expressément, il ne lui est pas contraire.

Les mêmes incrédules demandent comment tous les chevaux ayant été tués par la grêle dans la sixième plaie, *Pharaon* put poursuivre la nation juive avec de la cavalerie? Mais cette contradiction n'est pas même apparente, puisque la grêle qui tua tous les chevaux qui étaient aux champs, ne put tomber sur ceux qui étaient dans les écuries.

Une des plus fortes contradictions qu'on ait cru trouver dans l'histoire des Rois, est la disette totale d'armes offensives & défensives chez les Juifs à l'avénement de *Saül*, comparée avec l'armée des trois cents trente mille combattans que *Saül* conduit contre les Ammonites qui assiégeaient Jabès en Galaad.

Il est rapporté en effet qu'alors, (*d*) & même après cette bataille, il n'y avait pas une lance, pas une seule épée chez tout le peuple hébreu; que les Philistins empêchaient les Hébreux de forger des épées & des lances; que les Hébreux étaient obligés d'aller chez les Philistins pour

(*d*) I. Rois, chap. III, v. 22.

faire aiguiser le soc de leurs charrues, (*e*) leurs hoyaux, leurs coignées, & leurs serpettes.

Cet aveu semble prouver que les Hébreux étaient en très-petit nombre, & que les Philistins étaient une nation puissante, victorieuse, qui tenait les Israélites sous le joug, & qui les traitait en esclaves; qu'enfin il n'était pas possible que *Saül* eût assemblé trois cents trente mille combattans, &c.

Le révérend père dom *Calmet* dit, (*f*) qu'il est croyable qu'*il y a un peu d'éxagération dans ce qui est dit ici de Saül & de Jonathas.* Mais ce savant homme oublie que les autres commentateurs attribuent les premières victoires de *Saül* & de *Jonathas* à un des miracle é idens que DIEU daigna faire si souvent en faveur de son pauvre peuple. *Jonathas*, avec son seul écuyer, tua d'abord vingt ennemis, & les Philistins étonnés tournèrent leurs armes les uns contre les autres. L'auteur du livre des Rois dit positivement, (*g*) que ce fut comme un miracle de DIEU, *accidit quasi miraculum a* DEO. Il n'y a donc point là de contradiction.

Les ennemis de la religion chrétienne, les *Celses*, les *Porphyres*, les *Juliens*, ont épuisé la sagacité de leur esprit sur cette matière. Des auteurs Juifs se sont prévalus de tous les avantages que leur donnait la supériorité de leurs connaissances dans la langue hébraïque pour mettre au jour ces contradictions apparentes; ils ont été suivis même par des chré-

(*e*) Ch. XIII, v. 19, 20 & 21.

(*f*) Note de dom *Calmet* sur le verset 19.

(*g*) Chap. XIV, v. 15.

ens tels que milord *Herbert*, *Volaſton*, *Tin-al*, *Toland*, *Colins*, *Shaftesbury*, *Volſton*, *'ordon*, *Bolingbroke*, & pluſieurs auteurs de ivers pays. *Fréret*, ſecrétaire perpétuel de académie des belles-lettres de France, le ıvant *le Clerc* même, *Simon* de l'oratoire, nt cru apercevoir quelques contradictions qu'on ouvait attribuer aux copiſtes. Une foule d'au-'es critiques a voulu relever & réformer des ontradictions qui leur ont paru inexplicables.

On lit dans un livre dangereux, fait avec eaucoup d'art : (*h*) « *St Matthieu* & *St Luc* donnent chacun une généalogie de JESUS-CHRIST différente ; & pour qu'on ne croie pas que ce ſont ces différences légères qu'on peut attribuer à mépriſe ou inadvertance, il eſt aiſé de s'en convaincre par ſes yeux en liſant *Matthieu* au chap. I, & *Luc* au chap. III : on verra qu'il y a quinze générations de plus dans l'une que dans l'autre ; que depuis *David* elles ſe ſéparent abſolument, qu'elles ſe réuniſſent à *Salathiel* ; mais qu'après ſon fils elles ſe ſéparent de nouveau, & ne ſe réuniſſent plus qu'à *Joſeph*.

» Dans la même généalogie, *St Matthieu* tombe encore dans une contradiction manifeſte ; car il dit qu'*Oſias* était père de *Jonathan*, & dans les Paralipomènes, livre premier, chap. III, v. 11 & 12, on trouve trois générations entr'eux ; ſavoir, *Joas*, *Amazias*, *Azarias*, deſquels *Luc* ne parle pas plus que *Matthieu*. De plus, cette généa-

(*h*) Analyſe de la religion chrétienne, page 22, attri-'e à *Saint Evremont*.

» logie ne fait rien à celle de JESUS, pui
» selon notre loi, *Joseph* n'avait eu
» commerce avec *Marie.* »

Pour répondre à cette objection fait
puis le temps d'*Origène*, & renouvelée de
en siècle, il faut lire *Julius Africanus.*
les deux généalogies conciliées dans la
suivante, telle qu'elle se trouve dans
bliothèque des auteurs ecclésiastiques.

David.

Salomon & ses descendans rapportés par *St Matthieu.*		*Nath* ses desc rapporté *St Luc.*

Estha.

Mathan premier mari.		*Melch* plutôt second r
Jacob, fils de *Mathan* premier mari.	Leur femme commune, dont on ne sait point le nom; mariée premièrement à *Héli*, dont elle n'a point eu d'enfant, & ensuite à *Jacob* son frère.	*Héli.*
Joseph fils naturel de *Jacob.*		Fils selon la

Il y a une autre manière de concilier les deux généalogies par *St Epiphane.*

Suivant lui, *Jacob Panther*, defcendu de *Salomon*, eft père de *Jofeph* & de *Cléophas.*

Jofeph a de fa première femme fix enfans, *Jacques*, *Jofué*, *Siméon*, *Juda*, *Marie* & *Salomé.*

Il époufe enfuite la vierge *Marie*, mère de JESUS, fille de *Joachim* & d'*Anne.*

Il y a plufieurs autres manières d'expliquer ces deux généalogies. Voyez l'ouvrage de dom *Calmet*, intitulé, *Differtation où l'on effaie de concilier St Matthieu avec St. Luc fur la généalogie de* JESUS-CHRIST.

Les mêmes favans incrédules qui ne font occupés qu'à comparer des dates, à examiner les livres & les médailles, à confronter les anciens auteurs, à chercher la vérité avec la prudence humaine, & qui perdent par leur fcience la fimplicité de la foi, reprochent à *St Luc* de contredire les autres évangiles, & de s'être trompé dans ce qu'il avance fur la naiffance du Sauveur. Voici comme s'en explique témérairement l'auteur de l'*Analyfe de la religion chrétienne.*

« *St Luc* dit que *Cirénius* avait le gouvernement de Syrie lorfqu'*Augufte* fit faire le dénombrement de tout l'empire. On va voir combien il fe rencontre de fauffetés évidentes dans ce peu de mots. 1°. *Tacite* & *Suétone*, les plus exacts de tous les hiftoriens, ne difent pas un mot du prétendu dénombrement de tout l'empire, qui affurément eût été un événement bien fingulier, puifqu'il n'y en eut jamais fous aucun em-

» pereur, du moins aucun auteur ne rapporte » qu'il y en ait eu. 2°. *Cirénius* ne vint dans » la Syrie que dix ans après le temps marqué » par *Luc*; elle était alors gouvernée par » *Quintilius Varus*, comme *Tertullien* le rap- » porte, & comme il est confirmé par les mé- » dailles. »

On avouera qu'en effet il n'y eut jamais de dénombrement de tout l'empire romain, & qu'il n'y eut qu'un cens de citoyens romains, selon l'usage. Il se peut que des copistes aient écrit *dénombrement* pour *cens*. A l'égard de *Cirénius*, que les copistes ont transcrit *Cirinus*, il est certain qu'il n'était pas gouverneur de la Syrie dans le temps de la naissance de notre Sauveur, & que c'était alors *Quintilius Varus*; mais il est très-naturel que *Quintilius Varus* ait envoyé en Judée ce même *Cirénius* qui lui succéda dix ans après dans le gouvernement de la Syrie. On ne doit pas dissimuler que cette explication laisse encore quelques difficultés.

Premièrement, le cens fait sous *Auguste* ne se rapporte point au temps de la naissance de JESUS-CHRIST.

Secondement, les Juifs n'étaient point compris dans ce cens. *Joseph* & son épouse n'étaient point citoyens romains. *Marie* ne devait donc point, dit-on, partir de Nazareth, qui est à l'extrémité de la Judée, à quelques milles du mont Thabor, au milieu du désert, pour aller accoucher à Bethléem qui est à quatre-vingts milles de Nazareth.

Mais il se peut très-aisément que *Cirinus* ou *Cirénius* étant venu à Jérusalem de la part

de *Quintilius Varus* pour impofer un tribut par tête, *Jofeph* & *Marie* euffent reçu l'ordre du magiftrat de Bethléem de venir fe préfenter pour payer le tribut dans le bourg de Bethléem, lieu de leur naiffance ; il n'y a rien là qui foit contradictoire.

Les critiques peuvent tâcher d'infirmer cette folution, en repréfentant que c'était *Hérode* feul qui impofait les tributs ; que les Romains ne levaient rien alors fur la Judée ; qu'*Augufte* laiffait *Hérode* maître abfolu chez lui, moyennant le tribut que cet iduméen payait à l'empire. Mais on peut dans un befoin s'arranger avec un prince tributaire, & lui envoyer un intendant pour établir de concert avec lui la nouvelle taxe.

Nous ne dirons point ici, comme tant d'autres, que les copiftes ont commis beaucoup de fautes, & qu'il y en a plus de dix mille dans la verfion que nous avons. Nous aimons mieux dire avec les docteurs & les plus éclairés, que les évangiles nous ont été donnés pour nous enfeigner à vivre faintement, & non pas à critiquer favamment.

Ces prétendues contradictions firent un effet bien terrible fur le déplorable *Jean Meflier*, curé d'Etrepigny & de But en Champagne ; cet homme vertueux à la vérité, & très-charitable, mais fombre & mélancolique, n'ayant guère d'autres livres que la Bible & quelques pères, les lut avec une attention qui lui devint fatale ; il ne fut pas affez docile, lui qui devait enfeigner la docilité à fon troupeau. Il vit les contradictions apparentes, & ferma les yeux fur la conciliation. Il crut voir des con-

traditions affreuses entre JESUS né juif, & ensuite reconnu DIEU ; entre ce DIEU connu d'abord pour le fils de *Joseph* charpentier & le frère de *Jacques*, mais descendu d'un empyrée qui n'existe point, pour détruire le péché sur la terre, & la laissant couverte de crimes ; entre ce DIEU né d'un vil artisan, & descendant de *David* par son père, qui n'était pas son père ; entre le créateur de tous les mondes & le petit-fils de l'adultère *Betzabée*, de l'impudente *Ruth*, de l'incestueuse *Thamar*, de la prostituée de Jéricho & de la femme d'*Abraham* ravie par un roi d'Egypte, ravie ensuite à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Meslier étale avec une impiété monstrueuse toutes ces prétendues contradictions qui le frappèrent, & dont il lui aurait été aisé de voir la solution pour peu qu'il eût eu l'esprit docile. Enfin, sa tristesse s'augmentant dans la solitude, il eut le malheur de prendre en horreur la sainte religion qu'il devait prêcher & aimer ; & n'écoutant plus que sa raison séduite, il abjura le christianisme par un testament olographe, dont il laissa trois copies à sa mort, arrivée en 1732. L'extrait de ce testament a été imprimé plusieurs fois, & c'est un scandale bien cruel Un curé qui demande pardon à DIEU & à ses paroissiens, en mourant, de leur avoir enseigné des dogmes chrétiens ! un curé charitable qui a le christianisme en exécration, parce que plusieurs chrétiens sont méchans, que le faste de Rome le révolte, & que les difficultés des saints livres l'irritent ! un curé qui parle du christianisme comme *Porphyre*, *Jamblique*, *Epictète*, *Marc-Aurèle*,

ulien ! & cela lorfqu'il eft prêt de paraître
evant DIEU ! quel coup funefte pour lui &
our ceux que fon exemple peut égarer !

C'eft ainfi que le malheureux prédicant *Antoine*, trompé par les contradictions apparentes qu'il crut voir entre la nouvelle loi & l'ancienne, entre l'olivier franc & l'olivier fauvage, eut le malheur de quitter la religion chrétienne pour la religion juive ; & plus hardi que *Jean Meflier*, il aima mieux mourir que se rétracter.

On voit par le teftament de *Jean Meflier*, que c'étaient fur-tout les contrariétés apparentes des evangiles, qui avaient bouleverfé l'efprit de ce malheureux pafteur d'ailleurs d'une vertu rigide, & qu'on ne peut regarder qu'avec compaffion. *Meflier* eft profondément frappé des deux généalogies qui femblent fe combattre ; il n'en avait pas vu la conciliation ; il se foulève ; il fe dépite, en voyant que *St Matthieu* fait aller le père, la mère & l'enfant en Egypte, après avoir reçu l'hommage de trois mages ou rois d'Orient, & pendant que le vieil *Hérode*, craignant d'être détrôné par un enfant qui vient de naître à Bethléem, fait égorger tous les enfans du pays, pour prévenir cette révolution. Il eft étonné que ni *St Luc*, ni *St Jean*, ni *St Marc* ne parlent de ce maffacre. Il eft confondu quand il voit que *St Luc* fait refter *St Jofeph*, la bienheureufe vierge *Marie*, & JESUS notre Sauveur à Bethléem, après quoi ils fe retirèrent à Nazareth. Il devait voir que la fainte famille pouvait aller d'abord en Egypte, & quelque temps après à Nazareth fa patrie.

Si *St Matthieu* ſeul parle de trois mages & de l'étoile qui les conduiſit du fond de l'Orient à Bethléem, & du maſſacre des enfans; ſi les autres évangéliſtes n'en parlent pas, ils ne contrediſent point *St Matthieu;* le ſilence n'eſt point une contradiction.

Si les trois premiers évangéliſtes, *St Matthieu*, *St Marc* & *St Luc* ne font vivre JESUS-CHRIST que trois mois depuis ſon baptême en Galilée juſqu'à ſon ſupplice à Jéruſalem; & ſi *St Jean* le fait vivre trois ans & trois mois, il eſt aiſé de rapprocher *St Jean* des trois autres évangéliſtes, puiſqu'il ne dit point expreſſément que JESUS-CHRIST prêcha en Galilée pendant trois ans & trois mois, & qu'on l'infère ſeulement de ſes récits. Fallait-il renoncer à ſa religion ſur de ſimples inductions, ſur de ſimples raiſons de controverſe, ſur des difficultés de chronologie?

Il eſt impoſſible, dit *Meſlier*, d'accorder *St Matthieu* & *St Luc*, quand le premier dit que JESUS en ſortant du déſert alla à Capharnaüm, & le ſecond qu'il alla à Nazareth.

St Jean dit que ce fut *André* qui s'attacha le premier à JESUS-CHRIST, les trois autres évangéliſtes diſent que ce fut *Simon Pierre.*

Il prétend encore qu'ils ſe contrediſent ſur le jour où JESUS célébra ſa pâque, ſur l'heure de ſon ſupplice, ſur le lieu, ſur le temps de ſon apparition, de ſa réſurrection. Il eſt perſuadé que des livres qui ſe contrediſent, ne peuvent être inſpirés par le St Eſprit; mais il n'eſt pas de foi que le St Eſprit ait inſpiré toutes les ſyllabes; il ne conduiſit pas la main de tous les copiſtes, il laiſſa agir les cauſes ſecondes:

:condes : c'était bien assez qu'il daignât nous évéler les principaux mystères, & qu'il instiiât dans la suite des temps une Eglise pour :s expliquer. Toutes ces contradictions, rerochées si souvent aux évangiles avec une grande amertume, sont mises au grand jour ar les sages commentateurs ; loin de se nuire, lles s'expliquent chez eux l'une par l'autre, lles se prêtent un mutuel secours dans les oncordances, & dans l'harmonie des quatre vangiles.

Et s'il y a plusieurs difficultés qu'on ne peut xpliquer, des profondeurs qu'on ne peut comrendre, des aventures qu'on ne peut croire, es prodiges qui révoltent la faible raison huiaine, des contradictions qu'on ne peut conilier ; c'est pour exercer notre foi & pour umilier notre esprit.

'ontradictions dans les jugemens sur les ouvrages.

J'AI quelquefois entendu dire d'un bon juge lein de goût : Cet homme ne décide que par iumeur ; il trouvait hier le *Poussin* un peinre admirable : aujourd'hui il le trouve trèsnédiocre. C'est que le *Poussin* en effet a méité de grands éloges, & des critiques.

On ne se contredit point quand on est en xtase devant les belles scènes d'*Horace* & de *'uriace*, du *Cid* & de *Chimène*, d'*Auguste* & le *Cinna*, & qu'on voit ensuite, avec un oulèvement de cœur mêlé de la plus vive ndignation, quinze tragédies de suite sans au-

cun intérêt, ſans aucune beauté, & qui ne ſont pas même écrites en français.

C'eſt l'auteur qui ſe contredit : c'eſt lui qui a le malheur d'être entièrement différent de lui-même. Le juge ſe contredirait, s'il applaudiſſait également l'excellent & le déteſtable. Il doit admirer dans *Homère* la peinture des Prières, qui marchent après l'Injure les yeux mouillés de pleurs ; la ceinture de *Vénus* ; les adieux d'*Hector* & d'*Andromaque* ; l'entre d'*Achille* & de *Priam*. Mais doit-il applau de même à des dieux qui ſe diſent des inj & qui ſe battent ; à l'uniformité des com qui ne décident rien ; à la brutale férocité des héros ; à l'avarice qui les domine preſque t enfin, à un poëme qui finit par une trève onze jours, laquelle fait ſans doute att la continuation de la guerre & la priſe de Tr que cependant on ne trouve point ?

Le bon juge paſſe ſouvent de l'approbat au blâme, quelque bon livre qu'il ne lire. (*)

CONTRASTE.

CONTRASTE ; oppoſition de figures, de ſituations, de fortune, de mœurs &c. Une bergère ingénue fait un beau contraſte d un tableau avec une princeſſe orgueilleuſe. Le rôle de l'Impoſteur & celui d'Ariſte font un contraſte admirable dans le Tartuffe.

Le petit peut contraſter avec le grand dans

(*) Voyez *Goût*.

peinture, mais on ne peut dire qu'il lui eſt
ɔntraire. Les oppoſitions de couleurs con-
aſtent, mais auſſi il y a des couleurs con-
aires les unes aux autres, c'eſt-à-dire, qui
nt un mauvais effet parce qu'elles choquent
s yeux lorſqu'elles ſont rapprochées.

Contradictoire ne peut ſe dire que dans la
alectique. Il eſt contradictoire qu'une choſe
ɩit & ne ſoit pas, qu'elle ſoit en pluſieurs
eux à la fois, qu'elle ſoit d'un tel nombre,
une telle grandeur, & qu'elle n'en ſoit pas.
ette opinion, ce diſcours, cet arrêt ſont
ɔntradictoires.

Les diverſes fortunes de *Charles XII* ont
é contraires, mais non pas contradictoires;
les forment dans l'hiſtoire un beau contraſte.

C'eſt un grand contraſte, & ce ſont deux
hoſes bien contraires; mais il n'eſt point
ontradictoire que le pape ait été adoré à Rome
: brûlé à Londres le même jour, & que pen-
ant qu'on l'appelait *vice-Dieu* en Italie, il
it été repréſenté en cochon dans les rues
e Moſcou, pour l'amuſement de *Pierre le*
rand.

Mahomet mis à la droite de DIEU dans la
ɔoitié du globe, & damné dans l'autre, eſt
e plus grand des contraſtes.

Voyagez loin de votre pays, tout ſera con-
raſte pour vous.

Le blanc qui le premier vit un nègre fut
ien étonné; mais le premier raiſonneur qui
it que ce nègre venait d'une paire blanche,
ɩ'étonne bien davantage; ſon opinion eſt

contraire à la mienne. Un peintre qui repréſente des blancs, des nègres & des olivâtres, peut faire de beaux contraſtes.

CONVULSIONS.

On danſa vers l'an 1724 ſur le cimetière de St Médard, il s'y fit beaucoup de miracles: en voici un rapporté dans une chanſon de la ducheſſe du *Maine*.

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grâce ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Les convulſions miraculeuſes, comme on fait, continuèrent juſqu'à ce qu'on eût mis garde au cimetière.

De par le roi, défenſe à DIEU
De faire miracle en ce lieu.

Les jéſuites, comme on le ſait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur *Xavier* avait épuiſé les grâces de la compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſèrent, pour balancer le crédit des janſéniſtes, de faire graver une eſtampe de JESUS-CHRIST habillé en jéſuite. Un plaiſant du parti janſéniſte, comme on le ſait encore, mit au bas de l'eſtampe:

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon DIEU, de peur qu'on ne vous aime.

Les janfénistes, pour mieux prouver que jamais JESUS-CHRIST n'avait pu prendre bit de jésuite, remplirent Paris de convul- is, & attirèrent le monde à leur préau. e conseiller au parlement *Carré de Mont- on* alla présenter au roi un recueil *in*-4° tous ces miracles, attestés par mille té- oins ; il fut mis, comme de raison, dans un iâteau, où l'on tâcha de rétablir son cerveau r le régime ; mais la vérité l'emporte toujours r les perfécutions ; les miracles se perpé- ent trente ans de suite, sans discontinuer. fesait venir chez soi sœur *Rose*, sœur *uminée*, sœur *Promise*, sœur *Confite* ; elles fesaient fouetter, sans qu'il y parût le len- main ; on leur donnait des coups de bûches ur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, ans leur faire de mal ; on les couchait devant grand feu, le visage frotté de pommade is qu'elles brûlassent ; enfin, comme tous es arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs & par les rucifier. Un fameux maître d'école même a aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine ulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver ans tant de frais. Cependant, & jésuites & isénistes se réunirent tous contre l'*Esprit des ius*, & contre..... & contre..... & contre.....

& contre..... Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoïèdes & des Nègres, ainsi que nous l'avons dit tant de fois !

DES COQUILLES,

Et des systèmes bâtis sur des coquilles. (*)

IL est arrivé aux coquilles la même chose qu'aux anguilles ; elles ont fait éclore des systèmes nouveaux. On trouve dans quelques endroits de ce globe des amas de coquillages, on voit dans quelques autres des huîtres pétrifiées : de-là on a conclu que malgré les lois de la gravitation & celles des fluides, & malgré la profondeur du lit de l'Océan, la mer avait couvert toute la terre il y a quelques millions d'années.

La mer, ayant inondé ainsi successivement la terre, a formé les montagnes par ses courans, par ses marées ; & quoique son flux ne s'élève qu'à la hauteur de quinze pieds dans ses plus grandes intumescences sur nos côtes, elle a produit des roches hautes de dix-huit mille pieds.

Si la mer a été par-tout, il y a eu un temps où le monde n'était peuplé que de poissons. Peu à peu les nageoires sont devenues des bras, la queue fourchue s'étant alongée a

(*) Voyez ce que nous avons dit ci-dessus, page 474, touchant *les singularités de la nature.*

des cuisses & des jambes ; enfin, les
ıs sont devenus des hommes, & tout
'est fait en conséquence des coquilles
a déterrées. Ces systèmes valent bien
:ur du vide, les formes substantielles,
tière globuleuse, subtile, cannelée,
, la négation de l'existence des corps,
;uette divinatoire de *Jacques Aimard*,
onie préétablie & le mouvement per-

a, dit-on, des débris immenses de
les auprès de Mastricht. Je ne m'y oppose
quoique je n'y en aie vu qu'une très-
quantité. La mer a fait d'horribles ra-
dans ces quartiers-là ; elle a englouti
itié de la Frise, elle a couvert des
ıs autrefois fertiles, elle en a abandonné
es. C'est une vérité reconnue, personne
ınteste les changemens arrivés sur la
e du globe dans une longue suite de
. Il se peut physiquement, & sans oser
:dire nos livres sacrés, qu'un tremble-
de terre ait fait disparaître, l'île Atlan-
ıeuf mille ans avant *Platon*, comme il
ıporte, quoique ses mémoires ne soient
rs. Mais tout cela ne prouve pas que la
it produit le mont Caucase, les Pyrenées
Alpes.

prétend qu'il *y a des fragmens de co-*
ges à Montmartre & à Courtagnon auprès
eims. On en rencontre presque par-tout ;
ıon pas sur la cime des montagnes, comme
ıpose le système de *Maillet*.

ı'y en n'a pas une seule sur la chaîne des
s montagnes depuis la Sierra-Morena

jusqu'à la dernière cime de l'Apennin. J'en ai fait chercher sur le mont St Gothard, sur le St Bernard, dans les montagnes de la Tarentaise, on n'en a pas découvert.

Un seul physicien m'a écrit qu'il a trou une écaille d'huître pétrifiée vers le mor Cénis. Je dois le croire, & je suis très-éto qu'on n'y en ait pas vu des centaines. Les l voisins nourrissent de grosses moules d l'écaille ressemble parfaitement aux huîtres ; les appelle même *pétites huîtres* dans plus c canton.

Est-ce d'ailleurs une idée tout-à-fait r nesque de faire réflexion à la foule innomb de pélerins qui partaient à pied de St Jacque en Galice, & de toutes les provinces pour à Rome par le mont Cénis chargés de coq à leurs bonnets ? Il en venait de Syrie, d'E- gypte, de Grèce, comme de Pologne & d'A triche. Le nombre des romipètes a été fois plus considérable que celui des hagi ont visité la Mecque & Médine, parce les chemins de Rome sont plus faciles, & qu n'était pas forcé d'aller par caravanes. En un mot, une huître près du mont Cénis ne prouve pas que l'Océan indien ait enveloppé toutes les terres de notre hémisphère.

On rencontre quelquefois en fouillant terre des pétrifications étrangères, comme on rencontre dans l'Autriche des médailles frappées à Rome. Mais pour une pétrification étrangère il y en a mille de nos climats.

Quelqu'un a dit qu'il aimerait autant croire le marbre composé de plumes d'autruches que de croire le porphyre composé de pointes d'oursin.

d'ourfin. Ce quelqu'un-là avait grande raifon, fi je ne me trompe.

On découvrit, ou l'on crut découvrir il y a quelques années, les offemens d'un renne & d'un hippopotame près d'Etampes, & de-là on conclut que le Nil & la Laponie avaient été autrefois fur le chemin de Paris à Orléans. Mais on aurait dû plutôt foupçonner qu'un curieux avait eu autrefois dans fon cabinet le fquelette d'un renne & celui d'un hippopotame. Cent exemples pareils invitent à examiner long-temps avant que de croire.

Amas de coquilles.

MILLE endroits font remplis de mille débris de teftacées, de cruftacées, de pétrifications. Mais remarquons, encore une fois, que ce n'eft prefque jamais ni fur la croupe, ni dans les flancs de cette continuité de montagnes dont la furface du globe eft traverfée; c'eft à quelques lieues de ces grands corps, c'eft au milieu des terres, c'eft dans des cavernes, dans des lieux où il eft très-vraifemblable qu'il y avait de petits lacs qui ont difparu, de petites rivières dont le cours eft changé, des ruiffeaux confidérables dont la fource eft tarie. Vous y voyez des débris de tortues, d'écreviffes, de moules, de colimaçons, de petits cruftacées de rivière, de petites huîtres femblables à celles de Lorraine: mais de véritables corps marins, c'eft ce que vous ne voyez jamais. S'il y en avait, pourquoi n'aurait-on jamais vu d'os de chiens marins, de requins, de baleines?

Vous prétendez que la mer a laiffé dans nos

terres des marques d'un très-long séjour, Le monument le plus sûr serait assurément quelques amas de marsouins au milieu de l'Allemagne. Car vous en voyez des milliers se jouer sur la surface de la mer Germanique dans un temps serein. Quand vous les aurez découverts & que je les aurai vus à Nuremberg & à Francfort, je vous croirai : mais en attendant permettez-moi de ranger la plupart de ces suppositions avec celle du vaisseau pétrifié trouvé dans le canton de Berne à cent pieds sous terre, tandis qu'un de ses ancres était sur le mont St Bernard.

J'ai vu quelquefois des débris de moules & de colimaçons qu'on prenait pour des coquilles de mer.

Si on songeait seulement que dans une année pluvieuse il y a plus de limaçons dans dix lieues de pays que d'hommes sur la terre, on pourrait se dispenser de chercher ailleurs l'origine de ces fragmens de coquillages dont le bord du Rhône & ceux d'autres rivières sont tapissés dans l'espace de plusieurs milles. Il y a beaucoup de ces limaçons dont le diamètre est de plus d'un pouce. Leur multitude détruit quelquefois les vignes & les arbres fruitiers. Les fragmens de leurs coques endurcies sont par-tout. Pourquoi donc imaginer que des coquillages des Indes sont venus s'amonceler dans nos climats quand nous en avons chez nous par millions ? Tous ces petits fragmens de coquilles, dont on fait tant de bruit pour accréditer un systême, sont pour la plupart si informes, si usés, si méconnaissables qu'on pourrait également parier que ce sont des débris d'écrevisses ou de cro-

›diles, ou des ongles d'autres animaux. Si ı trouve une coquille bien conservée dans cabinet d'un curieux, on ne sait d'où elle ent ; & je doute qu'elle puisse servir de fon- :ment à un systême de l'univers.

Je ne nie pas, encore une fois, qu'on ne :ncontre à cent milles de la mer quelques ıîtres pétrifiées, des conques, des univalves, :s productions qui ressemblent parfaitement ıx productions marines ; mais est-on bien .r que le sol de la terre ne peut enfanter :s fossiles ? La formation des agates arborisées ı herborisées ne doit-elle pas nous faire sus- :ndre notre jugement ? Un arbre n'a point oduit l'agate qui représente parfaitement un bre ; la mer peut aussi n'avoir point produit s coquilles fossiles qui ressemblent à des ha- tations de petits animaux marins. L'expé- :nce suivante en peut rendre témoignage.

De la grotte des fées.

LES grottes où se forment les stalactites & s stalagmites sont communes. Il y en a dans esque toutes les provinces. Celle du Cha- ais est peut-être la moins connue des phy- :iens, & qui mérite le plus de l'être. Elle t située dans des rochers affreux, au milieu ıne forêt d'épines, à deux petites lieues de ipaille, dans la paroisse de Féterne. Ce sont ois grottes en voûte l'une sur l'autre, tail- :s à pic par la nature dans un roc inabor- .ble. On n'y peut monter que par une échelle, il faut s'élancer ensuite dans ces cavités en tenant à des branches d'arbres. Cet endroit

eſt appelé par les gens du lieu *la grotte des Fées*. Chacune a dans ſon fond un baſſin dont l'eau paſſe pour avoir la même vertu que celle de Sainte-Reine. L'eau qui diſtille de la ſupérieure, à travers le rocher, y a formé dans la voûte la figure d'une poule qui couve des pouſſins. Auprès de cette poule eſt une autre concrétion qui reſſemble parfaitement à un morceau de lard avec ſa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

Dans le baſſin de cette même grotte, où l'on ſe baigne, on trouve des figures de pralines telles qu'on les vend chez les confiſeurs, & à côté la forme d'un rouet ou tour à filer avec la quenouille. Les femmes des envi[illegible] prétendent avoir vu dans l'enfoncement une femme pétrifiée, au-deſſous du rouet : les obſervateurs n'ont point vu en dernier cette femme. Peut-être les concrétions ſtalactiques avaient deſſiné autrefois une figure informe de femme ; & c'eſt ce qui fit nommer cette caverne *la grotte des Fées*.

Il fut un temps qu'on n'oſait en approcher ; mais depuis que la figure de la femme a diſparu, on eſt devenu moins timide.

Maintenant, qu'un philoſophe à ſyſtème raiſonne ſur ce jeu de la nature, ne pourrait-il pas dire : Voilà des pétrifications véritables ! Cette grotte était habitée, ſans doute, autrefois par une femme ; elle filait au rouet, ſon lard était pendu au plancher, elle avait auprès d'elle ſa poule avec ſes pouſſins ; elle mangeait des pralines, lorſqu'elle fut changée en rocher elle & ſes poulets, & ſon lard, & ſon rouet, & ſa quenouille, & ſes pralines ; comme *Edith*,

femme de *Loth*, fut changée en ſtatue de ſel. L'antiquité fourmille de ces exemples.

Il ſerait bien plus raiſonnable de dire, cette femme fut pétrifiée, que de dire, ces petites coquilles viennent de la mer des Indes; cette écaille fut laiſſée ici par la mer il y a cinquante mille ſiècles; ces gloſſopètres ſont des langues de marſouins qui s'aſſemblèrent un jour ſur cette colline pour n'y laiſſer que leurs goſiers; ces pierres en ſpirale renfermaient autrefois le poiſſon *Nautilus* que perſonne n'a jamais vu.

Du ſalun de Touraine & de ſes coquilles.

On regarde enfin le falun de Touraine comme le monument le plus inconteſtable de ce ſéjour de l'Océan ſur notre continent dans une multitude prodigieuſe de ſiècles; & la raiſon, c'eſt qu'on prétend que cette mine eſt compoſée de coquilles pulvériſées.

Certainement ſi à trente-ſix lieues de la mer il était d'immenſes bancs de coquillages marins, s'ils étaient poſés à plat par couches régulières, il ſerait démontré que ces bancs ont été le rivage de la mer: & il eſt d'ailleurs très-vraiſemblable que des terrains bas & plats ont été tour à tour couverts & dégagés des eaux juſqu'à trente & quarante lieues; c'eſt l'opinion de toute l'antiquité. Une mémoire confuſe s'en eſt conſervée, & c'eſt ce qui a donné lieu à tant de fables.

Nil equidem durare diu ſub imagine eadem
Crediderim. Sic ad ferrum veniſtis ab auro,
Secula. Sic toties verſa eſt fortuna locorum.

Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse fretum. Vidi factas ex æquore terras :
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ :
Et vetus inventa est in montibus anchora summis. (*a*)
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit : & eluvie mons est deductus in æquor :
Eque paludosa siccis humus aret arenis :
Quæque sitim tulerant, stagnata paludibus hument.

C'est ainsi que *Pythagore* s'explique dans *Ovide*. Voici une imitation de ces vers qui en donnera l'idée.

Le temps qui donne à tous le mouvement & l'être
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître.
Change tout dans les cieux, sur la terre & dans l'air,
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité sauvage.
La mer change son lit, son flux & son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Où croissent les moissons, voguèrent les vaisseaux.
La main lente du temps aplanit les montagnes ;
Il creuse les vallons, il étend les campagnes ;
Tandis que l'Éternel, le souverain des temps,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Mais pourquoi cet Océan n'a-t-il formé aucune montagne sur tant de côtes plates livrées à ses marées ? Et pourquoi, s'il a déposé des

(*a*) Cela ressemble un peu à l'ancre de vaisseau qu'on prétendait avoir trouvé sur le grand Saint-Bernard ; aussi s'est-on bien gardé d'insérer cette chimère dans la traduction.

amas prodigieux de coquilles en Touraine, n'a-t-il pas laissé les mêmes monumens dans les autres provinces à la même distance ?

D'un côté, je vois plusieurs lieues de rivages au niveau de la mer dans la basse Normandie : je traverse la Picardie, la Flandre, la Hollande, la basse Allemagne, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, la Russie, une grande partie de la Tartarie, sans qu'une seule haute montagne, fesant partie de la grande chaîne, se présente à mes yeux. Je puis franchir ainsi l'espace de deux mille lieues dans un terrain assez uni, à quelques collines près. Si la mer répandue originairement sur notre continent, avait fait les montagnes, comment n'en a-t-elle pas fait une seule dans cette vaste étendue ?

De l'autre côté, ces prétendus bancs de coquilles à trente, à quarante lieues de la mer, méritent le plus sérieux examen. J'ai fait venir de cette province, dont je suis éloigné de cent cinquante lieues, une caisse de ce falun. Le fond de cette minière est évidemment une espèce de terre calcaire & marneuse, mêlée de talc, laquelle a quelques lieues de longueur sur environ une & demie de largeur. Les morceaux purs de cette terre pierreuse sont un peu salés au goût. Les laboureurs l'emploient pour féconder leurs terres, & il est très-vraisemblable que son sel les fertilise : on en fait autant dans mon voisinage avec du gypse. Si ce n'était qu'un amas de coquilles, je ne vois pas qu'il pût fumer la terre. J'aurais beau jeter dans mon champ toutes les coques desséchées des limaçons & des moules

de ma province, ce ferait comme fi j'avais femé fur des pierres.

Quoique je fois fûr de peu de chofes, je puis affirmer que je mourrais de faim fi je n'avais pour vivre qu'un champ de vieilles coquilles caffées. (*b*)

En un mot, il eft certain, autant que mes yeux peuvent avoir de certitude, que cette marne eft une efpèce de terre, & non pas un affemblage d'animaux marins qui feraient au nombre de plus de cent mille milliars de milliars. Je ne fais pourquoi l'académicien, qui le premier après *Paliffi*, fit connaître cette fingularité de la nature, a pu dire : *Ce ne font que de petits fragmens de coquilles très-reconnaiffables pour en être des fragmens; car ils ont leurs cannelures très-bien marquées, feulement ils ont perdu leur luifant & leur vernis.*

Il eft reconnu que dans cette mine de pierre calcaire & de talc on n'a jamais vu une feule écaille d'huître, mais qu'il y en a quelques-unes de moules, parce que cette mine eft entourée d'étang. Cela feul décide la queft. contre *Bernard Paliffi*, & détruit tout le merveilleux que *Réaumur* & fes imitateurs ont voulu y mettre.

Si quelques petits fragmens de coquilles, mêlés à la terre marneufe, étaient réellement

(*b*) Tout ce que ces coquillages pourraient opérer, ce ferait de divifer une terre trop compacte. On en fait autant avec du gravier. Des coquilles fraîches & pilées pourraient fervir par leur huile : mais des coquillages defféchés ne font bons à rien.

N. B. Quand ces coquilles font très-friables, elles peuvent fervir d'engrais comme la craie ou la marne.

ait avouer q elle
depuis des temp
agination, & que
numens des révo
s aussi, comment
ze pieds en terre
it-elle avoir l'air
-t-on trouvé la
fraîche ? Pourqu
ces coquilles tou
morceau de terr
de la plus extrêm
qu'on avait pr
ts poissons, n'e
le pierre calcair

M. de *la* Sauva
ges se former da
rend témoigna
elle pas au moi
es ?
, un autre suj
Paris & Arcueil
eine, un banc
semé de coquill
s leur ressemble
voyé un morce
de profondeur.
les y soient amor
y sont éparses.
. Cette confusio
prétendue qu'
ne.
oduit à la long
nue après de q

rante lieues dans un pays plat, & elle n'y a point formé de montagnes. Il n'eſt donc nullement probable que les montagnes ſoient des productions de l'Océan. De ce que la mer ferait venue à quarante lieues, s'enſuivrait-il qu'elle aurait été par-tout ?

Idées de Paliſſi ſur les coquilles prétendues.

AVANT que *Bernard Paliſſi* eût prononcé que cette mine de marne de trois lieues d'étendue n'était qu'un amas de coquilles, les agriculteurs étaient dans l'uſage de ſe ſervir de cet engrais, & ne ſoupçonnaient pas que ce fuſſent uniquement des coquilles qu'ils employaſſent. N'avaient-ils pas des yeux ? Pourquoi ne crut-on pas *Paliſſi* ſur ſa parole ? Ce *Paliſſi*, d'ailleurs, était *un peu viſionnaire*. Il fit imprimer le livre intitulé : *Le moyen de devenir riche, & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leur tréſor & poſſeſſions, par maître Bernard Paliſſi, inventeur des ruſtiques figulines du roi.* Il tint à Paris une école, où il fit afficher qu'il rendrait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fauſſeté de ſes opinions. Cette eſpèce de charlatanerie décrédita ſes coquilles juſqu'au temps où elles furent remiſes en honneur par un académicien célèbre qui enrichit les découvertes des *Swammerdam*, des *Leuvenhoeck*, par l'ordre dans lequel il les plaça, & qui voulut rendre de grands ſervices à la phyſique. L'expérience, comme on l'a déjà dit, eſt trompeuſe ; il donc examiner encore ce falun. Il eſt cert

qu'il pique la langue par une légère âcreté, c'est un effet que les coquilles ne produiront pas. Il est indubitable que le falun est une terre calcaire & marneuse. Il est indubitable aussi qu'elle renferme quelques coquilles de moules à dix, à quinze pieds de profondeur. L'auteur estimable de l'*Histoire naturelle*, aussi profond dans ses vues qu'attrayant par son style, dit expressément : *Je prétends que les coquilles sont l'intermède que la nature emploie pour former la plupart des pierres. Je prétends que les craies, les marnes & les pierres à chaux ne sont composées que de poussière & de détrimens de coquilles.*

On peut aller trop loin, quelque habile physicien que l'on soit. J'avoue que j'ai examiné pendant douze ans de suite la pierre à chaux que j'ai employée, & que ni moi, ni aucun des assistans n'y avons aperçu le moindre vestige de coquilles.

A-t-on donc besoin de toutes ces suppositions pour prouver les révolutions que notre globe a essuyées dans des temps prodigieusement reculés ? Quand la mer n'aurait abandonné & couvert tour à tour les terrains bas de ses rivages que le long de deux mille lieues sur quarante de large dans les terres, ce serait un changement sur la surface du globe de quatre-vingt mille lieues quarrées.

Les éruptions des volcans, les tremblemens, les affaissemens des terrains doivent avoir bouleversé une assez grande quantité de la surface du globe ; des lacs, des rivières ont disparu, des villes ont été englouties ; des îles se sont formées ; des terres ont été séparées : les mers

intérieures ont pu opérer des révolutions beaucoup plus conſidérables. N'en voilà-t-il pas aſſez ? Si l'imagination aime à ſe repréſenter ces grandes viciſſitudes de la nature, elle doit être contente.

J'avoue encore qu'il eſt démontré aux yeux qu'il a fallu une prodigieuſe multitude de ſiècles pour opérer toutes les révolutions arrivées dans ce globe, & dont nous avons des témoignages inconteſtables. Les quatre cents ſoixante & dix mille ans dont les Babyloniens précepteurs des Egyptiens ſe vantaient, ne ſuffiſent peut-être pas ; mais je ne veux point contredire la Genèſe que je regarde avec vénération. Je ſuis partagé entre ma faible raiſon qui eſt mon ſeul flambeau, & les livres ſacrés ; auxquels je n'entends rien du tout. Je me bc toujours à prier DIEU que des hommes ne ſécutent pas des hommes, qu'on ne faſſe de cette terre ſi ſouvent bouleverſée une val de miſères & de larmes, dans laquelle ces ſerpens deſtinés à ramper quelques minutes dans leurs trous, dardent continuellement leur venin les uns contre les autres.

Du ſyſtème de Maillet qui, de l'inſpection des coquilles, conclut que les poiſſons ſont les premiers pères des hommes.

Maillet, dont nous avons déjà parlé, crut s'apercevoir au grand Caire que notre continent n'avait été qu'une mer dans l'éternité paſſée ; il vit des coquilles, & voici comme il raiſonna : Ces coquilles prouvent que la mer

ı été pendant des milliers de siècles à Mem-
›his, donc les Egyptiens & les singes vien-
rent incontestablement des poissons marins.

Les anciens habitans des bords de l'Euphrate
ıe s'éloignaient pas beaucoup de cette idée, quand ils débitèrent que le fameux poisson *Oannès* sortait tous les jours du fleuve, pour les venir catéchiser sur le rivage. *Dercéto*, qui est la même que *Vénus*, avait une queue de poisson. La *Vénus* d'*Hésiode* naquit de l'écume de la mer.

C'est peut-être suivant cette cosmogonie qu'*Homère* dit que l'Océan est le père de toutes choses; mais par ce mot d'*Océan*, il n'entend, dit-on, que le Nil, & non notre mer Océane qu'il ne connaissait pas.

Thalès apprit aux Grecs que l'eau est le premier principe de la nature. Ses raisons sont que la semence de tous les animaux est aqueuse, qu'il faut de l'humidité à toutes les plantes, & qu'enfin les étoiles sont nourries des exhalaisons humides de notre globe. Cette dernière raison est merveilleuse; & il est plaisant qu'on parle encore de *Thalès*, & qu'on veuille savoir ce qu'*Athénée* & *Plutarque* en pensaient.

Cette nourriture des étoiles n'aurait pas réussi dans notre temps; & malgré les sermons du poisson *Oannès*, les argumens de *Thalès*, les imaginations de *Maillet*, malgré l'extrême passion qu'on a aujourd'hui pour les généalogies, il y a peu de gens qui croient descendre d'un turbot & d'une morue. Pour étayer ce système, il fallait absolument que toutes les espèces & tous les élémens se changeassent les uns en les autres. Les Métamorphoses d'*Ovide*

devenaient le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit.

Notre globe a eu sans doute ses métamorphoses, ses changemens de forme ; & chaque globe a eu les siennes, puisque tout étant en mouvement, tout a dû nécessairement changer ; il n'y a que l'immobile qui soit immuable, la nature est éternelle, mais nous autres nous sommes d'hier. Nous découvrons mille signes de variations sur notre petite sphère. Ces signes nous apprennent que cent villes ont été englouties, que des rivières ont disparu, que dans de longs espaces de terrain on marche sur des débris. Ces épouvantables révolutions accablent notre esprit. Elles ne sont rien du tout pour l'univers, & presque rien pour notre globe. La mer, qui laisse des coquilles sur un rivage qu'elle abandonne, est une goutte d'eau qui s'évapore au bord d'une petite tasse ; les tempêtes les plus horribles ne sont que le léger mouvement de l'air produit par l'aile d'une mouche. Toutes nos énormes révolutions sont un grain de sable à peine dérangé de sa place. Cependant que de vains efforts pour expliquer ces petites choses ! que de systèmes, que de charlatanisme pour rendre compte de ces légères variations si terribles à nos yeux ! que d'animosités dans ces disputes ! Les conquérans qui ont envahi le monde n'ont pas été plus orgueilleux & plus acharnés que les vendeurs d'orviétan qui ont prétendu le connaître.

La terre est un soleil encroûté, dit celui-ci ; c'est une comète qui a effleuré le soleil, dit celui-là. En voici un qui crie que cette

ître eſt une médaille du déluge ; un autre
répond qu'elle eſt pétrifiée depuis quatre
lliars d'années. Hé, pauvres gens qui oſez
rler en maîtres, vous voulez m'enſeigner
formation de l'univers, & vous ne ſavez
s celle d'un ciron, celle d'une paille ! (*)

CORPS.

CORPS & matière, c'eſt ici même choſe,
oiqu'il n'y ait pas de ſynonyme à la rigueur.
y a eu des gens qui par ce mot *corps* ont
ſſi entendu eſprit. Ils ont dit : Eſprit ſignifie
iginairement *ſouffle*, il n'y a qu'un corps
i puiſſe ſouffler ; donc eſprit & corps pour-
ient bien au fond être la même choſe. C'eſt
ns ce ſens que *la Fontaine* diſait au célébre
c de *la Rochefoucauld* :

J'entends les eſprits corps & pétris de matière.

C'eſt dans le même ſens qu'il dit à madame
la Sablière.

Je ſubtiliſerais un morceau de matière,
Quinteſſence d'atome extrait de la lumière,
Je ne ſais quoi plus vif & plus ſubtil encor.

Perſonne ne s'aviſa de harceler le bon *la*
ntaine, & de lui faire un procès ſur ces
preſſions. Si un pauvre philoſophe & même

(*) Voyez dans le volume de phyſique la *Diſſerta-
n ſur les changemens arrivés au globe*, & les *ſingu-
ités de la nature*.

un poëte en difait autant aujourd'hui, que de gens pour fe faire de fête, que de folliculaires pour vendre douze fous leurs extraits, que de fripons, uniquement dans le deffein de faire du mal, crieraient au philofophe, au péripatéticien, au difciple de *Gaffendi*, à l'écolier de *Locke* & des premiers pères, au damné !

De même que nous ne favons ce que c'eft qu'un efprit, nous ignorons ce que c'eft qu'un corps : nous voyons quelques propriétés ; mais quel eft ce fujet en qui ces propriétés réfident ? Il n'y a que des corps, difaient *Démocrite* & *Epicure* ; il n'y a point de corps, difaient les difciples de *Zénon* d'Elée.

L'évêque de Cloine, *Berklay*, eft le dernier qui, par cent fophifmes captieux, a prétendu prouver que les corps n'exiftent pas. Ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités font dans vos fenfations, & non dans les objets. Il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité ; elle était affez connue. Mais de-là il paffe à l'étendue, à la folidité qui font des effences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une pièce de drap vert, parce que ce drap n'eft pas vert en effet ; cette fenfation du vert n'eft qu'en vous, donc cette fenfation de l'étendue n'eft auffi qu'en vous. Et après avoir ainfi détruit l'étendue, il conclut que la folidité qui y eft attachée tombe d'elle-même, & qu'ainfi il n'y a rien au monde que nos idées. De forte que, felon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon ne font dans le fond que dix mille appréhenfions

de notre entendement ; & quand un homme fait un enfant à sa femme, ce n'est qu'une idée qui se loge dans une autre idée dont il naîtra une troisieme idée.

Il ne tenait qu'à M. l'évêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule. Il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De-là il conclut qu'un corps ne pouvant avoir à la fois quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étendue, cette étendue n'existe pas ; donc il n'y a rien. Il n'avait qu'à prendre une mesure ; & dire : De quelque étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par les configurations des parties ; mais l'étendue n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud ; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus ; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle ; mais ce bois, cet air, cette rose sont étendus sans moi. Le paradoxe de *Berklay* ne vaut pas la peine d'être réfuté.

C'est ainsi que les *Zénons* d'Elee, les *Parménides* argumentaient autrefois, & ces gens-là avaient beaucoup d'esprit : ils vous prouvaient qu'une tortue doit aller aussi vîte qu'*Achille*, qu'il n'y a point de mouvement ; ils agitaient cent autres questions aussi utiles. La

plupart des Grecs jouèrent des gobelets avec la philosophie, & transmirent leurs trétaux à nos scolastiques. *Bayle* lui-même a été quelquefois de la bande ; il a brodé des toiles d'araignées comme un autre ; il argumente, à l'article *Zénon*, contre l'étendue divisible de la matière, & la contiguité des corps ; il dit tout ce qu'il ne serait pas permis de dire à un géomètre de six mois.

Il est bon de savoir ce qui avait entraîné l'évêque *Berklay* dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-temps, quelques conversations avec lui ; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçoit l'étendue. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à *Hilas* ce que c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance. C'est le corps étendu, répond *Hilas*. Alors l'évêque, sous le nom de *Philonoüs*, se moque de lui ; & le pauvre *Hilas* voyant qu'il a dit que l'étendue est le sujet de l'étendue, & qu'il a dit une sottise, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien ; qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'existe pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Hilas devait dire seulement à *Philonoüs* : Nous ne savons rien sur le fond de ce sujet, de cette substance étendue, solide, divisible, mobile, figurée &c ; je ne la connais pas pl que le sujet pensant, sentant & voulant ; ce sujet n'en existe pas moins, puisqu'il a a

propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé. (1)

Nous sommes tous comme la plupart des dames de Paris, elles font grande chère sans savoir ce qui entre dans les ragoûts ; de même nous jouissons des corps, sans savoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps ? de parties, & ces parties se résolvent en d'autres parties. Que sont ces dernières parties ? toujours des corps ; vous divisez sans cesse, & vous n'avancez jamais,

Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédiens dont aucun n'est un tableau, & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; & cela s'appelle des *monades*. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon, & s'il était révélé, je le croirais très-possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsycose continuelle. Ce système en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclination des atomes, les formes substantielles, la grâce versatile & les vampires.

(1) Voyez sur cet objet l'article *Existence* dans l'Encyclopédie ; c'est le seul ouvrage où la question de l'existence des objets extérieurs ait été bien éclaircie, & où l'on trouve les principes qui peuvent conduire à la résoudre.

Fin du quatrième Volume,

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.